N° 888 46e Année T. CCLX 15 Juin 1935

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



BERNARD BARBERY .... *L'Évêque et le Conventionnel des « Misérables ». Mgr Miollis et Sergent-Marceau* 449
RENÉ DUMESNIL .... *Paul Dukas* 474
GUY-CHARLES CROS .... *Trois Poèmes* 485
EDOUARD KRAKOWSKI .... *Mickiewicz et la Société française de 1830. La Souveraineté d'un Génie* 487
MARIE-THÉRÈSE DORÉ .... *Bourgeons* 500
JEAN VINCHON ET BERNARD CHAMPIGNEULLE ... *Hitler et le Wagnérisme* 508
LOUIS MANDIN .... *Shakespeare et les Moutons savants* 521
ROLAND DE MARÈS .... *Jap, le Monstre de la Lande,* nouvelle 546

REVUE DE LA QUINZAINE. — ÉMILE MAGNE : **Littérature,** 575 | ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes,** 581 | JOHN CHARPENTIER : **Les Romans,** 585 | PIERRE LIÈVRE : **Théâtre,** 592 | MARCEL BOLL : **Le Mouvement scientifique,** 596 | DOCTEUR PAUL VOIVENEL : **Sciences médicales,** 600 | HENRI MAZEL : **Science sociale,** 606 | MARCEL COULON : **Questions juridiques,** 612 | CAMILLE VALLAUX : **Géographie,** 615 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues,** 620 | RENÉ DUMESNIL : **Musique,** 627 | AUGUSTE MARGUILLIER : **Musées et Collections,** 631 | GEORGES BRUNET : **Notes et Documents d'histoire.** *Les plus anciens témoignages sur d'Assas,* 640 | MARIO MEUNIER : **Lettres antiques,** 646 | ED. EWBANK : **Chronique de Belgique,** 649 | ALBERT MAYBON : **Lettres japonaises,** 654 | JEAN NOREL : **Ouvrages sur la Guerre de 1914,** 658 | MERCVRE : **Publications récentes,** 662; **Echos,** 664; **Table des Sommaires du Tome CCLX,** 671.

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — *Étranger :* 1/2 tarif postal, *5 fr. 75;* plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

EN CHEMIN DE FER,

PLUS ON EST,

MOINS ON PAIE

Cela vous étonne! Il en est cependant bien ainsi, si vous voyagez avec votre famille.

Pour obtenir un billet de famille d'aller et retour, vous n'avez que deux conditions à réaliser.

1° Etre trois au moins; la troisième personne peut être un enfant de moins de 7 ans.

2° Effectuer un parcours de 300 kilomètres au moins, retour compris.

La première personne paie place entière, la deuxième 3/4 de place, la troisième demi-place, chacune des suivantes quart de place, ce qui revient à dire que quatre personnes ne paient que deux places et demie.

Mieux encore, plus le parcours est long, moins on paie. Si vous accomplissez plus de 400 kilomètres, retour compris, vous bénéficiez, en effet, d'une réduction supplémentaire de 10 % pour 3 personnes, 15 % pour 4 personnes, 20 % pour 5 personnes, 25 % pour 6 personnes, etc... sur la somme correspondant au parcours effectué en excédent de 400 kilomètres.

Trois personnes seulement sont tenues de voyager ensemble, les autres peuvent obtenir des coupons individuels pour voyager isolément. En outre, le Chef de famille, qui désire revenir de temps à autre à sa résidence, peut obtenir une carte d'identité qui lui permettra de se déplacer à moitié prix.

Enfin, votre billet de famille vous permet d'expédier votre voiture automobile avec près de 75 % de réduction. Par exemple, pour une 10 CV et 1.000 kilomètres de parcours — retour compris — vous ne payerez que 303 fr. 45 au lieu de 1.173 francs.

Les billets délivrés pendant la période des vacances, sont valables jusqu'au 5 novembre.

Pour des indications plus détaillées, notamment sur la qualité des personnes qui peuvent être comprises dans le billet, veuillez vous renseigner auprès des gares, bureaux et agences des Grands Réseaux.

L'ÉVÊQUE ET LE CONVENTIONNEL "DES MISÉRABLES"

MGR MIOLLIS ET SERGENT-MARCEAU

—

I

Dans les romans et dans les drames de Victor Hugo, les personnages se pressent, se bousculent, s'évadent constamment hors de l'action comme une farandole de Mardi-Gras, sans qu'on puisse découvrir leurs véritables visages. Ce n'est que dans les *Misérables* que l'on rencontre quelques types humains, parce que l'auteur ne les a pas créés pour les besoins de l'intrigue; il les avait observés, dessinés d'après nature, et il n'a eu plus tard qu'à leur chercher une place dans sa vaste épopée pour les y faire entrer sans trop d'effort. Les *Misérables,* en effet, sont une immense mosaïque que le poète a enrichie d'impressions, d'émois, de souvenirs juvéniles et d'observations qu'il avait recueillis lui-même ou qu'il avait glanés au cours de ses entretiens. C'est ainsi que Gavroche, l'éternel gamin de Paris, qui a eu la bonne fortune de passer dans le vocabulaire comme Don Quichotte ou Tartuffe, Gavroche, Victor Hugo l'a rencontré plus d'une fois au cours de ses flâneries, mais l'épisode de la Barricade lui a été certainement suggéré par son beau-père, Pierre Foucher, qui avait été témoin de quelques belles journées révolutionnaires, et avait pu, ainsi qu'il le rapporte dans ses Souvenirs, apprécier le rôle insoupçonné joué par les enfants, les jours d'émeute.

Un autre personnage a dû au poète de revivre après une existence d'une valeur exemplaire, mais qui, s'étant accomplie dans l'ombre, s'était ensevelie dans le silence. Mgr Myriel, l'évêque des *Misérables* n'est point une fiction, il a existé. Il s'appelait Mgr Miollis; la plupart des particularités que Victor Hugo a relatées sur son existence sont conformes à la réalité. Comme dans le roman, fils d'un Conseiller au Parlement d'Aix, il avait été curé de Brignoles avant d'être nommé évêque à Digne. On ne le désignait guère dans le peuple que par son prénom de Bienvenu. Montalembert, qui l'a connu, écrivait de lui:

Ce vénérable vieillard vêtu d'une soutane de bure, dans son humble et modeste palais, parlait avec autant d'énergie que de simplicité, véritable prélat des anciens jours.

Mgr Miollis avait deux frères, dont l'un, ancien préfet, vivait très retiré rue Cassette. Victor Hugo le connut, le fréquenta, et c'est au cours de ses visites qu'il put recueillir, avec la plupart des traits qui composent le personnage, l'épisode romanesque qui forme le prologue des *Misérables.*

Contrairement à ce qu'on avait pensé tout d'abord, la scène du bagnard libéré, venant demander l'hospitalité à l'évêque, si *hugolienne* qu'elle soit en apparence, n'est pas née dans l'imagination du poète; elle est vraie dans son ensemble; Victor Hugo s'est contenté de la raconter sans presque rien y ajouter.

M. Edmond-Benoît Lévy, dans son étude sur les *Misérables,* reproduit le récit qui en fut fait en 1862 à Grasse, au critique Pontmartin par le chanoine Angelin, ancien secrétaire de Mgr Miollis.

L'hôte inattendu de l'évêque, Pierre Maurin, à 26 ans, avait subi une peine de cinq ans de travaux forcés à Toulon, pour vol d'un pain, avec effraction et rébellion. Il venait d'être libéré et marchait depuis plusieurs jours. Il arriva à Digne vers les cinq heures du soir, exténué de fatigue; les hôteliers, sur sa mauvaise mine et probablement aussi à la vue du passe-port jaune qui était celui des forçats libérés, le jugeant indésirable, refusèrent

de l'héberger. L'homme, accablé, errait dans les rues de la petite ville, quand une dame qui sortait de l'église s'approcha pour lui faire l'aumône; il refusa, répondit qu'il avait de l'argent, mais que nulle part on ne consentait à l'accueillir.

— Avez-vous frappé là? lui demanda l'inconnue en lui désignant une porte.

L'homme s'approcha, donna un coup de heurtoir si violent qu'un chien hurla.

— Rosalie, allez ouvrir, dit l'évêque à sa bonne, tremblante d'effroi.

Pierre Maurin entra; son allure n'avait rien d'engageant, mais il paraissait surtout harassé et affamé et ne pouvait dissimuler sa surprise, croyant pénétrer dans une auberge, de se trouver devant un prêtre.

— Remettez-vous, mon ami, prononça Mgr Miollis avec bienveillance.

L'homme dit qui il était; d'où il venait, et pourquoi tous les hôteliers de la ville l'avaient chassé.

— J'aurais pourtant payé, ajouta-t-il, et j'ai grand faim.

— Asseyez-vous, dit l'évêque en lui montrant une table servie; Rosalie, mettez un couvert de plus.

Quand le forçat fut rassasié, l'évêque lui dit:

— Maintenant vous allez coucher ici, je vous ai fait préparer la chambre d'amis.

Il ne suffisait pas de donner l'hospitalité d'un jour à ce malheureux, il fallait encore lui procurer le moyen de gagner honnêtement sa vie; c'était chose malaisée. Les condamnés, après leur libération, demeuraient sous la surveillance de la police; leurs antécédents ne tardaient pas à être connus et personne ne se souciait de les employer. Pierre Maurin était *ruscolier*, c'est-à-dire décortiqueur de chêne-liège. C'est une profession que l'on n'exerce pas partout. Heureusement, l'évêque avait un frère général, il eut l'idée de lui adresser son protégé. Pierre Maurin fut engagé comme brancardier. Un soir de bataille, il ramena un officier grièvement blessé qui, avant de mourir, lui avait confié sa montre; Maurin la

remit à ses chefs et, comme ceux-ci lui demandaient quelle récompense il désirait, il répondit simplement:

— Si mon général voulait être assez bon pour en écrire un mot à mon évêque...

Il se conduisit vaillamment, honnêtement, et fut tué à la bataille de Waterloo.

Ainsi, cet épisode, qui sert de prologue aux *Misérables* et qu'on jugea peu vraisemblable quand le livre parut, Victor Hugo l'avait transcrit tel qu'il le tenait de l'ancien préfet, il se contenta d'y ajouter le vol des couverts d'argent et la rencontre de Petit Pierre afin de donner à Jean Valjean l'occasion du repentir libérateur.

Victor Hugo avait traité ce sujet bien avant de songer à écrire les *Misérables;* il en avait tiré la matière d'un conte intitulé: *Le Manuscrit de l'Evêque*. En 1832, il vendit à Renduel le droit d'éditer cet ouvrage, ainsi que deux romans qui ne furent jamais publiés: *Le Fils de la bossue* et *Quiquengrogne.*

Quand Lacroix traita l'édition des *Misérables,* il dut racheter ses droits à Renduel, mais il ne lui en coûta pas, comme on l'a dit, 30.000 francs, observe M. Adolphe Jullien dans son étude: *L'éditeur Renduel et les Romantiques;* il s'en tira avec 8.000 francs.

Ce n'est que plus tard que Victor Hugo entrevit le parti que pourrait lui offrir le thème du forçat libéré. Les succès d'Eugène Sue lui avaient donné l'idée de composer une œuvre accessible à une catégorie de lecteurs qu'il n'avait pas encore pu atteindre, un roman qui, non seulement montrerait la vie des humbles, mais encore pourrait intéresser toutes les classes sociales, depuis l'homme cultivé jusqu'à l'ouvrier des usines et au paysan des campagnes.

Le livre devait d'abord s'appeler: *Misères*. Jean Valjean porta successivement les noms de Tréjean et Vlajean. *Le Manuscrit de l'Evêque* servit de prologue. Victor Hugo s'attela en 1848 à cette tâche qui devait être l'entreprise la plus considérable de sa vie littéraire.

M. André Hallays a découvert dans les notes manuscrites conservées à la Bibliothèque Nationale un dossier qui porte l'inscription suivante:

Ceci contient le manuscrit complet de *Misères* jusqu'à ce jour, 3 janvier 1851, où je me prépare à le reprendre après trois ans et deux mois d'interruption pour cause de révolution (1).

L'œuvre ne fut achevée que dans les loisirs de l'exil.

De 1832 à 1864, la pensée politique et philosophique de Victor Hugo avait évolué (2), il serait puéril de le nier et injuste de le lui reprocher. La révolution de 1848, le coup d'Etat, la proscription, l'avaient singulièrement mûrie. Le poète avait adhéré sans aucune réserve à ce parti républicain vers lequel le sollicitaient, avec le caractère prophétique de son inspiration, cette vague mystique humanitaire dont ses premières œuvres portent déjà l'empreinte. Il eut alors l'idée d'ajouter un pendant au portrait de l'évêque, une sorte de second

(1) André Hallays: *En Flânant, La Provence.*

(2) Moins cependant qu'on ne se plaît à le répéter.

M. André Bellessort, qui a consacré à Victor Hugo une étude impartiale, constate qu'un républicanisme latent apparaît dans les premières œuvres du poète. « Il perce, ce républicanisme, dans *Claude Gueux;* dans *Notre-Dame de Paris;* dans le *Roi s'amuse,* dérision de la royauté française; dans *Marie Tudor,* où le seul personnage loyal est un homme du peuple; dans *Ruy Blas,* où le héros représente, paraît-il, un homme du peuple affamé de justice; il avait percé dès 1831 dans les *Feuilles d'Automne* où il s'écriait:

Je hais l'oppression d'une haine profonde
Aussi lorsque j'entends dans quelque coin du Monde
Sous un ciel inclément, sous un roi meurtrier
Un peuple qu'on égorge, appeler et crier,
Alors, oh! je maudis dans leur cour, dans leur antre
Ces rois dont les chevaux ont du sang jusqu'au ventre. »

On se plaît aujourd'hui à présenter Hugo comme le pontife de la démagogie.

En bonne justice, il ne faudrait pas oublier, comme l'observe également M. Bellessort, que les idées dont le poète s'est fait *l'écho sonore* étaient celles de la plupart de ses contemporains.

« Si sa politique, ajoute l'éminent critique, est encore plus inconséquente et contradictoire que sa philosophie, avant de le lui reprocher comme un vice de son esprit, accusez-en son siècle. »

On oppose parfois aux variations de l'auteur des *Misérables* la constance lamartinienne; on oublie la *Marseillaise de la Paix:*

Et pourquoi nous haïr et mettre entre les races
Ces bornes ou ces eaux qu'abhorre l'œil de Dieu?...
Nations, mot pompeux pour dire barbarie...
L'amour s'arrête-t-il ou s'arrêtent vos pas?
Déchirez ces drapeaux, une autre voix vous crie:
L'Egoïsme et la Haine ont seuls une patrie,
La Fraternité n'en a pas.

Ces vers ne procèdent pas d'une autre illusion que celle dont on fait si vertement grief à Victor Hugo. Ils datent cependant de 1841.

panneau d'un dipiyque sur lequel il juxtaposerait à l'image de l'évêque l'image d'un révolutionnaire qui a, lui aussi, consacré sa vie à un grand idéal. C'est le chapitre qui a pour titre: *L'Evêque en présence d'une autre lumière.* On y voit Mgr Myriel se rendre auprès d'un ancien Conventionnel agonisant afin de l'exhorter au repentir; mais le vieux Jacobin, loin de renier son passé, le revendique au contraire en des termes tellement impressionnants que l'évêque s'agenouille devant lui et lui demande sa bénédiction.

Pour le coup, les critiques ont triomphé: l'exagération était tellement évidente que seule l'imagination dévergondée du poète avait pu concevoir une scène aussi ridicule.

M. Edmond Biré, qui a suivi la carrière de l'auteur avec une attention qui n'exclut pas toujours la partialité (3), n'hésita pas à donner de ces pages l'interprétation la moins bienveillante:

Victor Hugo, en les écrivant, n'avait d'autre préoccupation que d'offrir une compensation à ses amis démocrates; il ne voulait pas perdre un chapitre qui s'adaptait si bien à son roman; mais comme ce chapitre, écrit en un temps où l'auteur ne faisait pas mystère de ses opinions royalistes, témoignait d'une sympathie indiscrète pour un homme d'église, vite une retouche, un *repentir*, afin que les libre-penseurs pussent à leur tour marquer un point contre la superstition. Voilà la seule justification de ce chapitre superfétatoire et inconvenant: un *passe-port laïque* donné à Mgr Myriel pour lui ouvrir les portes républicaines.

C'est aussi l'opinion de M. André Hallays, qui ajoute:

(3) M. Edmond Biré, grand admirateur du génie poétique d'Hugo, mais grand détracteur de son caractère, n'a pas toujours fait preuve de cette sérénité qu'on est en droit d'attendre de l'historien et du critique.

C'est ainsi qu'il a accusé l'auteur des *Contemplations* d'avoir fardé la vérité, quand il se dit fils d'une mère vendéenne et d'un père républicain.

M. Louis Guimbaud, dans sa belle étude *La Mère de Victor Hugo*, a fait justice de cette accusation; il a pu établir, par des documents irréfutables, que Sophie Trébuchet avait bien tenu le bocage; qu'elle avait sauvé la vie à un grand nombre de Chouans et que son mariage avec le beau Léopold-Sigisbert Hugo n'avait en rien diminué son horreur de la Révolution, sa défiance envers Bonaparte et son attachement à l'égard des Bourbons.

Ce n'est certes pas Mgr de Miollis qui dans son appartement de la rue Cassette a pu raconter à Victor Hugo cette scène extravagante. Le romancier l'a tirée tout entière de son imagination.

Ni M. Edmond Biré, ni M. André Hallays n'étaient parfaitement renseignés; la *Confession du Conventionnel,* Victor Hugo ne l'a pas plus inventée qu'il n'a inventé la scène où Jean Valjean apparaît à l'évêque; elle lui a été suggérée par la réalité. Un épisode parfaitement véritable est à sa base et lui en a fourni le thème; il est évident que ce n'est pas Mgr Miollis qui le lui avait raconté, mais en 1860 le poète avait d'autres informateurs.

II

En 1847, mourut à Nice un vieillard dont la destinée avait été singulière. Il s'appelait Sergent et avait ajouté à son nom celui de Marceau, qui appartenait à sa femme, Emira, sœur aînée et éducatrice du héros des armées républicaines. Né à Chartres en 1751, graveur de son état, il avait acquis une grande habileté dans l'art de composer ces jolies estampes en couleur qui, dans leurs cadres dédorés, reflètent les grâces voluptueuses du XVIIIe siècle agonisant.

Il gagnait très largement sa vie; ayant même ses entrées à la Cour, il avait peint de la reine une miniature à la fois si ressemblante et si flatteuse que Marie-Antoinette la préférait à toutes les autres. S'il faut en croire le commentateur de la collection Morgan, c'est ce portrait que la souveraine offrait à ceux de ses intimes et de ses parents qu'elle voulait particulièrement honorer.

Rien ne semblait destiner cet homme à jouer un rôle considérable dans l'histoire de son pays. La Révolution l'emporta cependant dans un de ses puissants remous. Il a dit qu'il y avait été entraîné par ses principes; la vérité est qu'il était né harangueur comme plus tard M. Ingres devait naître violoniste. La Révolution fut surtout une grande épidémie oratoire; elle porta à la tribune des hommes qui, sans elle, n'auraient été que des bavards.

Sergent s'enrôla aux Jacobins; il en devint même le secrétaire; son verbalisme s'y développa avec ampleur; sa voix se mêla à celle de Mirabeau, de Marat, de Danton, de Robespierre.

Elu président de district, il se vit confier, avec son ami Panis, l'administration de la police parisienne; cet emploi lui permit de jouer un rôle éminent, quoique occulte; il peupla les Tuileries d'espions et d'agents provocateurs. Les révolutions, comme les coups d'Etat, ne réussissent qu'avec le concours de la police; Sergent mit la police au service de l'émeute au lieu de la lui faire combattre; il fit mieux; il fournit de cartouches les Marseillais qui se préparaient à l'assaut des Tuileries, et ainsi il rendit fatale à la royauté cette journée du Dix-Août qui fut la dernière convulsion du régime, alors qu'elle aurait pu, si la Commune eût été moins résolue, marquer peut-être l'avortement de la Révolution.

Le rôle de Sergent, au cours des massacres de Septembre, s'il est plus obscur, n'en fut pas moins considérable. Elu député de Paris à la Convention, il se cantonna à peu près dans un rôle de protecteur des arts et des artistes; il sauva les vitraux de Saint-Denis, les Rubens du Louvre; il préserva de la fureur des iconoclastes les sculptures de la cathédrale de Chartres. Il fit aménager le Jardin des Tuileries, ramena de Marly les chevaux de Coustou et contribua grandement à la fondation du Musée du Louvre. Il vota sans hésitation et sans restriction la condamnation de Louis XVI et ne protesta pas quand Robespierre envoya à l'échafaud les Girondins, dont plusieurs avaient été ses amis, et plus tard les Dantonistes, à côté desquels il siégeait à la Montagne.

Ce Jacobin farouche avait un cœur ingénu. S'il admettait la nécessité des exécutions en masses, il ne pouvait les concevoir individuellement; il déroba au couperet de Sanson plus d'un suspect et pas mal d'aristocrates. M. de Châteaugiron, qui mourut consul de France à Nice en 1848, en savait quelque chose.

Il aima Emira Marceau alors qu'il était encore collégien; il l'épousa dans son âge mûr. Ce grand amour

emplit sa vie. Il aurait pu en faire le sujet d'un roman qui, dans la collection des œuvres dédiées aux âmes sensibles, aurait pris place entre *La Nouvelle Héloïse* et *Paul et Virginie*. Il se contenta de consacrer à l'exaltation de son idole une plaquette fort rare: *Fragment de mon Album et Nigrum. Hommage de l'Amour à la Vertu, par un mari*. Mais il existe un autre document, sorte de confession ingénue et brutale, dont M. Belleudy a donné dans le *Mercure de France* le texte aussi complet que le permettent la naïveté et la crudité de certains aveux (4).

Suspecté d'avoir encouragé l'insurrection de Prairial, il fut exilé une première fois et ne rentra à Paris qu'avec l'amnistie de l'an IV; il reprit son burin et ses planches, exposa au Salon; mais, ni la gravure en couleurs, ni la peinture, ne nourrissaient plus leur homme. La protection de Bernadotte lui valut une place de Commissaire à la Régie Civile des Hôpitaux. Bonaparte, qui n'aimait pas rencontrer sur son chemin ses anciens amis les Jacobins, ne l'y laissa pas moisir. Il fut, après l'attentat de Nivôse, soumis à la surveillance de la police. Il préféra l'exil à une liberté si chichement mesurée et prit, en compagnie d'Emira et de leur fils adoptif, le jeune Agatophile, le chemin de la Suisse. Ils se fixèrent en Italie. Ils vécurent pauvrement, mais dignement, gravant, peignant, dessinant, donnant des leçons. Au lendemain de la bataille d'Austerlitz, Napoléon passait en revue les officiers blessés et, selon son habitude, accueillait favorablement leurs requêtes. Le commandant Maugars, qui avait été officier d'ordonnance de Marceau, s'adressant à l'Empereur: « Je ne désire rien pour moi, dit-il, mais je demande une pension pour la sœur de mon ancien général, qui est pauvre. » Beau témoignage de désintéressement qui prouve que tous les officiers qui partagèrent la fortune de César n'étaient pas des ambitieux. Les mains impériales s'ouvrirent et Emira fut dotée d'une pension de douze cents francs, que lui continuèrent tous les gouvernements, même ceux de la Restauration.

Ayant longtemps vécu à Milan, le ménage vint en 1830

(4) *Mercure de France*, 1er et 15 décembre 1928, 1er et 15 janvier 1929.

s'installer à Nice. Il y était attiré non seulement par la douceur du climat, mais par le bon marché fabuleux de la vie. Sergent avait alors 80 ans; c'était un beau vieillard à l'œil vif, à la démarche assurée, à l'esprit incisif, aux manières raffinées et au langage châtié. Les jeunes filles de la colonie anglaise en raffolaient, car il avait connu la douceur de vivre du XVIII[e] siècle finissant et il avait pris part aux journées les plus chaudes de la Révolution. Il était plein d'anecdotes charmantes et terribles. Stendhal, qui l'avait connu à Milan, pensait probablement à lui quand il composa le personnage d'Altamira dans *Le Rouge et le Noir*.

En 1834, il éprouva la grande douleur de sa vie, cependant si riche en émotions diverses; il perdit Emira. Avec elle s'en allait non seulement la compagne de ses jours, mais encore la petite pension dont ils vivaient tous les deux. Sergent connut la misère la plus profonde; il put subsister quelque temps encore avec le produit de ses dessins et de ses leçons, mais, autre disgrâce, un voile d'ombre s'étendit sur ses yeux, il devint à peu près complètement aveugle! Il dut vendre ses bibelots, ses bijoux, et jusqu'aux rares meubles qui l'avaient suivi au cours d'une carrière vagabonde; cependant, si complète que fût sa détresse, il ne manquait jamais, le 6 de chaque mois, de faire acheter au marché les plus belles roses de Nice pour en fleurir la tombe de la bien-aimée.

Un heureux hasard voulut qu'à la mort de M. de Canclaux ce fût M. de Châteaugiron qui fût nommé consul de France à Nice, ce même Hippolyte Leprestre de Châteaugiron, dont la sœur Agathe avait été fiancée à Marceau et qui lui-même n'avait échappé au couperet sanglant que grâce à la protection du Conventionnel Sergent.

M. de Châteaugiron sollicita du roi Louis-Philippe le rétablissement de la pension et l'obtint. Sans doute le roi-citoyen n'avait-il pas oublié cet adroit graveur qui siégeait aux Jacobins en qualité de secrétaire quand lui-même s'y était fait recevoir, et peut-être n'ignorait-il pas que c'était ce même graveur, devenu personnage influent à la Commune, qui avait fait entrer son père, Egalité,

à la Convention. Aussi bien prit-il sur sa cassette le service de la pension rétablie.

Tel était alors le bon marché de la vie à Nice qu'avec ce modeste subside, Sergent put entretenir un domestique, un petit groom qui prenait soin de sa personne, de son ménage et faisait ses courses. A Nice, les libéraux vantaient l'aménité de cet aimable vieillard et les ressources infinies de son esprit; mais sa réputation de régicide lui nuisait dans l'esprit des gens bien pensants, et surtout des femmes qui souvent se signaient à son approche. Ce qui ajoutait au scandale, c'est que cet homme, qui avait fait tomber la tête d'un roi, était, dans le privé, le plus poli, le plus aimable et le plus raffiné des causeurs qu'on eût jamais rencontré dans un salon à Nice. Il fallait à tout prix obtenir de lui une rétractation de son passé. Les Jésuites s'y employaient; ils avaient dans la ville une grande influence, non seulement parce qu'ils tenaient les principales maisons d'éducation, mais encore parce qu'ils y représentaient la culture française. Quelques jours avant sa mort, le vieux conventionnel confiait à Hippolyte Carnot qui a rapporté l'entretien:

— Les Jésuites, dont vous connaissez la puissance dans ce pays, m'ont envoyé plusieurs fois leurs agents, et ils m'ont toujours fait l'honneur de m'envoyer des gens d'esprit! On me rappelle qu'à mon âge il est prudent de se préparer à la mort. On m'insinue que, si elle venait à me surprendre, la réalisation de mon vœu le plus cher, celui d'aller rejoindre là-bas ma pauvre femme, comme j'espère la retrouver là-haut, pourrait éprouver des difficultés. J'ai toujours répondu que je me mettrais en règle avec le clergé et que je ne lui laisserais pas ce prétexte pour me refuser cette dernière consolation; mais au fond, ils voudraient autre chose, ils voudraient le désaveu de ma conduite révolutionnaire. Ils m'ont fait des ouvertures indirectement et ne seraient pas difficiles sur la forme pourvu qu'il leur fût possible de dire : « Le vieux Sergent a abjuré ses erreurs. » Le vieux Sergent fait la sourde oreille parce qu'il ne croit pas avoir été dans l'erreur. Loin de regretter sa vie révolutionnaire, il la regarde comme son plus beau titre de gloire.

Sergent vivait seul avec son petit domestique, qui lui était dévoué comme un fils. Une nuit le vieillard tomba de son lit, mais il ne voulut pas réveiller l'enfant qui dormait comme on dort à cet âge; il demeura découvert, toute la nuit, exposé au froid. Le mal dont il souffrait empira. De bonnes âmes pensèrent le moment venu d'appeler le confesseur. Sergent n'avait jamais été en mauvais termes avec le clergé de la ville; il avait été le voisin et l'ami de Don Verany, fondateur de ce musée d'histoire naturelle dont les Niçois sont, à juste titre, encore fiers.

Ce fut le vénérable Don Casimirio Mari, curé du port, qui se rendit au chevet du moribond. Homme d'esprit large et d'un jugement solide, le prêtre témoigna une évidente sympathie au Conventionnel, en dépit de l'opposition de leurs doctrines. Il lui demanda s'il était disposé à lui livrer sa confession. Le vieillard répondit, ainsi qu'il en avait averti Carnot, qu'il se soumettait à l'Eglise puisqu'elle était gardienne des clefs du Campo-Santo. Le prêtre remplit son ministère, mais quand le vieillard se fut tu, il l'interrogea avec une certaine inquiétude.

— M'avez-vous tout dit?

— Tout!... répondit Sergent avec une énergie surprenante chez un homme qui allait mourir.

Et alors le prêtre timidement:

— Il y a, dans votre existence, un crime, un grand crime dont vous ne vous êtes pas accusé.

— Non, dit Sergent, il n'y a pas de crime dans ma vie!

— Et la mort de Louis XVI? Vous l'avez votée, vous ne pouvez pas le nier; votre vote a été public.

Sergent se détourna à moitié, comme pour mettre fin à une conversation importune, et il dit avec une assurance que n'affaiblissait pas le sentiment de sa fin toute prochaine:

— La condamnation de Louis, je l'ai votée, en tant que représentant du peuple et je n'en dois compte à personne ici-bas (5).

(5) Nous tenons le récit de la mort de Sergent du regretté docteur Barety, qui lui-même le tenait de son oncle, M. R. Gauthier, ami du Conven-

Puis, à voix basse, comme s'il s'était parlé à lui-même, il ajouta:

— Je ne pouvais faire autre chose que ce que j'ai fait.

Comme le prêtre sortait de la chambre où le régicide agonisait, la foule des voisins et des voisines, qui attendaient avec une curiosité indiscrète le résultat de l'entrevue, vinrent interroger le vénérable desservant du Port sur les dispositions du mourant.

Le prêtre répondit simplement:

— Je souhaiterais que tous, quand vous comparaîtrez devant le Souverain Juge, vous eussiez l'âme aussi pure que ce vieillard (6).

Quelques jours plus tard, un long cortège accompagnait Sergent vers le cimetière du Château, où il allait enfin rejoindre Emira. Le personnel du Consulat marchait en tête. Tout ce que la ville comptait de Français éminents, quelles que fussent leurs opinions ou leurs croyances, la plupart des membres de la colonie étrangère, Anglais, Russes et les notables de la ville, ceux du moins qui appartenaient au parti libéral, suivaient le convoi. Hippolyte Carnot prononça quelques paroles émues, rendant justice à la dignité de vie et au désintéressement du défunt; selon son désir, on fit compléter par une date l'inscription qu'il avait lui-même fait graver au-dessous de l'Epitaphe d'Emira:

Dieu nous a réunis dans l'Eternité.
Jour heureux. Hosannah!
Il me l'avait donnée dans sa bonté.
Il lui a plu de la rappeler à lui avant moi.

tionnel et propriétaire de la maison où il habitait. La version d'Hippolyte Carnot est un peu différente.

Sergent aurait simplement répondu:

« J'ai voté la mort de Louis selon ma conscience, et ma conscience me disait alors, comme elle me dit encore aujourd'hui, que Louis était coupable. »

Il est assez difficile de savoir exactement quelles paroles furent prononcées, puisque la confession, cela va de soi, n'eut pas de témoin. Mais que Sergent se soit abrité derrière sa conscience ou qu'il ait invoqué la raison d'Etat, le prétexte dans les deux cas était bon pour signifier au représentant de l'Eglise que la vie politique du moribond ne relevait pas de son ministère.

(6) D'après Hippolyte Carnot, la réponse aurait été adressée par Don Mari à un personnage important, qui se serait permis une observation que le prêtre jugea déplacée. D'après les souvenirs de M. Gauthier, qui était présent, ces paroles étaient visiblement destinées à toute l'assistance.

J'ai été placé près d'elle.
(*Le* 26 *juillet* 1847)
Sergent, né à Chartres en 1751
Ex Conventionnel,
Artiste homme de lettres,
Créateur du Musée de France
Et des Comités de Bienfaisance
De la Ville de Paris
Gloria. Laus Deo.

En France, la mort de Sergent et la fermeté peu commune dont il avait fait preuve en présence du représentant de l'Eglise ne passèrent pas inaperçues. Hippolyte Carnot retraça dans le *National* du 27 juillet 1847 les circonstances de cette fin bien digne de celui qui avait été sur les bancs de la Convention le compagnon de péril et de gloire de Danton et de Robespierre. Son concitoyen Noël Parfait, héritier d'une bonne partie de ses papiers, lui consacra, en 1848, une brochure nettement apologétique (7).

Le révolutionnaire russe Herzen, qui avait passé à Nice l'hiver de 1848, rapportait dans ses *Lettres de France et d'Italie* parues en 1851:

On peut vivre à Nice par dépit, pour narguer l'Europe entière, comme faisait Sergent (8) octogénaire qui, mécontent de la Convention, boudait la France. Le terrorisme endurci mourait d'apoplexie, et les Jésuites voulaient profiter de la faiblesse du moribond pour le convertir et lui faire désavouer son ancienne vie; mais Sergent s'émut aussi peu de l'apoplexie qu'autrefois de la guillotine et des bourreaux, et il se souleva un peu et, rassemblant ses dernières forces, il dit aux robes noires qui entouraient son lit que, s'il avait à recommencer sa vie, il jouerait le même rôle et que sa conscience était en repos.

Le traducteur, mal renseigné, avait pris le conventionnel pour un sous-officier et il écrivit: « le sergent » pour

(7) C'est cette même année que Victor Hugo reprenait le *Manuscrit de l'Evêque* pour en faire le prologue de *Misères*.

(8) Il y a là une exagération évidente. Sergent n'avait rien à redouter du fils d'Egalité. Nous avons vu au surplus qu'il n'avait jamais été exilé. Mais à 80 ans, son retour en France eût été un véritable dépaysement.

Sergent, mais les républicains ne s'y trompèrent pas, et la mort de Sergent avait pris à leurs yeux la valeur exemplaire que revêtaient les derniers gestes et les derniers mots de Danton ou de Robespierre et de Saint-Just devant la guillotine. Hugo ne put pas l'ignorer, il le connut très certainement par Hippolyte Carnot, qui fut son collègue à la Chambre en 1848 et qui signa avec lui la proclamation par laquelle les Députés républicains mirent au lendemain du Deux-Décembre Louis Napoléon hors la loi, proclamation qui, comme on le sait, demeura platonique (9).

Il n'est pas téméraire de supposer que le nom de Sergent dut être prononcé plus d'une fois à la table de l'exilé à Guernesey, où vinrent s'asseoir tant de proscrits, dont quelques-uns s'étaient réfugiés à Nice, au lendemain du Deux-Décembre, et l'on conçoit aisément que Victor Hugo, s'il connut la carrière du régicide, éprouvât le désir de faire entrer le personnage dans la vaste épopée qu'il était en train d'écrire. Entre la destinée du poète et celle de l'ancien graveur, il y avait plus d'un point de contact, plus d'une analogie.

En effet, Sergent était l'un des rares régicides, le seul peut-être, si l'on excepte les déportés de l'an X, qui eût refusé les présents de César. Il n'eût cependant tenu qu'à lui de bénéficier, comme David ou comme Vivant Denon, des faveurs gouvernementales. Davout, qui lui devait tant, l'y encourageait; il n'eût eu qu'un mot à dire pour recueillir la direction de ce musée du Louvre qu'il avait contribué à fonder, ou tel autre emploi bien renté. Il ne prononça pas ce mot, il ne fit pas ce geste et, en compagnie d'Emira, cette ardente et fière républicaine, il prit le chemin de l'exil, où la pauvreté l'attendait.

Avant Victor Hugo, Sergent aurait pu écrire:

> J'accepte l'âpre exil, n'eût-il ni fin ni terme...

Il avait fait mieux que l'accepter; il l'avait devancé

(9) Hugo a certainement connu Sergent. Il le fait siéger à la Convention à côté de David dans son roman *Quatre-Vingt-Treize*, qui parut en 1874. Il lui attribue, il est vrai, l'état de sculpteur; mais l'erreur est vénielle, si l'on se rappelle qu'à la Convention Sergent se cantonna dans son rôle de protecteur des arts et des artistes.

plutôt que d'assister, impuissant, aux funérailles de la Liberté.

Ainsi Victor Hugo, dédaignant la loi d'amnistie comme une aumône, demeurait exilé volontaire sur son rocher de Guernesey, afin de ne point revoir une France sujette.

On comprend aisément que le poète, après avoir fait entrer dans les *Misérables* le *Manuscrit de l'Evêque,* écrit en 1840, ait bondi sur l'occasion qui lui était offerte d'ajouter à son œuvre un autre type de saint, le saint laïque et révolutionnaire.

Qu'il l'ait fait avec une outrance, un mauvais goût dont ses œuvres en prose ne sont pas toujours exemptes, cela n'a rien de surprenant. Ce qu'il importe de relever, c'est l'analogie des situations. Elle prouve que Victor Hugo, quand il écrivit le chapitre qui porte pour titre: *L'Evêque en présence d'une autre lumière,* avait présent à l'esprit le souvenir du *Récit de la Confession de Sergent,* tel qu'il l'avait lu ou qu'on le lui avait raconté.

Relisons les *Misérables:*

Mgr Myriel, évêque de Digne, vit saintement, donnant tout son bien aux pauvres, ne refusant pas d'aller prêcher jusqu'aux bandits, ces *Barbets,* qui tantôt du côté de Nice, tantôt du côté de Barcelonnette, infestent toujours la montagne. Il n'y a guère qu'un paroissien qui n'arrive pas à mériter sa sollicitude. Mais est-ce un paroissien, cet ancien conventionnel qui, s'il n'a pas voté la mort de Louis XVI, a approuvé toutes les mesures les plus violentes de la Révolution?

Un jour le bruit se répand dans la petite ville que le jeune pâtre qui sert le vieillard est venu quérir un médecin. Mgr Myriel, sans que personne l'y convie, décide d'aller visiter le mourant, sans doute dans le dessein de le préparer au repentir de ses crimes.

L'évêque prend son bâton, son pardessus et se met en route.

Il enjambe un fossé, entre dans un courtil délabré et aperçoit une cabane. Devant la porte, dans une vieille chaise à roulettes, il y avait un homme à cheveux blancs qui souriait

au soleil; près du vieillard assis se tenait debout un jeune garçon, le petit pâtre; il tendait au vieillard une jatte de lait.

L'entrevue manque de cordialité, le jacobin accueille assez fraîchement l'évêque; il lui reproche le luxe de sa maison, ses laquais, son équipage. Mgr Myriel, qui est une sorte de saint Vincent de Paul, subit, sans sourciller et sans répondre, ces injustes reproches. Il est venu pour sauver une âme et non pour la juger; pourquoi se ferait-il juger lui-même? Au surplus, cette réponse du jacobin éveille chez le prélat une certaine exaltation d'amour-propre qui n'est point étrangère aux décisions des âmes les plus saintes; le voilà incité à rivaliser d'humilité avec le jacobin qu'il avait abordé avec une hostilité irraisonnée; il se voue à sa tâche qui est de confesser le vieillard; mais aussitôt qu'il parle des crimes de la Révolution, celui-ci se redresse, et, tandis que Sergent avait simplement répondu qu'il était seul juge de ses actes politiques, le conventionnel de Digne prononce une longue homélie, comme s'il était à la tribune. Aux crimes de la Révolution, il oppose les crimes de l'Eglise; aux massacres de septembre la Saint-Barthélemy; au Comité de Salut Public, les dragonnades. Il développe avec complaisance un parallèle que Littré avait ramassé dans une formule puissante:

— Comptons nos morts.

Après avoir fait le procès du fanatisme religieux et de l'égoïsme des grands, le jacobin expose à l'évêque, un peu surpris, son dogme révolutionnaire, sa croyance au progrès, à la justice, à la fraternité. Peut-on s'étonner si ce n'est pas le discours du conventionnel que nous entendons alors, mais l'une de ces abondantes et nuageuses harangues que le représentant du peuple, Victor Hugo, prononça devant l'Assemblée de 1848?

La conversation étant ainsi engagée, il n'est pas douteux que, dans ce duel oratoire entre l'auteur et un personnage du roman, c'est l'auteur qui doit avoir le dernier mot. Aussi bien, quand le jacobin, après avoir proclamé la pureté de ses intentions et la légitimité de ses actes, regarde avec fierté l'évêque et lui demande sans aménité:

— J'ai maintenant 86 ans, je vais mourir, qu'est-ce que vous venez de demander?

— Votre bénédiction, répond l'évêque.

Et il s'agenouille.

C'est cette scène que M. André Hallays qualifie d'extravagante. Extravagante, soit; mais, à tout prendre, pas beaucoup plus que telle autre de *Ruy Blas*, d'*Hernani* ou des *Burgraves*.

Ce qui nous intéresse, ce qu'il importe de retenir pour le moment, c'est l'air de famille des personnages et l'analogie des situations. Si Mgr Myriel ressemble comme un frère à Mgr Miollis, le conventionnel G... a plus d'un trait commun avec le régicide Sergent.

Au physique d'abord, la ressemblance est frappante.

« Ce vieillard, écrivait Carnot, est mort à 96 ans sans maladie grave, sans infirmité, sauf le poids de l'âge qui n'avait courbé que son corps et qui le laissa jouir jusqu'au bout de toute la fraîcheur de son esprit et de toutes les ressources de son admirable mémoire (10). »

Comparons avec le Conventionnel des *Misérables* tel que l'a représenté Victor Hugo:

Avec son buste presque droit, sa voix vibrante, G... était un de ces octogénaires qui font l'étonnement des physiologistes. La Révolution a eu beaucoup de ces hommes proportionnés à leur époque.

On sentait dans ce vieillard l'homme à l'épreuve. Si près de sa fin, il avait conservé tous les gestes de la santé. Il y avait dans son coup d'œil clair, dans sa voix si ferme, dans son robuste mouvement d'épaules, de quoi déconcerter la mort. G... semblait mourir parce qu'il le voulait bien. Ses jambes seules étaient molles. Les pieds étaient morts et froids, mais la tête vivait de toute la puissance de vie et paraissait pleine de lumière.

La ressemblance morale n'est pas moins saisissante. Comme Sergent, G... a sauvé la vie à un grand nombre

(10) Hugo a été obligé de rajeunir sensiblement son Conventionnel. S'il l'avait fait mourir, comme Sergent, à 96 ans, le jacobin aurait eu 70 ans quand il fut élu à la Convention, ce qui eût paru assez peu vraisemblable, étant donné le rôle que l'auteur lui attribue pendant la Révolution.

de suspects et d'aristocrates; il n'a été impitoyable que lorsque le salut de la patrie l'a impérieuse exigé. Dans le privé, il est doux, sensible, compatissant. Sergent n'a pas voulu interrompre le sommeil de son petit serviteur, la nuit où il est tombé de son lit.

— Va dormir, dit G... au petit pâtre, quelques instants avant de mourir: tu dois être fatigué, tu as veillé, la nuit dernière.

Les circonstances ont évidemment subi les retouches nécessaires pour entrer dans le cadre du roman, mais la situation demeure dans son ensemble ce qu'elle a été dans la réalité; le Conventionnel G... n'a pas voté la mort de Louis XVI parce qu'au moment où on nous le présente, un décret tenait les régicides exilés du territoire, mais il a approuvé, voté et fait exécuter toutes les mesures les plus farouches de la Révolution (11).

G... vit seul à la campagne, la population de Digne ne le tolérerait pas parmi elle, car nous sommes entre la fin de l'Empire et le commencement de la Restauration.

Dans ce petit monde, on ne parle du conventionnel qu'avec horreur et personne ne songe à le convertir, ce n'est pas de la haine qu'il inspire, mais un mépris universel.

Sergent s'éteint à Nice vers la fin du règne de Louis-Philippe. Les temps et les mœurs ont changé; Nice est déjà une ville cosmopolite; la tolérance d'opinion est assez grande. Si l'on excepte une certaine caste qui vit

(11) Le souci de l'exactitude historique nuit ici à la vraisemblance. G... répond qu'il ne s'est pas cru le droit de disposer d'une vie humaine; mais alors, comment a-t-il pu jouer un rôle important dans cette Convention dont les membres étaient occupés à se faire guillotiner les uns les autres? S'il n'a pas approuvé la mort du roi, pourquoi a-t-il laissé exécuter Vergniaud, Danton, Robespierre et tant d'autres?

La silhouette de Sergent paraît autrement puissante à travers ces lignes du *Moniteur:*

« J'ai prononcé la mort contre les ennemis de ma patrie qui avaient pris les armes contre elle. J'ai fait plus, j'ai prononcé la même peine contre des êtres faibles qui n'avaient peut-être commis d'autre crime que de suivre un époux ou un père. Depuis longtemps, j'étais convaincu des crimes de Louis. Un de mes collègues a dit qu'un roi mort, ce n'est qu'un homme de moins. Je ne suis pas de son avis. Je pense que le supplice d'un roi ne peut qu'étonner l'univers. La tête d'un roi ne tombe qu'avec fracas et son supplice inspire une terreur salutaire. Après avoir balancé tous les dangers, il m'a été démontré dans ma conscience que la mort de Louis était la mesure d'où il pouvait en résulter le moins. Je vote donc la mort de Louis. »

sous l'œil des Jésuites, ce sont les idées libérales qui l'emportent. Il n'est pas surprenant que l'on soit tolérant dans une cité où les étrangers de croyances diverses font la fortune du pays. Si les gens bien pensants montrent Sergent du doigt, les autres le recherchent, car sa conversation est pleine de charmes et ses manières celles d'un gentilhomme d'ancien régime; mais c'est précisément la raison pour laquelle les Jésuites voudraient le ramener à l'Eglise. On attend donc avec impatience le moment où sa volonté faiblira pour obtenir de lui la rétractation de son passé.

Le prêtre appelé à son chevet lui rappelle l'acte historique qui constitue à ses yeux le plus grand des crimes humains; le Conventionnel en revendique la responsabilité et refuse de rendre compte de ce qu'il considère comme une mesure de salut public.

Un même drame de conscience se joue entre le prêtre et le jacobin, à Nice comme à Digne. Dans les deux cas, l'homme de l'Eglise se penche sur le lit où agonise l'homme de la Révolution; il l'invite au repentir, l'autre s'insurge et le prêtre s'incline devant une force d'âme dans laquelle il voit une sorte de sainteté. Tel est le sens exact du geste de l'évêque dans les *Misérables* et la réponse du prêtre dans le récit de Carnot.

Victor Hugo n'est pas assez naïf pour imaginer que sa rhétorique a pu modifier les convictions du prélat. S'il en avait été ainsi, Mgr Myriel, en entrant à Digne, n'aurait rien eu de plus pressé que de jeter sa crosse et sa mitre dans la Bléone; or nous ne lisons rien de semblable dans les *Misérables*. Le dénouement est ce qu'il a été à Nice; l'évêque, ému par la belle constance du jacobin, l'a salué comme on salue un ennemi mort sur le champ de bataille. Ce geste hyperbolique, que l'on reproche à Victor Hugo, n'est que la traduction scénique des paroles prononcées par le prêtre de Nice et dont le sens profond était:

— Cet homme valait mieux que nous.

Mais à Digne, il n'y avait pas de témoins à l'entrevue. Pour faire comprendre au lecteur le mouvement d'âme

qui pousse l'évêque réconcilié vers son adversaire agonisant, il fallait trouver un geste et non une formule; ce geste, Hugo l'a emprunté au répertoire du mélodrame. On sait de quelle ressource y étaient les malédictions et les bénédictions; mais l'auteur de *Lucrèce Borgia* et d'*Angelo* avait longtemps arpenté le boulevard du crime.

La critique, persuadée que Hugo, en écrivant ces pages, n'avait eu d'autre intention que d'humilier l'évêque pour grandir la Révolution, a été sévère pour l'auteur. Seul, un écrivain qui n'est pas seulement critique, mais romancier, M. Paul Bourget, a aperçu qu'il y avait dans ce conflit d'âmes les éléments d'une scène émouvante, maladroitement exploitée.

Il n'existe pas de scène plus absolument fausse, lisons-nous dans *Les Etudes et Portraits,* au volume intitulé: *Victor Hugo romancier.* Mgr Myriel, du moment qu'il est prêtre, croit à l'Eglise. Non seulement cette foi n'est pas conciliable avec l'étonnement admiratif que le romancier lui prête devant les niaiseries du Conventionnel, mais elle ne lui permet pas d'humilier devant un homme, si grand soit-il, un sacrement qui n'est ni humain, ni personnel. N'importe, cette hypothèse d'une solennelle rencontre entre les deux principes incarnés, l'un dans un juste, l'autre dans un mourant, a cependant une grandeur, du moins en intention. L'écrivain s'est mépris sur la valeur comparative des doctrines que l'Evêque et le révolutionnaire représentent, mais il a vu l'importance du rôle que jouent les doctrines dans les heures sérieuses de la vie. Il a affirmé ce que les romanciers de mœurs semblent trop souvent oublier, que l'homme n'est pas seulement mené par des intérêts et des sensations, et que la foi aux idées est un facteur essentiel de volonté. Il est grand par cette conviction qui est en lui, que les plus grands drames sont des drames de conscience.

M. Paul Bourget, en se prononçant sur la valeur respective des deux doctrines, s'est écarté de sa mission de critique pour usurper celle de directeur de conscience. Nous sommes ici dans un domaine obscur, où la certitude prend ses origines dans les raisons mystérieuses du Cœur et non dans la Raison elle-même. M. Paul Bourget

a le droit de demeurer fidèle à l'Evêque, mais Victor Hugo avait également le droit de suivre le Conventionnel.

Toutefois, nous devons être reconnaissant à l'éminent académicien d'avoir su distinguer un conflit d'âmes là où la plupart des commentateurs n'avaient reconnu qu'un pathos démagogique. La réalité, en la circonstance, fut plus émouvante que le roman. La réponse du prêtre niçois, plus sobre que le geste de l'évêque, trahit les mouvements de sa conscience, sans diminuer la dignité de son sacerdoce. Mais il y a dans l'épisode de Nice un ressort dramatique qui fait défaut dans les *Misérables* parce que Victor Hugo ne pouvait, en raison des circonstances de temps et de lieu, l'y transporter.

A Nice, le mourant est partagé entre son vœu le plus cher, qui est rejoindre Emira dans sa tombe, et le chantage *in extremis* qu'exercent ou que tentent d'exercer les Jésuites, résolus à ne lui accorder cet *exeat* pour l'autre monde que s'il répudie son passé politique. La solution du conflit dépend de l'esprit plus ou moins équitable, plus ou moins tolérant, du confesseur, et aussi, ne l'oublions pas, des rapports plus ou moins étroits qui peuvent exister à Nice entre le clergé séculier et la puissante Confrérie (12).

On voit tout le parti qu'aurait pu tirer d'une semblable situation un romancier d'un anticléricalisme moins mesuré que celui de Victor Hugo, un Eugène Sue par exemple. Mais Victor Hugo, ne voulant et ne pouvant faire entrer cette circonstance particulière dans le cadre des *Misérables*, n'a pu traiter en quelque sorte que le conflit moral. Il en est résulté que, tandis qu'à Nice c'était le régicide qui était le pivot du drame, à Digne la situation s'est retournée; c'est à l'évêque que va l'intérêt du lecteur, parce que le Conventionnel, nous savons déjà par avance qu'il n'a rien à craindre, rien à risquer.

Aussi, tandis qu'à Nice la scène se passe dans le moin-

(12) Peut-être Don Mari comprit-il que dans l'intérêt de l'Eglise, une confession incomplète valait encore mieux que pas de confession du tout. Il semble bien que dans un certain clan on ait cherché à faire courir le bruit que Sergent s'était *repenti*. Mais le vieillard vécut encore assez longtemps pour mettre ses amis en garde contre cette interprétation de sa confession.

dre temps possible et avec le moins de mots possibles, à Digne elle revêt l'allure d'un dialogue philosophique; et, s'il est incontestable que le jacobin emprunte à Victor Hugo sa grande voix de prophète, il n'en est pas moins vrai que ses arguments ne sont pas aussi niais que M. Paul Bourget veut bien le laisser croire.

Au prêtre qui lui reproche les cruautés de la Révolution, qu'aurait pu opposer le démocrate, sinon les excès du fanatisme?

Encore G... a-t-il pu observer que la Convention, si elle avait le droit de se défendre, avait au surplus le devoir de préserver l'unité nationale contre des tentatives insurectionnelles auxquelles une bonne partie de l'ancien clergé n'était pas étrangère. Il aurait pu ajouter que la révolution, étant d'essence humaine, ne pouvait recourir, pour cette défense, qu'à des moyens humains; tandis que, si l'on admet qu'elle est d'essence divine et qu'elle doit durer autant que le monde, l'Eglise, pour ne pas contredire le dogme, doit s'abstenir de tout contact avec le temporel. Quel besoin ses défenseurs ont-ils de s'armer, puisque leur triomphe a été décidé de toute éternité? Pourquoi brûler les Huguenots et tirailler sur les Bleus dans le Bocage, si l'Hérésie et la Révolution ne sont que des erreurs? L'esprit humain, quand il s'éloigne de Dieu, peut-il fonder quelque chose de durable? L'Eglise a toujours affirmé le contraire. Pourquoi, au cours des siècles, a-t-elle agi si souvent comme si elle doutait de sa pérennité?

Il est écrit, il est vrai, que le Ciel aide et protège ceux qui s'aident eux-mêmes, mais il n'a jamais été dit que le Ciel eût besoin de la protection des hommes. Seuls, les premiers chrétiens, qui allaient aux bêtes, nus et sans armes, étaient croyants; les soldats du duc de Guise et du maréchal de Villars ne combattaient pas pour la Foi, ils luttaient pour un parti politique contre un autre parti.

Comme l'observe M. Paul Bourget, la scène de l'évêque et du jacobin est fausse; mais sa faiblesse ne procède pas de ce que l'auteur a méconnu la valeur respective de deux doctrines; elle résulte de ce que ces deux doctrines

sont étanches. Le langage que parle l'évêque ne saurait impressionner le jacobin, et le langage du jacobin ne saurait toucher l'évêque.

La seule conclusion morale qu'on puisse dégager de ce colloque, c'est que les opinions sincères ont droit à une tolérance et à un respect réciproques.

L'épisode de la confession de Sergent nous éclaire non seulement sur les véritables intentions de Victor Hugo, mais encore sur les circonstances qui lui ont inspiré l'idée d'écrire ce chapitre qui a été l'objet de tant de commentaires.

Victor Hugo ne s'est pas, comme l'a conjecturé M. Edmond Biré, réveillé un matin avec un remords républicain, il ne s'est pas dit: « J'ai fait un portrait trop flatté de mon évêque, il faut que je le montre maintenant aux genoux d'un jacobin. » Les choses se sont passées bien autrement, il a entendu parler un jour du régicide comme il avait entendu parler de l'évêque de Digne et le fier visage de Sergent l'a intéressé comme l'avait attiré la figure évangélique de Mgr Miollis. Il l'a campé devant l'évêque, non pas pour humilier ce dernier, mais pour montrer ce que lui révélait la confession de Sergent: qu'un prêtre peut être tolérant sans pour cela manquer au devoir de son ministère. Il a voulu donner à ses adversaires autant qu'à ses amis une belle leçon de tolérance dont les uns et les autres pourraient encore aujourd'hui faire leur profit.

Ce que Hugo a voulu élever au-dessus de tous les conflits et de toutes les rivalités, c'est la Bonté, parce que la bonté engendre la tolérance et que la tolérance est la condition de la paix qui doit régner entre les hommes.

Il a vu, comme le relève très justement M. Paul Bourget, qu'il n'y a pas que les conflits de l'intérêt ou de la passion qui opposent les hommes, qu'il y a aussi les chocs d'âmes; et, de même que les douleurs morales sont souvent plus longues à soulager et plus difficiles à guérir que les douleurs physiques, de même les rivalités les moins réductibles sont souvent celles qui naissent des conceptions abstraites.

Victor Hugo n'a pas cherché à humilier Mgr Myriel;

au contraire, il l'a grandi dans l'estime de ses lecteurs. Si le prélat s'incline devant le conventionnel, c'est pour s'abaisser au sens chrétien du mot, afin de gravir un échelon de plus vers la Perfection.

Telle est bien la pensée du poète, et il n'a pas manqué de l'exprimer; mais les critiques hostiles ont donné plus d'attention aux développements oratoires qui forment le cœur du chapitre qu'à ces quelques lignes qui en apportent la conclusion:

A partir de ce moment, l'Evêque redoubla de tendresse et de fraternité pour les souffrants. Toute allusion au vieux scélérat de G... le faisait tomber dans une préoccupation singulière. Personne ne pouvait dire que le passage de ce grand esprit devant le sien, le reflet de cette grande conscience sur la sienne, ne fut pas pour quelque chose dans l'approche de la perfection.

BERNARD BARBERY.

PAUL DUKAS

—

J'ai sous les yeux sa dernière lettre, — elle date de quelques jours à peine. L'écriture est nette et fine, si fine qu'il faut parfois s'appliquer pour lire. Je ne connais rien à la graphologie, mais je sais bien qu'il y a dans le tracé des mots quelque chose qui vient de plus loin que la volonté, et cette écriture-là, si nette, si fine, si pure, avec ses *T* dont la barre s'élève en courbe, est l'image d'une âme pareillement limpide, d'un esprit pareillement fin et droit, d'un équilibre étonnant de la sensibilité et de l'intelligence. Et j'y retrouve l'homme tout entier, comme on retrouve en ses portraits l'ironie du regard, la délicatesse des traits, cette simplicité charmante qui rendait son commerce si agréable et qui le faisait positivement adorer de ses élèves. Peu d'hommes ont, certes, réalisé cet accord des dons innés — qui étaient rares — et des qualités acquises, de la culture, qui était profonde. Peu d'artistes ont exercé sur eux-mêmes un contrôle plus sévère. Paul Dukas meurt à soixante-dix ans et laisse combien d'œuvres? Pas même une dizaine, mais ce ne sont que des chefs-d'œuvre, mais pas une ligne, pas une mesure de cette musique qu'il a signée n'est indifférente ou banale. Sollicité de toutes parts de puiser en ses richesses, — ses tiroirs étaient pleins, comme la chambre des bijoux, dans *Ariane,* — il s'y refusait. Il n'y avait nulle coquetterie dans cette attitude restrictive. Mais Paul Dukas me faisait songer à Flaubert, répondant à Maxime Du Camp qui le pressait de publier: « Etre connu n'est pas ma principale affaire: je vise à mieux, à me plaire, et c'est plus difficile. Fantôme pour fantôme, j'aime mieux celui qui a la stature la plus haute... »

La gloire, cependant, lui était venue, et presque du

premier coup. Il ne l'avait point cherchée. Il ne faisait rien pour qu'elle lui restât fidèle. Il savait, certes, la valeur de son œuvre, mais il n'en concevait nul orgueil. Il était aussi loin de la vanité que de cette humilité feinte qui n'est qu'une forme — et la pire — de la suffisance. Chacun des rares ouvrages qu'il a consenti à livrer au public a enrichi son art. Et, de surcroît, il laisse l'exemple d'une vie sans défaillances, d'un caractère sans faiblesses, d'une carrière que des honneurs qu'il n'avait point cherchés ont couronnée tardivement, et que deux mots résument: amour et respect de son art.

§

Paul Dukas est né à Paris le 1er octobre 1865, d'une famille fixée dans la capitale depuis plusieurs générations, mais qui était d'origine alsacienne. Elève au lycée Charlemagne, puis à Turgot, où il fait ses études littéraires, il se sent pris d'un grand amour pour la musique et n'en dit rien d'abord. Seul, il apprend le solfège. En cachette, il s'essaie à composer. Enfin il se décide à faire l'aveu de ses goûts à ses parents. En 1881, il entre au Conservatoire où il est l'élève de G. Mathias, pour le piano, de Théodore Dubois pour l'harmonie. En octobre 1884, il entre dans la classe de composition d'Ernest Guiraud, l'année même où Debussy, — son aîné de trois ans, — remportait le premier Grand-Prix de Rome avec sa cantate *L'Enfant Prodigue*. On sait ce qu'était Guiraud dans sa classe: M. Maurice Emmanuel, dans son très beau livre sur *Pelléas*, a rapporté les entretiens que l'auteur de *Gretna-Green* avait avec le futur auteur de *la Mer:* « Il l'écoutait non sans émoi, mais avec complaisance... » Dans une maison où régnait Ambroise Thomas, cette attitude de sympathie envers des idées si opposées à l'esthétique officielle était déjà comme un encouragement à ne point étouffer absolument l'originalité des jeunes compositeurs. Et puis, dans cette maison, il y avait aussi le « père » Franck qui, lui, admirait Wagner et ne s'en cachait point, et qui se montrait fort sensible à la grâce de *La Damoiselle élue*. En 1886, Paul

Dukas remportait le premier prix de contrepoint et de fugue; deux ans plus tard, avec la cantate *Velléda,* l'unanimité du jury lui décernait le premier second Grand-Prix de Rome. Il semblait que la suprême récompense dût lui être réservée au concours suivant. Mais *Sémélé* n'inspira aucun des candidats selon les vœux de leurs juges, car il n'y eut point de premier prix. Paul Dukas partit donc pour le régiment, décidé à ne plus concourir. Il fit à Rouen son volontariat. Naturellement, les cantates pour le concours de Rome n'étaient pas les seuls ouvrages composés par le jeune musicien: une *Ouverture pour le Roi Lear* avait été portée par lui à Pasdeloup, qui avait promis de la jouer; Hugo de Senger, à Genève, avait donné en septembre 1884 une ouverture pour le *Gœtz de Berlichingen,* de Gœthe. Mais ces œuvres, jugées par leur auteur sans indulgence, ne furent point publiées.

De retour à Paris, après avoir quitté le régiment, Paul Dukas était résolu à « faire soi-même l'éducation de son esprit ». Soi-même, mais non sans contacts avec le monde extérieur: durant une longue période de recueillement, plusieurs années de « chasteté intellectuelle », — selon le mot si juste de son élève Tony Aubin, — Paul Dukas se tourne vers la Société Nationale, subit l'ascendant de Franck, se lie davantage avec Vincent d'Indy, s'éprend de Bach et de Rameau sans renier Wagner. Il fortifie son jugement et sa technique, épure son goût, devient chaque jour plus difficile envers lui-même. Ce qu'il prise au-dessus de tout, c'est la clarté, la raison. Mais il acquiert cette conviction que les grandes œuvres sont celles qui font la part égale à la sensibilité et à l'intelligence. Il n'imagine point qu'il puisse exister une musique digne de ce nom qui soit sèche comme un problème d'algèbre, une musique d'où le cœur soit exclu; mais il lui semble qu'il y a des confidences qu'on ne doit point au public, et que la pudeur exige de l'artiste ce qu'elle impose au commun des hommes. Ses exigences ne sont pas moindres en ce qui concerne la forme que pour ce qui est du fond. Il rêve d'une musique affranchie des règles trop étroites de la scolastique, mais obéissant à des lois tout

aussi rigoureuses; il redoute l'improvisation, le travail hâtif; il entend profiter des conquêtes que les esprits libres viennent d'offrir à l'art sonore, mais il veut, en même temps, n'user de ces hardiesses de forme qu'autant qu'elles correspondent à sa propre pensée. Et longuement, patiemment, il forge l'instrument dont il va se servir.

En 1892, le 23 janvier, Lamoureux donne la première audition de *l'Ouverture de Polyeucte*. L'ouvrage est demeuré au répertoire, et si l'on y trouve, comme il est naturel, quelques influences beethovéniennes et wagnériennes, on y admire cette netteté, cet esprit d'ordre et de clarté, cette science aussi, qui vont s'affirmer davantage dans chacune des œuvres suivantes. Après *Polyeucte*, remplissant un pieux devoir, Paul Dukas aide Camille Saint-Saëns à orchestrer *Frédégonde*, opéra que la mort de son maître Ernest Guiraud laissait inachevé; l'instrumentation des trois premiers actes est tout entière de lui. Et c'est lui qui met en scène cet ouvrage dont la première représentation est donnée à l'Opéra le 18 décembre 1895.

Cependant, il travaille pour lui-même. Il a mis en chantier une *Symphonie en ut majeur* et un poème symphonique, inspiré de la ballade de Gœthe, *L'Apprenti sorcier*. La *Symphonie* fut donnée, en première audition, aux Concerts de l'Opéra les 3 et 10 janvier 1897. Paul Vidal — à qui elle est dédiée — la dirigea. Et elle imposa le jeune musicien par ses mérites qui l'égalaient aux maîtres. L'œuvre nouvelle, en effet, était d'une générosité peu commune. Noblesse des idées, perfection de l'écriture, hardiesse raisonnée de l'architecture, tout concourait à la placer au plus haut rang. A l'*allegro initial*, de plan classique, plein de feu, de jets mélodiques fulgurants, mais agencés de main de maître, succède un *andante espressivo e sostenuto* qui développe deux thèmes, le premier exposé par les violons, en *mi mineur*, le second confié à la clarinette, puis aux violoncelles, et aboutit à un troisième motif de toute beauté, pour s'achever doucement dans un tutti en *si majeur*, fondu, et

comme estompé avec une délicatesse infinie. Un *allegro spiritoso* achève la Symphonie par une transformation des motifs initiaux, qui prennent un caractère énergique et triomphant.

Quelques mois plus tard, en mai, Paul Dukas conduisait lui-même son « *scherzo* », *L'Apprenti sorcier,* à un concert de la Société Nationale. Il y a peu d'exemples de succès aussi complets, aussi soudains. Fort estimé déjà des musiciens et du public lettré, Paul Dukas redescendait du pupitre, acclamé de toute la salle. En quelques jours, c'était la célébrité, étendue au monde entier. Peu d'ouvrages ont obtenu pareille fortune. Bien peu, il faut le reconnaître, portent en eux autant de qualités propres à les imposer aux plus difficiles, en même temps qu'à séduire le public moins averti. C'est que d'abord ce *scherzo* est une merveille de composition. L'intérêt progresse d'un bout à l'autre. La musique suit, mot à mot, le texte de Gœthe, peint les sentiments de l'apprenti sorcier, heureux d'abord de se voir obéi, puis terrifié devant le déluge qui monte, et implorant les forces qu'il a déchaînées, et puis l'apaisement au retour du maître, la rentrée dans l'ordre et le calme. Merveille d'instrumentation, aussi, par le judicieux emploi des timbres, le dosage étonnant des sonorités déchaînées en un *crescendo* qui s'enfle comme l'inondation. Jamais la musique ne s'est si bien appliquée à décrire, jamais on n'a mieux peint avec des sons. Mais jamais non plus miracle d'habileté technique n'a été réalisé avec plus d'esprit. Il n'est pas un orchestre symphonique dans le monde entier qui n'ait à son répertoire *L'Apprenti Sorcier*. C'est le modèle du genre.

La *Sonate en mi bémol mineur,* pour piano, date de 1900 et est à peu près contemporaine de la composition d'*Ariane et Barbe Bleue*. M. Alfred Cortot y voit, à juste titre, l'un des efforts les plus considérables tentés pour adapter à l'expression pianistique française les caractéristiques du style beethovénien. Beethovénienne, la *Sonate* de Dukas l'est en effet, si l'on veut bien ne point voir dans ce mot une idée d'influence autre que tech-

nique. La pensée de Dukas, ici comme ailleurs, lui appartient en propre. Mais il adopte pour l'exprimer ce style ample et magnifique, et qui semble précisément s'affranchir de toutes les règles, tant la pensée domine la matière sonore, la pétrit, la modèle, style des derniers quatuors et des dernières sonates du maître de Bonn. Et cela est si vrai qu'analysant cette *Sonate* de Dukas, Vincent d'Indy y croyait apercevoir une tendance cyclique, un enchaînement autour d'une idée essentielle des quatre parties qui la composent, alors que M. Alfred Cortot n'y découvre « aucune trace de mécanisme apparent ou secret, susceptible d'en assurer l'unité, mais un entrelacement de flexibles contrepoints, dont la paisible mobilité l'immatérialise ». La *Sonate* est très riche de rythmes secondaires. Construite avec une imperturbable logique, suivant un plan dont la netteté et la fermeté restent inébranlables, elle offre cependant une véritable floraison d'ornements. Par un jeu subtil, les premières notes du finale ne sont que les premières notes du trio du *scherzo*, mais prises en sens inverse, et cette transformation du thème lui donne un caractère exactement opposé. Œuvre redoutable, d'une difficulté d'exécution terrible, dont cependant Risler sembla se jouer le 10 mai 1901 lorsqu'il en donna la première audition à la salle Pleyel. M. Pierre Lalo, lui consacrant son feuilleton du *Temps*, considérait la *Sonate* de Dukas comme « un événement dans l'histoire de la Musique française ».

Le 23 mars 1903, à la Société Nationale encore, Edouard Risler jouait les *Variations, Interlude et Finale sur un Thème de Rameau*, que Paul Dukas avait écrits peu après la *Sonate*. Et ces Variations, qui n'étaient pas moins difficiles, montraient pourtant un souci plus marqué d'aérer, pour ainsi dire, l'écriture. L'ouvrage, au dire de Vincent d'Indy, est une véritable synthèse des trois moyens de la variation: ornementation, décoration, amplification. Le thème de Rameau n'est qu'un prétexte, Dukas choisit un Menuet de la quatrième Suite des *Pièces de clavecin*. Jamais virtuosité d'écriture ne s'est donné plus libre carrière qu'en ces onze variations, précédant

un épisode plus largement développé, la douzième formant le finale, qui agrandit, amplifie, le thème de Rameau « au module du monument — selon le mot de d'Indy — dont il vient de fournir le sujet ».

A ces deux œuvres maîtresses pour le piano se rattachent une *Villanelle pour cor et piano* (1906), écrite pour le Concours du Conservatoire, et qui est classique en son genre; une *Vocalise,* pour chant et piano, publiée l'année suivante; un *Prélude élégiaque* sur le nom de Haydn, composé en 1910, pour l'anniversaire de la mort du maître et publié dans le supplément de la *Revue de la Société Internationale de Musique,* ouvrage fort bref, mais très évocateur du génie de Haydn. Et puis encore une autre pièce de circonstance, un *Hommage à Debussy,* écrit en 1920 pour le Tombeau élevé à la mémoire du grand musicien français par la *Revue Musicale* qui venait d'être fondée. *La plainte, au loin, du Faune,* inspire l'œuvre, et le doux chant chromatique résonne sur un glas dont les harmonies nous étreignent. Admirable page, hommage d'un ami que l'on sent affligé au plus profond de l'être, et qui traduit son admiration fraternelle en un langage digne de celui qu'il pleure.

Le théâtre avait tenté Paul Dukas: dès 1892, il avait ébauché un drame en trois actes, *Horn et Rimenhild,* dont il avait lui-même écrit le poème; et en 1899, il avait aussi abandonné les quatre actes de *L'Arbre de Science; Ariane et Barbe-Bleue,* de M. Maurice Maeterlinck, lui sembla un sujet qui devait lui permettre de donner sa mesure. Il ne se trompait point. L'ouvrage qu'il écrivit reste un des sommets de l'art lyrique, et tout récemment, venant de l'entendre lors de la reprise à l'Opéra, M. Bruno Walter déclarait à M. Gustave Samazeuilh: « *Ariane* est la partition lyrique la plus belle, la plus complète, écrite en France depuis un demi-siècle. » On a, — on devine pourquoi, — tenté d'opposer Dukas à Debussy, de dresser *Ariane* contre *Mélisande*. Vaine tentative! Les deux chefs-d'œuvre ont chacun ses mérites. La gloire de Racine n'amoindrit point le génie de Corneille. Andromaque n'ôte rien à Chimène. Mais c'est la

gloire de la musique française d'avoir, au début du XXe siècle, offert à la scène des œuvres comme celles-ci, comme *Pénélope*, comme *Saint Christophe*, comme *Le Pays*... La place m'est trop mesurée pour que je puisse analyser le drame de Paul Dukas, et l'on voudra bien se reporter au compte rendu qui a paru ici même, au lendemain de la récente reprise (*Mercure* du 1er mars 1935). Jamais la musique n'a mieux qu'en ces pages rendu les mouvements de l'âme, exprimé l'inexprimable, suggéré les plus secrets desseins des hommes. Le compositeur qui a écrit la mélodie — si simple et si grandiose — du « chant souterrain » des captives, le second acte, tout entier, n'est pas seulement ce que certains, hier encore, affirmaient (car il y a une manière d'éloges qui équivaut au blâme), un admirable maître symphoniste, un étonnant manieur de sonorités; c'est aussi un de ces très rares musiciens *complets* qui savent exprimer les sentiments les plus profonds et qui restent, quelque grandes que puissent être les variations de la mode et du goût selon les générations, aussi durables que l'humanité elle-même. On lui a reproché encore d'avoir écrit le rôle d'Ariane dans une tessiture trop tendue. Les dernières représentations ont cependant laissé aux auditeurs une impression d'aisance qui montre clairement que ce rôle est, somme toute, beaucoup moins inhumain que certains rôles wagnériens, beaucoup plus normal, en tout cas, que les rôles d'Elektra ou de Salomé dans les drames de M. Richard Strauss. Il y a quelque chose de somptueux dans son art, quelque chose qui, de toutes les manières, dépasse les moyens d'expression, et si bien que l'on est étonné qu'un tel résultat puisse être obtenu par les procédés ordinaires.

Et c'est cela qui fait aussi l'originalité de la *Péri*. Ce « poème dansé », dédié à Mlle Trouhanowa, qui en fut la créatrice lors des représentations organisées par M. Jacques Rouché au Châtelet, en avril 1912, cet ouvrage a connu, au concert comme au théâtre, une fortune égale à celle de *L'Apprenti Sorcier*. Il est un de ceux qui, avec *l'Après-Midi d'un Faune*, avec *Daphnis* et avec

le *Sacre,* ont certainement exercé l'influence la plus marquée sur les musiciens de la jeune génération. Jamais, en effet, l'art d'utiliser la palette sonore n'a été poussé plus loin qu'en ces pages chatoyantes. Depuis la fanfare du début jusqu'à l'espèce d'irisation vaporeuse qui divise les sons comme l'arc-en-ciel fait de la lumière, à travers les gouttelettes d'un jeu d'eau, que n'a-t-on point imité cent fois sans l'égaler jamais? La musique traduit la légende. Mais si elle exprime à merveille l'aventure poétique d'Iskander en quête de la fleur merveilleuse, et la trouvant, cueillie par la Péri qui s'est endormie en la tenant à la main, et la ravissant et la restituant après que la divine créature a, par sa danse, séduit son ravisseur, si la musique, par sa splendeur, nous montre la Péri se fondant dans la lumière et s'évanouissant dans l'espace, comme aspirée par le soleil, ce n'est point un poème descriptif qu'a écrit Paul Dukas, et M. Gustave Samazeuilh l'a dit très bien:

> Au lieu de l'influence tout extérieure et superficielle des brillants poèmes symphoniques de Balakirew ou de Rimski-Korsakow, qu'on voulut y relever, c'est bien plutôt l'assimilation intelligente de la conception si nouvelle des rapports de la musique et de la danse dans la deuxième version du *Venusberg* qui caractérise ce divertissement supérieur où se complut la fantaisie d'un grand musicien.

La remarque est juste: si brillants que soient *Thamar* ou le *Capriccio espagnol,* si merveilleuse qu'en soit la facture, il y a dans la *Péri* quelque chose de plus et qui n'appartient pas seulement à la technique, à l'esprit, quelque chose qui vient de plus loin — de l'homme même, et qui échappe à l'analyse.

Après un court préambule, une fanfare éclate et peint la recherche d'Iskander; elle se joue rideau baissé, puis reparaît, accompagnant ensuite le motif principal, à 6/8, dit par les violoncelles unis aux cors, et qui va s'élargir dans un *tutti* magnifique, à 4/4, lorsque Iskander ravit à la Péri la fleur d'immortalité. La danse de la Péri, aérienne, légère comme le vol d'un papillon, est traduite

par les altos, les flûtes et les cors avec sourdine; le rythme se précipite, l'instrumentation s'enrichit. Enfin, dans la péroraison, lorsque Iskander a rendu la fleur de vie à la Péri, les cuivres, en une fanfare funèbre, alternant avec les rappels des premiers thèmes, annoncent à Iskander que l'ombre va l'entourer et qu'il va mourir.

Trois jours avant la mort de Paul Dukas, l'Opéra donnait cette œuvre. Les bravos interminables qui associaient l'auteur à ses interprètes, — musiciens de l'orchestre, dirigé par M. François Ruhlmann, et artistes de la danse, Mlle Lorcia et M. Peretti, Paul Dukas ne les entendait pas. Sa santé l'éloignait du théâtre; les répétitions d'*Ariane* l'avaient fatigué; mais rien, cependant, ne faisait prévoir que les crises cardiaques dont il souffrait par intermittence depuis longtemps dussent l'emporter si vite. Il travaillait à un grand ouvrage dont on espérait que, quelque jour enfin, il se déclarerait satisfait. Mais il semble que ses exigences envers lui-même, loin de s'amoindrir, devenaient plus sévères...

Ce grand compositeur pour qui, comme l'a bien dit M. Adolphe Boschot, le mot de *composition* prenait tout son sens, qui est de choisir, de rassembler et d'unifier, de construire en un mot, ce grand artiste qui fut aussi un maître ouvrier, connaissant toutes les ressources de son métier et les faisant servir à son art, n'a pas été seulement un musicien. Ses écrits ont la valeur que gardent les paroles de ceux qui ne parlent que lorsqu'ils ont à dire quelque chose qu'eux seuls peuvent exprimer. Ils sont substantiels et chargés de sens, mais pleins de finesse toujours, et parfois relevés d'humour.

Il a collaboré longtemps au *Courrier Musical*, à la *Revue Hebdomadaire*, à la *Gazette des Beaux-Arts*. Il apportait à juger ses confrères cette haute conscience et cette équité qui, joints à une clairvoyance, à une érudition profondes, donnent à ses critiques une valeur très précieuse. Il savait voir au delà de l'instant où naissent les œuvres, n'être pas dupe de la mode et des fluctuations du goût, discerner le durable sous les caprices du moment. Et ces qualités, qui donnaient une si haute

tenue à ses comptes rendus des ouvrages nouveaux, se retrouvaient naturellement en ses articles que l'actualité ne commandait pas. Il a donné à la *Revue musicale*, quand elle publia un numéro spécial sur Wagner, des pages qui resteront toujours essentielles à qui s'occupera de la question des influences wagnériennes sur la musique de la fin du XIXe siècle et le commencement du XXe. Il faudrait citer tout entières ces lignes si fermes, si mesurées et si sages. On dirait vraiment que Paul Dukas, anticipant l'avenir, parle comme le ferait un artiste du XXIe siècle, jugeant avec le recul que sa sagesse, suppléant aux années, lui permet de prendre. Mais du même coup, jugeant l'attitude de son temps devant Wagner, il juge ce temps lui-même. Ces pages, admirables pour la forme autant que pour le fond, pourraient être données en modèle à tous les critiques d'art.

Il avait collaboré avec Charles Bordes, Vincent d'Indy, M. Gustave Doret à l'édition des œuvres de Rameau, et on lui doit la révision des *Indes Galantes*, de la *Princesse de Navarre*, des *Fêtes de Ramire*, de *Nélée et Myrtis* et de *Zéphyre*. Il a aussi publié les *Goûts réunis*, concertos pour violon et clavecin de François Couperin.

Cette vaste érudition, cette connaissance profonde de l'histoire de son art donnaient à son enseignement une valeur inestimable. Mais aussi bien au Conservatoire, où il avait succédé à M. Ch.-M. Widor dans une classe de composition, qu'à l'Ecole Normale de Musique, il offrait à ses élèves beaucoup plus encore et l'on peut dire qu'il se donnait lui-même. Il se faisait aimer autant par les qualités de son cœur que par celles de son esprit. Il exerçait cette influence rayonnante dont on garde, quand on l'a subie, le souvenir durant toute une vie. Et il donnait l'exemple de la dignité et de la délicatesse, en un temps où ces vertus semblent peut-être plus méritoires que jamais.

RENÉ DUMESNIL.

TROIS POÈMES

—

Si le nuage étroit qu'un dernier soleil dore
est la nef la plus belle à voir,
l'eau qui tombe du ciel est si fraîche, à l'aurore,
qu'elle nous absout jusqu'au soir.

Plus que le crépuscule, aime cette rosée
salubre au cœur, à son ennui...
Mais toi, nuée étroite et vermeille et rosée,
éclaire et console la nuit!

—

Toutes les fières raisons
qu'on avait d'avoir raison
que sont-elles devenues
ces raisons sveltes et nues
dont s'ornait notre maison?

Ne cherchez pas dans les rues
trace de ces disparues...
Le vent les a emportées
avec les feuilles d'été
quand l'équinoxe est venu.

Souffle, vent d'hiver,
n'épargne rien, ni personne.
L'arbre gémit, se plaint, frissonne.
Abats-le vite; il doit mourir,

parce que cet arbre est d'hier
et qu'il faut que les nouveaux plants
trouvent leur place, au printemps.

—

Brigitte et René sont mes amours...
Rien ne m'est plus doux que leur sourire
rien n'est plus tendre que leur façon de dire
de leur petite voix qui chante et soupire
« Papa, tu resteras avec nous toujours? »

Et que voulez-vous qu'on leur réponde,
sinon: Mais oui, mes petits, c'est entendu,
je ne lâcherai pas vos mains dans la ronde,
vous ne serez jamais seuls, jamais perdus
dans la vaste hostilité du monde!

N'est-ce pas, il faut bien qu'on leur réponde
que jamais les enfants ne sont tout à fait seuls au monde,
que jamais les enfants ne sont tout à fait abandonnés?

Avril 1935.

GUY-CHARLES CROS.

MICKIEWICZ
ET LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE 1830
LA SOUVERAINETÉ D'UN GÉNIE

—

Trop facilement la légende s'empare des figures étrangères et leur compose un visage illusoire, mais qui les revêt d'un masque si tenace qu'il devient aux yeux de tous l'expression de leur personnalité. La légende provient des trop faciles images dans lesquelles on contient la réalité complexe et vivante d'une nation. La gloire d'Adam Mickiewicz a illuminé, pour ainsi dire, la nation polonaise; mais, par contre-coup, une Pologne trop hâtivement imaginée a fini par dénaturer la figure réelle du poète. On l'a trop facilement inscrite dans un monde de thèmes surannés: l'exil, l'émigration, les souffrances individuelles.

Tout ceci, certes, Mickiewicz l'a subi, l'a connu et même l'a douloureusement exprimé. Mais ce serait grande erreur que de le réduire à un poète de la résignation. Mickiewicz fut, dans l'épreuve même, l'annonciateur et quelque peu l'artisan de la Pologne nouvelle et forte qui est aujourd'hui réalisée.

La pensée de Mickiewicz, philosophe autant que poète, trouve donc dans le sort contemporain de la Pologne les plus hautes raisons d'actualité. Cette Pologne, à plus d'un égard, est la justification de ses prévisions obstinées. L'entourage romantique dont Mickiewicz subit à Paris le prestige et quelque peu l'influence, ne doit pas nous détourner du caractère national, actif et créateur de son œuvre politique. En reconstituant cet entourage, en essayant de dessiner autour du poète polonais la société française de 1830, bien loin d'installer, d'immobiliser Mickiewicz dans cette période romantique, nous

voudrions montrer combien son œuvre, même lorsqu'elle reflète le romantisme qui l'environne, s'en sépare, s'en dégage et le dépasse.

§

Dès son arrivée à Paris, Mickiewicz peut assister au désordre des idées qui suivent la Révolution française de 1830.

Le malheur de ce pays, disait Casimir Périer à Odilon Barrot, est qu'il y a beaucoup d'hommes qui, comme vous, s'imaginent qu'il y a eu une révolution en France. Non, monsieur, il n'y a pas eu de révolution. Il y a eu un simple changement dans la personne du chef de l'Etat.

C'était l'opinion de Casimir Périer, qui le prouva par ses actes dès qu'il prit le pouvoir. Mais ce ne pouvait être ni l'opinion des combattants de Juillet, dont Auguste Barbier s'était fait l'interprète, ni celle des peuples opprimés qui d'instinct attendaient de la France une libération dont le parti républicain les avait leurrés.

Ce parti républicain, déçu dans ses espérances, ne laissait pas de garder, même vis-à-vis du roi, une sorte de prestige et d'influence. Louis-Philippe avait été le héros de Jemmapes et de Valmy. Il ne pouvait ouvertement renier toutes les idées de la Révolution. Ce n'eût été qu'un jeu de bascule assez familier à tout politique, si le parti républicain, frustré et impatient, n'avait de plus en plus glissé vers les voies révolutionnaires.

Le socialisme naissant l'attirait. Une caricature de Bertall, publiée à l'époque, dépeint ce socialisme comme une sorte de foire se disputant l'acheteur. Il est certain que les doctrines hétérogènes foisonnaient. Du saint-simonisme au fouriérisme, toutes les nuances s'y trouvent représentées. Mais précisément cette diversité laissait subsister un fonds commun d'idéal républicain et révolutionnaire qui assurait au socialisme bigarré une secrète unité d'action. Je dis secrète, car les sociétés secrètes, en effet, le menaient tout comme le pur parti républicain. Entre eux, par conséquent, la collusion était inévitable.

Ce socialisme républicain, dont un Pierre Leroux et un Louis Blanc sont les principaux interprètes, est d'ailleurs aussi nationaliste qu'humanitaire. L'humanitarisme de 1848 n'est aucunement pacifique. Et cet humanitarisme, où revivent tant d'illusions girondines, peut apparaître aux Polonais comme un espoir, la quasi-certitude d'une intervention de la France.

Mais Louis-Philippe, au contraire, est l'homme de la paix, de la paix à tout prix, a-t-on dit non sans quelque injustice. Il ne peut s'allier à une politique trop audacieuse. Il lui faut ménager les puissances extérieures qui n'ont reconnu qu'avec mauvais gré sa récente intronisation. Personnellement, il se plaît à flatter la Russie, et c'est presque malgré lui qu'il témoigne quelque sympathie pour la révolution belge. Aussi demeure-t-il sourd aux appels ou aux menaces de l'opposition républicaine en faveur de la Pologne. Et sa politique préférée, c'est un nouveau ministre, Casimir Périer, qui l'incarne: le juste milieu, pas d'excès à droite ni à gauche, une sagesse bourgeoise assez terne et assez courte.

C'est alors que se produit la prise de Varsovie par les Russes. L'échec de l'insurrection polonaise est maintenant couronné. La France frémissante n'accepta point cet échec: Paris y répondit par une véritable insurrection contre l'inertie gouvernementale. Ce fut comme une réplique de l'héroïsme français à l'héroïsme polonais, la réponse des fils de la Révolution et des vétérans de l'Empire à ce qui leur paraissait le dernier appel de Dombrowski et de Napoléon. Mais enfin la ruine polonaise dut être acceptée comme un fait et ne fit alors, bouleversant le parti républicain, les catholiques libéraux groupés autour de Lamennais et un certain nombre de légitimistes, qu'ajouter au désordre des esprits et à l'opposition des groupes.

Quel spectacle troublé s'offre alors à Mickiewicz devenu l'hôte de la France, celui de La Fayette à Lagrange et l'assidu des soirées où se réconcilient Chateaubriand et Béranger. L'amitié de Montalembert, qui plus tard le décevra, n'est pas faite pour l'aider à y voir clair. Mon-

talembert, ancêtre authentique du parti démocrate populaire, séduisant mais mobile, accordait trop facilement son catholicisme, d'ailleurs sincère, avec les idées républicaines, — sans prévoir leur prochain conflit, que l'âpre talent d'un Veuillot allait bientôt souligner. C'est pourquoi Mickiewicz, catholique, s'accommode fort bien, par l'entremise de Montalembert, des doctrines libérales les plus avancées. Est-ce exactement sa propre pensée? Elle va s'affirmer prochainement, dans une dizaine d'années environ, avec ses cours du Collège de France et nous verrons alors comment et pourquoi il serait imprudent de trop assimiler les idées de Mickiewicz à celles de ses amis français, catholiques libéraux comme Montalembert, républicains avancés comme Michelet ou Quinet. Mais il est naturel que Mickiewicz se sente immédiatement à l'aise auprès des uns et des autres, La Fayette, Béranger, inspirateurs ou promoteurs des sociétés maçonniques des *Amis du Peuple* ou des *Droits de l'Homme*, et plus encore auprès de ce Montalembert, disciple du démocrate Lamennais, lequel est lui-même admirateur passionné du *Livre des Pèlerins*. Auprès de Montalembert surtout, — le traducteur qui, par amour pour la pensée de Mickiewicz, a appris sur le tard la langue polonaise, dont il s'est rendu parfaitement maître et qui, dans une curieuse lettre à Mlle Ankwicz, datée de 1833, décrit ainsi son cercle d'amis polonais:

Quant à moi, je vous avoue que je vis beaucoup plus en Pologne qu'en France, tant par mes études que par mes relations. Depuis ma dernière lettre, j'ai fait la connaissance des généraux Kniaziewicz, Dwernicki, qui a eu beaucoup de bontés pour moi, et Dembinski dont je vous ai parlé plus haut, puis aussi du comte Czapski, fameux révolutionnaire, de MM. Wolodkowicz, Worcell, Zaleski, Zan, mais ceux de vos compatriotes que je vois le plus, ce sont les comtes Plater Louis, qui a été ministre ici pendant la Révolution, Ladislas et César, cousins-germains de la comtesse Emilie.

Mickiewicz est donc à l'aise dans cette France si accueillante à l'émigration polonaise. Point tant qu'il

ne paraît, car le grand patriote ne s'arrête pas à la vision d'une élite intellectuelle ou mondaine facilement reçue dans les salons. Il médite aussi sur le sort de tous les pauvres gens répartis dans la province française et qui, de l'exil, ne connaissent guère que la misère, source de rancunes et de révoltes. Mickiewicz peut bien être en relations plus ou moins étroites, — par La Fayette qui meurt le 20 mai 1834, par Béranger, par Lamennais, qui commence à méditer sa sortie de l'Eglise, — avec les sociétés secrètes françaises dans la mesure où leur ardeur radicale les pousse à prendre en mains la cause des patriotes polonais. Il veut que l'idéal national unisse d'abord les Polonais, que le gouvernement français indispose par son excès d'égards envers le prince Czartoryski, traité comme une sorte de souverain et que les nombreux républicains polonais ne reconnaissent nullement pour chef. Patrie d'abord et souci de l'indépendance avant toute revendication sociale, telle est la doctrine que prêche à ses compatriotes Mickiewicz, qui, en ces années 1833-1834, s'improvise journaliste et devient le principal rédacteur de la feuille polonaise *le Pèlerin.*

La vérité est qu'en dehors de cette œuvre patriotique, il demeure silencieux et solitaire, se tenant résolument à l'écart des luttes partisanes françaises et composant, dans un cercle étroit d'amis polonais, Domeyko, Zaleski, Witwicki, son prochain chef-d'œuvre, *Pan Tadeusz,* dont il leur lit parfois des fragments.

Mickiewicz se marie en 1834, année où paraît le poème, avec Céline Szymanowska, et la naissance d'une fille le 7 septembre 1835 ne tardera pas à accroître ses difficultés pécuniaires. Négligeons les épisodes biographiques trop connus et arrêtons-nous à cet ouvrage capital, qui pour nous représente une nouvelle étape de la pensée d'Adam Mickiewicz.

§

« Aie un cœur et regarde dans ce cœur », a choisi Mickiewicz entre toutes maximes. Son poème est à la fois épique et psychologique, national et humain : la

Pologne qu'il exalte s'en trouve soudainement exaltée à la mesure de tous les plus hauts sentiments humains.

Le poème débute par l'évocation d'un cabinet de justice arbitrale, où se réunissent les membres de la famille Horeszko, qui revendiquent comme leur propriété des fonds de terre que le juge Soplica a cru pouvoir réunir à son bien de Soplicowo. Le chambellan, un respectable propriétaire que ses concitoyens ont désigné à la fonction de juge arbitral, vient départager les adversaires. Le comte Horeszko, de vieille noblesse, désire mettre fin par voie légale à un conflit sans intérêt pour lui. La scène se passe dans la voievodie de Nowogrodek, familière à la jeunesse de Mickiewicz, qui s'étend sur les terres du bassin du haut Niémen. Pays où s'épanouit une nuance véritablement terrienne de la civilisation polonaise, ici plus campagnarde que citadine, particulièrement proche de la « terre et des morts ».

Dans la maison du juge, célibataire, demeure le fils d'un frère disparu dont il n'a point de nouvelles. C'est Thadée qui vient d'achever ses études dans les écoles de Wilno. Il se propose d'entrer en service dans l'un des régiments de l'armée polonaise du grand duché de Varsovie, toute nouvellement créée.

Dans la maison de l'hospitalier vieillard habite aussi Télimène, vieille fille qui élève une petite cousine orpheline, Zosia, vaguement apparentée aux Horeszko. Les intérêts qui se débattent au tribunal arbitral assemblent encore autour du juge le capitaine russe Rykow, hôte de passage dont le bataillon est cantonné dans les environs, le moine bernardin Robak qui quête pour son couvent, sans parler de l'huissier, noble déchu.

Télimène est une demoiselle mûre, vieillissante plutôt que vieille, que l'atmosphère pétersbourgeoise a gâtée. Faute de pouvoir trouver un mari, elle s'avise d'un galant. Le comte est aussi un déraciné, frotté de culture artistique et pénétré de goûts citadins, qui se sent exilé dans son propre pays. Télimène l'attire par sa culture pétersbourgeoise, par les prétentions littéraires qu'elle étale.

Cercle étroit, comparable à des coins balzaciens de province, faisant rêver aussi à une vie sourde et sombre, mais avec plus de santé et plus d'innocence, plus de vitalité forte et enracinée; car le poème, éloignant peu à peu le premier cercle de son action, y introduit des personnages comparables à la petite noblesse de campagne avec ses rudes divertissements (la chasse à l'ours), ses bruyantes joies et sa totale ignorance. C'est l'une de ces chasses à l'ours qui déclanche un instant décisif pour le drame.

A celle-ci, en effet, le moine Robak s'est joint, qui abat l'ours, frustrant ainsi le seigneur du bénéfice honorifique de sa chasse.

Dans la soirée qui ensuite réunit au château les convives, un silence de glace annonce un conflit naissant. Le chambellan veut apaiser la discorde en faisant offrir au comte la dépouille de l'ours. Mais la chasse manquée ravive de plus sérieuses querelles: une intrigue shakespearienne commande le développement du poème. Robak est en réalité Jacques Soplica qui a, contre la maison des Horeszko, un meurtre dissimulé sur la conscience, et les Horeszko, après avoir tergiversé, avoir presque consenti à céder leur bien au juge Soplica, soudainement se ravisent. Ce bien, on ira le conquérir à main armée par une expédition toute féodale, en souvenir des droits de la féodalité. Et, à ce moment même, la grande armée napoléonienne de 1812 avançant vers la Lithuanie, Robak ou Jacques Soplica médite de soulever le pays pour qu'il s'annexe au grand-duché de Varsovie, reconstituant ainsi la Pologne de jadis. La mesquine entreprise d'Horeszko va-t-elle faire échouer son projet d'union? Non, car devant la tentative du seigneur, les armées russes interviennent, un régiment vient remettre l'ordre dans le pays en discorde, et, comme il cuve dans le vin son facile triomphe, tout redevient favorable aux projets patriotiques de Robak. En vérité, dois-je raconter plus avant le chef-d'œuvre si connu et dont une admirable traduction, due à M. Paul Cazin, rend enfin accessible au public européen la beauté originelle? Une préface incisive de

Louis Barthou, son dernier écrit avant sa mort glorieuse et tragique et où il démontrait en grand lettré la magnifique beauté de l'épopée que notre résumé schématise à l'excès, cette préface, dis-je, met heureusement en valeur l'intérêt qu'offre à toute élite la connaissance de ce chef-d'œuvre humain. Encore faut-il convenir que, pour de telles œuvres, la plus parfaite traduction devient insuffisante. *Pan Tadeusz* porte, en effet, dans chaque vers, une incomparable, une inexprimable musique, qui demeure attachée à la langue polonaise, son instrument. Le verbe, une fois traduit, n'en peut plus conserver qu'un vague écho.

Tournons les pages dont chacune est un chef-d'œuvre dans le chef-d'œuvre. Les armées napoléoniennes s'avancent; Robak meurt dans le soulèvement, et sa confession favorise le rapprochement des deux familles. Messire Thadée, fils de Jacques Soplica ou Robak, épousera Zosia Horeszko, petite-fille de l'ancêtre que son père a tué. Les discordes d'intérêt et de famille s'apaisent: le comte oublie ses intérêts terriens au profit des intérêts plus grands de sa patrie et contribue, de son temps et de son argent, à l'équipement des troupes polonaises. La Pologne est ressuscitée en Lithuanie. Et c'est sous un rêve d'unité que s'achève le poème.

N'essayons point, encore une fois, d'en louer la forme, dont la perfection défie la critique, ni d'en accuser, après tant d'autres, la portée nationale. Mais insistons sur l'épisode capital que constitue l'épopée de *Messire Thadée* dans le développement de la pensée de Mickiewicz. Maurice Barrès, d'après le récit qu'a donné M. Paul Cazin, appréciait hautement *Pan Tadeusz* — c'est ainsi qu'il prononçait — et nous pourrons comprendre l'admiration du grand patriote français pour ce type de poème véritablement consacré — nous en avons déjà fait la remarque — à la « Terre et aux Morts ». C'est, en effet, le premier caractère et le caractère fondamental de *Messire Thadée*, celui qui lui valut, pour les siècles, l'enthousiasme fervent des Polonais et la compréhension émue de l'étranger. C'est ce caractère d'œuvre, à la fois

humaine et nationale, qui isole aussi le romantisme de Mickiewicz parmi les autres romantismes européens, et qui, par avance, justifie en partie sa philosophie messianique. Ces élans mystiques, cette croyance à l'intervention d'un monde surnaturel dans notre monde, ne sont pas doctrines creuses, nées d'une fantaisie sans attaches avec la terre; elles sont la conséquence du sentiment d'un étrange pouvoir d'improvisateur et de prophète, une sorte de mythe créé pour l'épanouissement de l'action. Il faut que Dieu et ses émissaires interviennent dans notre vie terrestre, pour le perfectionnement des hommes, pour le rachat de l'humanité, mais par conséquent pour la libération de la Pologne, son asservissement étant un crime dont Dieu lui-même doit laver l'humanité.

Thème constant que nous avons déjà signalé, que nous resignalerons, qu'il faut signaler sans cesse, comme Mickiewicz lui-même l'eût souhaité, avec la persévérance d'un martellement sur l'enclume. Pourtant, il est à peine indiqué dans *Messire Thadée;* l'émissaire divin qui faillit réaliser l'unité polonaise et dont le souvenir a été légué aux Polonais pour leur enseigner la constance dans la confiance, je veux dire Napoléon, lui aussi est à peine évoqué dans cette œuvre sur laquelle il plane et où il n'apparaît pas. Mais ceci même est significatif: surtout si l'on rapproche la finale de *Pan Tadeusz,* mêlée d'espoir et de rêve, du récit pittoresque et minutieux de menus incidents de la vie polonaise, auquel se complaît la plus grande partie de l'œuvre. Evidemment, le poète a voulu rassembler la *totalité* de ce qu'il me faut bien nommer l'âme polonaise, faute de trouver une expression moins banale et quoique je ne sache en vérité si l'on peut parler de la totalité d'une âme. Ce grand intuitif a voulu exprimer la totalité des nuances de la vie, de la sensibilité et même de la terre polonaise en une seule vision. Tâche impossible sans le génie qui lui fit reconnaître qu'il n'y parviendrait qu'en plaçant son action en Lithuanie, la Pologne demeurant pour celle-ci l'espoir et l'appel, donc une sorte d'entité vitale et totale.

La Pologne, pas plus que Napoléon, n'est décrite dans ce récit de mœurs lithuaniennes, mais elle est toujours présente, parce que cette Lithuanie l'atteste dans ses mœurs, dans sa culture, dans ses désirs. Quelle réponse à ceux qui prétendent que les deux pays sont intellectuellement séparés, que de pouvoir opposer à leur dire le rôle capital, dans le destin de la Pologne, assumé par son plus grand poète, Mickiewicz, et par l'un de ses plus grands hommes d'Etat et de guerre, le maître récent des destinées polonaises qui vient de disparaître, Joseph Pilsudski! Tous deux sont des Lithuaniens d'origine.

Cette naissance lithuanienne de ces deux très rares esprits atteste une communauté de sève spirituelle que démentirait en vain l'arbitraire d'une frontière. Mickiewicz au XIXe siècle a incarné la Pologne dans son malheur, mais aussi dans son espérance; Pilsudski au XXe l'a semblablement incarnée dans sa reconstruction et dans ses forces d'avenir. Sa vie entière ne fut qu'une œuvre, et une œuvre nationale: il voulut, par l'épée et par la plume, faire triompher contre tout mauvais sort, contre l'apparente impossibilité, — l'idée de la Pologne vivante et éternelle.

Le soldat, le captif, l'écrivain, l'arbitre, s'unissent en lui profondément et harmonieusement et lui ont composé ce visage d'unité et d'énergie dont l'histoire déjà s'étonne et dans l'avenir s'étonnera beaucoup plus encore. Si jamais la théorie du mythe sorelien, la poursuite, à travers toute embûche et contre tout obstacle, d'un but spirituel obstinément fixé se prête à une éclatante vérification, c'est, semble-t-il, dans la biographie de Joseph Pilsudski qu'il faut la découvrir.

Mickiewicz, Pilsudski, d'un côté le génie poétique avec ses profondeurs et ses douceurs, — de l'autre, la puissance politique et militaire, avec ses intuitions et ses ténacités, quel diptyque émouvant en faveur des attaches lithuaniennes et polonaises que, contre toute évidence, certains ont voulu nier. Tous deux, Mickiewicz et Pilsudski, n'ont cessé, dans leur vie et dans leur œuvre, d'unir inséparablement Lithuanie et Pologne, et de rêver

pour l'une et l'autre de la même culture et du même destin. Leur témoignage est une grande leçon politique: il autorise à prévoir et à favoriser l'accord futur, créateur d'unité définitive.

Il paraît plus qu'étrange de voir la Lithuanie dépouillée de son lien naturel et sevrée de la culture traditionnelle que lui dispensa son union avec la Pologne. Les gouvernants de la Lithuanie moderne ont bien pu réussir à reconstituer artificiellement une langue curieuse, mais sans diffusion possible; ils ont pu aussi ressusciter non moins artificiellement un Etat autonome, mais ils ne peuvent empêcher l'histoire et la géographie même de témoigner contre eux d'une union polono-lithuanienne, toujours vivante dans le fond. Ce devrait être fierté pour eux que les souvenirs évoqués ici, et que la gloire mondiale, napoléonienne en quelque sorte, d'Adam Mickiewicz, qui, passionné pour son terroir lithuanien, le fut toujours au même titre pour la « Mère polonaise ».

« Lithuanie, ô ma patrie! » s'écria Adam Mickiewicz dans l'un de ses élans prophétiques dont abonde son œuvre. Y situer l'action de son chef-d'œuvre, c'était, en effet, mieux voir, comme dans une sorte de recul ou d'intuition, la Pologne contenue en puissance dans le grand-duché de Varsovie, la Pologne vainement divisée et toujours unifiée par ses traditions et sa culture.

Mais la description minutieuse des détails de vie rurale et seigneuriale n'a pas moins d'importance pour la signification prise par *Messire Thadée*. Ici, le romantisme de Mickiewicz s'unit, comme nous le disions déjà, au classicisme d'Homère ou de Gœthe, et c'est ainsi qu'il devient à la fois si intensément national, si largement humain. Pourquoi le messianisme à venir, et celui qu'exprimaient déjà les *Aïeux* et *Konrad Wallenrod*, s'en trouve-t-il partiellement justifié? Parce qu'il reçoit de cette évocation de la Pologne un objet précis, capable d'en diriger, mais aussi d'en dominer les élans.

Malgré la puissance et la fermeté de son génie, Adam Mickiewicz n'aurait-il pu devenir dupe de ses facultés mystérieuses, s'abandonner à un don prophétique désor-

donné, vaticiner en illuminé comme tant d'autres, à qui n'a peut-être manqué pour discipliner des pouvoirs étranges, mais précieux, que de savoir les appliquer à des objets précis et grandioses? En ce cas, la Pologne aura sauvé Mickiewicz de lui-même. Avant comme après le towianisme, elle demeure son guide tutélaire.

Mais ce ne serait pas encore épuiser l'importance de *Pan Tadeusz* que de n'y point désigner ce qu'une telle œuvre, purement polonaise, a pu recevoir de la France. Elle est bien une conséquence de l'exil, mais de l'exil dans une terre hospitalière, où le souvenir de la patrie était entouré de sympathie. Impossible de ne pas noter dans cette résurrection de la vieille Pologne et dans son rattachement à une Pologne nouvelle, celle que réalise un instant Napoléon ou du moins dont il donne l'illusion, celle qui demeure ensuite le rêve et l'espoir, le résultat d'un éloignement, d'une nostalgie, d'un rappel embelli par la mémoire de toutes les douleurs de l'absence. Mais ce rappel n'aurait pas uni sa mélancolique douceur à l'amertume de ses révoltes sans l'entourage d'amitiés spirituelles que Mickiewicz rencontra en France. Et par amitiés spirituelles, il ne faut point entendre seulement le cercle d'intimes, les Montalembert, les Lamennais, bientôt les Quinet et les Michelet, dont la présence réconforte et excite le lyrisme du poète, mais la société de Juillet tout entière qui, du roi et de ses ministres bourgeois jusqu'au révolutionnaire de la rue, est animée d'une même foi dans le progrès humain et l'évolution des peuples. Les émeutiers fusillés dans les faubourgs de Lyon ou la rue Transnonain protesteraient, et aussi Daumier, Traviès, Henri Monnier, qui, dans leurs immortelles caricatures, fustigent une bourgeoisie qu'ils estiment abandonnée sans contrôle au désir de l'argent et de la puissance matérielle. Relisons Balzac, que d'idéalisme encore dans ses pires hommes d'affaires, si on les compare à ceux de notre époque! En vérité, ces maîtres et ces prolétaires qui se battent parfois si furieusement participent à une même doctrine révolutionnaire. Les Barbès, les Blanqui,

les Cavaignac se réclament de la Convention ou de Babeuf; mais le roi dans ses discours évoque, jusqu'à l'abus, Jemmapes et Valmy. Querelle intestine à bien des égards, postes différemment choisis sur la même route révolutionnaire. Sociétés secrètes d'un côté et cour orléaniste de l'autre, même quand elles dressent — ce qui est rare — le drapeau rouge contre le drapeau tricolore, sont pareillement des filles de la Révolution. Et cette Révolution éparse, pour ainsi dire, dans tous les esprits, est favorable aux peuples opprimés; elle a secouru la Belgique, elle aurait souhaité secourir la Pologne. Elle l'acclame dans *Messire Thadée,* dans la personne du grand poète justicier et vengeur. C'est elle, c'est son idéologie, parfois irréfléchie et presque toujours généreuse, qui va reconnaître dans le professeur du Collège de France l'un des interprètes les plus éloquents de son grand rêve de fraternité humaine et de justice terrestre. Il est beau que Mickiewicz, en le servant à sa manière, n'ait jamais songé à oublier au profit d'un internationalisme vague les aspirations de sa patrie douloureuse.

En ceci, ce n'est point de Michelet qu'il faut le rapprocher, c'est d'Edgar Quinet — d'Edgar Quinet dont Mme Marie-Louise Pailleron, dans ses exquis souvenirs sur *François Buloz et ses amis* et dans la *Littérature française sous Louis-Philippe,* nous restitue la véritable figure.

Edgar Quinet pourrait, en langage moderne, faire figure de nationaliste français qu'a teinté de quelque messianisme humanitaire le romantisme politique de l'époque. Pareillement, Mickiewicz, mais avec une amplitude de génie trop évidemment supérieure pour que le rapprochement puisse porter plus loin que sur quelques idées, Mickiewicz apparaît surtout comme le poète et le théoricien d'un nationalisme polonais assez intense, assez profond, pour atteindre à son terme le sentiment de l'humain, la passion de l'éternel.

ÉDOUARD KRAKOWSKI.

BOURGEONS

—

LES QUAIS

Les mains dans les poches, le nez rouge, il fait froid, je reviens des quais. J'y passe une heure tous les matins. C'est une vieille habitude. A chaque retour de voyage, je retrouve mon domaine, les cloches de Notre-Dame, le jardin de Saint-Julien-le-Pauvre.

J'aime à revoir ma vieille église, sobre et sèche comme un dolmen. L'âge de la pierre taillée ne me paraît plus si lointain, si nu, si triste. Elle m'évoque toujours les vieux âges et les vieux livres. Lutèce encore ensevelie dans les ténèbres, les récits des Temps Mérovingiens, Brunehaut traînée par les cheveux à la queue d'un cheval ,les chevauchées nocturnes éclairées par des torches, une dague qui brille au tournant d'un mur, l'An Mille et la Danse Macabre, les embuscades, le bras passé dans le gros anneau d'une porte d'église et qui donnait le droit d'asile, le duc de Bourgogne énorme et roux comme l'ours des cavernes, et toutes sortes d'images d'écolière...

De l'autre côté de la Seine, et qui semble très haut et très loin, Notre-Dame flotte et fume dans l'air comme un mirage...

Je reprends terre sur les quais dans les petits cercueils entr'ouverts des bouquins. Je me promène sur des reliures et sur des cartes de géographie. Tous ces départements, qui donnent à un nom son visage, m'évoquent des figures chères, des fleuves qui m'ont portée, des voyages...

Mes idées en mouvement hurlent de joie, de liberté. Je fais des projets hauts en couleur en voyant ces îles coloriées en jaune dans cette mer bleue. J'y organise

une existence heureuse, au soleil, et je finis par les acheter, un matin gris, pluvieux, avec passion, avec transport, avec une sorte d'égarement, pour en donner à celui qui les recevra, et qui ne sait pas que tous ces noms noirs, et la bordure rouge, ces allégories, et la légende, le traduisent tout à fait bien...

—

GRIS

La pluie, qui faufile le ciel à la terre, après avoir marché comme un tissage en plein rythme, vient de s'arrêter au bord du silence qui se recueille. Les gouttes attardées tombent, pleines de souvenirs, de sanglots lointains.

Un chagrin qui s'égoutte, qui rend ses membres, ses vérités; de la braise chaude sous la cendre qui voudrait flamber. Je ne veux pas. Il est l'heure où les feuilles deviennent bleues. Le ciel a l'air d'un immense blanc d'œil, d'une orbite sans pupille. Dans une heure, il n'y aura plus qu'une pupille dilatée, sombre.

J'aime l'inconnaissable, la puissance de la nuit, le voile tiré. Alors, le regard tendu comme un arc juge et vise cet autre regard.

—

REPOS

Sophie est un bon chien qui comprend, qui sait rire, un schnauzer hirsute comme mes pensées. Nous aimons courir, japper ensemble, franchir les barrières interdites, escalader les limites, vivre en liberté dans la lumière.

Aujourd'hui, dans les bois, tout était promesse, veille de printemps. La terre grasse sentait le champignon, dégageait le parfum nouveau d'une nuit féconde, d'une mort heureuse. Les bourgeons pointaient, voulaient éclore, la chair tendue comme des seins de douze ans.

Dans des chemins inconnus, à chaque pas j'ai fait des découvertes. Je surprenais à tous les tournants, sur les grands orteils noirs des arbres, les cloques opalines, les villages, les clochers pâles, les crânes fragiles, les ombrelles anémiques, les langues sanglantes des coule-

melles, des bolets et des oronges. Mes yeux s'esclaffaient des feuilles sèches et roulées, bien craquantes sous le pied, de la saison dernière, et aussi des marrons. J'en ai bourré mes poches et je suis rentrée les hanches bosselées, les idées légères et envahissantes, enchevêtrées comme du houblon.

Et maintenant, la détente. Je suis tout en long sur mon lit. Je m'enlise dans le repos; il me semble que j'entends au loin le son du cor...

Ces anémones vivantes, pleines de charme sur ma bibliothèque tournante, près de mon lit, je n'arrive plus à distinguer si elles me parlent de vous ou si je vous parle d'elles.

Les membres défaits, je me déplie...

—

CE SOIR

Ce soir, pas de jet d'eau tournant. Le pigeon de la girouette indique la pluie et aussi le vent, les hirondelles basses...

J'ai quitté les parfums au terme de l'acte, les bruissements des feuilles, les balancements des branches; les dahlias plus hauts que moi, les poppies qui s'effeuillent, les salades tendues, pommées de tendresse, et les poireaux bleuissants dans leur alignement. L'arrosoir couleur de nuage traînait près des châssis fermés pour l'orage, allongeant désespérément le cou vers les pots roses rangés par taille, tendu par l'utilité jaillissante...

La cape de laine de maman sur les épaules, toute seule avec mon silence, avec l'écho du vôtre, murmurant mon secret; je joins l'âme de la terre...

Je rentre, une pêche mûre dans chaque paume. Sous l'arceau de vigne, la tête renversée, je les respire longuement. Elles m'aspirent, et nous confondons nos salives.

Sur la terre, le tilleul se découpe en boule dans le ciel, arrêtant la carte des étoiles...

Que de souvenirs pour l'hiver. Que de régions à vous faire parcourir. Que de fruits sauvages et de fleurs peu communes à vous faire connaître!

J'y songe en attendant le dernier moment du jour, le tout premier instant de la nuit.

Alors, nous sommes en plein échange, mon jardin et moi, et, la nuit venue, quand les graviers ont crié, quand je dors, quand je meurs sans me quitter, sans déposer mon corps au vestiaire souterrain, il demeure, préparant l'incréé, l'exigence, l'imprévu, l'échéance lumineuse de demain...

Dans la nature, tout est simple et essentiel: les liserons blancs en robes empesées jusqu'au coucher du soleil se poursuivent en farandole, puis déposent leur tenue fripée. Il faut le silence pour que le cœur et l'esprit chantent.

Le vent arrive de loin, parcourt mon paradis vert, ma certitude. Il entre dans ma chambre en véritables goulées, comme les Espagnols savent boire, avec quelque chose de projeté en rafale, de pâmé, de pressenti dès avant le commencement...

—

2 NOVEMBRE

L'odeur qui transpire des rayons donne à mon oreille le bruit d'une pomme que l'on croque, à mon palais et à mes lèvres, une bouchée de poire juteuse.

Au premier étage sont des livres, des relations de voyages, de vieilles choses encore reléguées: défense de retourner dans le monde, parce qu'elles ont une génération d'ancienneté...

J'ai retrouvé des carnets de notes de mon grand-père, et je l'ai revu avec ses yeux bleus et sa grande barbe blanche d'où sortaient des chansons de Nadaud, de Bruant, de toute sa jeunesse d'élève aux Beaux-Arts.

Il faisait souvent des croquis de moi, en me disant que je ressemblais à sa mère, qui était une Flamande du type espagnol.

Il a fallu cette matinée de pluie, le hasard, pour que je tombe sur ce carnet, pour que je sente les deux baisers sonores qu'il me mettait sur chaque joue; que je revoie l'atelier de la rue Ampère et son balcon; le jardin d'hiver où fleurissait le camélia rouge de ma tante, morte

depuis quinze ans; pour que j'entende se fermer le placard à jouets dans le long couloir... Mon perroquet de peluche qui se balançait si bien, où êtes-vous? Et les vitraux de la salle à manger, dont mon doigt a suivi maintes fois le dessin. Existent-ils toujours?

Que de souvenirs dans cet appartement! On y accédait par un ascenseur lent. Je ne l'aimais pas. Ma frayeur commençait à l'entresol et ne finissait qu'à l'arrêt, sans défoncer le plafond, malgré l'aigu de ma certitude.

En feuilletant, je tombe sur une phrase qui me rappelle qu'en 1917 j'ai passé à Nantes avec lui, en rentrant de vacances à Châteauneuf-du-Faou. J'avais sept ans, et je revois cette ville à travers un sac de berlingots qu'il m'avait acheté.

Je prenais les bonbons dans sa poche en regardant les quais.

Je revois un banc dans une allée, sous des arbres, où nous nous sommes assis. Je revois aussi ses doigs allongés me montrant les maisons pâles...

Je l'ai aimé. Et je l'aime aujourd'hui comme s'il était encore vivant. N'est-ce pas la fête des Morts? Ne faut-il pas leur donner, et nous donner, l'illusion de vivre?

—

NOCTURNE

Je me chauffe près du fourneau rouge comme une fraise, où chuchote le boudin aux pommes douces, qui commence à crépiter comme un incendie qui couve. Je reste les yeux perdus dans le feu que je tisonne, mes pupilles roulent avec ses boulets transparents, toute la cuisine ronronne comme une chatte, et le dessous de plat à musique donne sans répit son aubade au ventre d'un plat de haricots.

Comme tout est simple, joyeux! Le vent souffle, je l'entends sans le sentir.

Ce soir, plus de membres fatigués. Je prends possession de mon lit comme d'un radeau. Ah! comme on vit bien au lit — un peu comme en mer — s'étaler, se retourner et voyager entre les draps. On dort activement,

comme on fait le pain. La nuit a de la passion autant que la journée...

Le dormeur bouge et se retourne dans son sommeil comme la salamandre dans le feu. L'âme sort, vole et tourne comme la pyrale antique dans la forge. Elle se meut à son gré dans le temps et l'espace. La quatrième dimension cherchée, c'est l'âme en sommeil qui la trouve. Elle surclasse la pesanteur et franchit les limites humaines. C'est un animal intelligent qui s'échappe et revient toujours, qui connaît le palier et la porte. Le dormeur et le feu ronflent doucement, grimpent brusquement dans leurs rêves, et retombent, l'un à l'autre semblables, dans les cendres de leur lit...

—

SOMMEIL

La nuit tombe. Il est l'heure où tout devient suspendu. Les lumières dans le lointain, les roses claires se laissent voir tout près dans le jardin. Les étoiles commencent à descendre, comme les petites araignées bleues des rivières, au bout de leur fil...

Après le débit de la journée, mes yeux s'étirent, s'allongent, distancent les longueurs habituelles, et ce qu'ils voient détend ma tête et la baratte. Je me dissous dans l'aise que ma pensée prend de toutes choses, dans le calme spacieux.

Il fait maintenant une grande étendue de nuit. J'allume. C'est un acte plein de transparences, un événement plein d'ombres...

Tout devient nouveau; prend un sens second, se mesure.

La fenêtre m'encadre et se recueille; les coins des meubles se figent, barrés par l'égalité et la rivalité dans les reflets; onze touches égrènent le temps, dans l'espace.

Je suis en rade de la vie abstraite, traversée d'échanges, des vérités commencent; l'acte de rêver s'ouvre en grand vers l'enchantement de l'absence.

Je vais m'embarquer pour une traversée fourrée de charme et que je sens prochaine, vers l'Univers Sommeil,

île comblée, tiède, le seul pays qui reçoive les rêves. Repos, soutien des gestes endormis et faibles comme en songe.

Je vais naviguer jusqu'au matin, jusqu'au jour nouveau, Demain, il faudra vivre...

—

HÉCATE

Je vais vous parler de la lune. Je vous en parlerai souvent, mais jamais longtemps, je crois...

La Lune ne s'oublie jamais de profil, elle n'est jamais inattentive, on la voit toujours de trois-quarts, une joue plus grosse que l'autre, affligée par la Terre. Il y a, pour notre éternité, deux lunes qui se mangent: l'une en vieil argent, l'autre en suie. Glace panachée.

Certains jours, j'aurais voulu la confondre, la faire douter d'elle-même. Cet œil impossible à bien fixer, à fermer d'une formule sensible, témoin de mes impressions les moins tranquilles... Mon sang se coagule et devient poisseux quand je la sens dans mon dos. Ma peau n'est plus tendue. J'ai envie d'agiter un trousseau de clefs pour distraire son œil une seconde et le faire changer de front...

Rien à faire. Il reste mollement implacable. Je me tuerais pour le voir se fermer, pour que, certains soirs, le ciel lui renverse un encrier dessus, pour qu'un paratonnerre lui transperce la rétine. L'œil de nuit, comme il y a la sonnette de nuit. Mais que l'œil de jour vous gave de franchise! Il est ma raison d'exister et me fait vivre en me nourrissant. J'ai besoin de lui, des cils chauds de son regard. Et de le regarder aussi: cela, vous ne le croyez pas...

—

RÉVEIL

Hier matin, je me suis réveillée d'un sommeil qui aurait très bien pu être celui de l'Isabelle de Giraudoux. Toute la journée a suivi comme pour elle, sans instants pour classer, pour écrire, — mais, quand je veux, j'ai toujours l'heure dans la nuit, une heure qui s'ouvre.

Une échappée au sommeil où tout est lisse, câlin, d'une musicalité insoupçonnée le jour.

Au loin, j'entends la cadence d'un train. Est-ce le premier de demain ou le dernier d'hier?

La cadence du mystère. Mes yeux ne bougent pas. Mes seins dorment, ronds et confiants, une petite couche de moiteur les enveloppe. Mais comme je les sens frais dessous, comme tout est frais, jeune, lorsque mes cellules s'éveillent et surprennent les autres encore endormies...

Ces minutes-là, je les aime. Je ne bouge pas pour me voir, et me laisse dormir encore comme une enfant.

Dans l'obscurité, mes pensées s'achèvent, se coordonnent, se trouvent, se polissent, se font des fêtes de silence.

Le lendemain, je voudrais vous les couper; en faire un bouquet; les meilleures fleurs sont effeuillées. Il reste bien peu de choses, quelques plantes vivaces...

MARIE-THÉRÈSE DORÉ.

HITLER ET LE WAGNÉRISME

Nous lisions, il y a quelques semaines, une dépêche de Berlin :

> ...Cette formidable manifestation de confiance du peuple allemand en son Führer s'est terminée ce soir à l'Opéra, par la représentation de *Tannhäuser* devant un parterre de chefs nationaux socialistes et de généraux de la Reichswehr.

C'est un fait entre mille. On voit très bien ce que les éblouissantes images de Tannhäuser peuvent jeter de lustre et de prestige sur une assemblée de messieurs en uniforme nazi et de vieux militaires. Et ce n'est pas la moindre habileté du Führer d'avoir su mettre les forces de la musique allemande, de celle de Wagner en particulier, au service de ses rêves politiques.

Hitler entretient le goût bien connu de l'Allemand pour le théâtre et la parade. Il règle lui-même avec rigueur le grandiose cérémonial des assemblées où il prend la parole. Un décor constellé d'étendards sert généralement de fond à la tribune massive et surélevée où il discourt. La musique a toujours préludé, enveloppante, impérieuse, pour mettre la foule dans l'état de réceptivité enthousiaste qui la rend hypersensible aux célèbres inflexions vocales du chancelier. C'est la musique aussi qui viendra, par les accents renforcés de ses masses vocales et instrumentales, éveiller dans les cœurs les résonances secrètes de son ardent vocabulaire; et toujours avec les chants nationaux, c'est Wagner qui dispensera aux foules, — sensibles comme des femmes, — les grandes exaltations collectives qu'elles viennent quêter comme une nourriture.

Au moment où Guillaume Ier, à Versailles, est couronné Empereur d'Allemagne, Wagner a terminé l'*An-*

neau du Nibelung. Quelques années plus tard, l'Empereur vient à Bayreuth, inaugurer le fameux théâtre que le musicien, grâce à Louis II, aura pu faire construire pour réaliser le rêve qu'il porte en soi depuis longtemps. A partir de ce moment-là, Wagner est entré dans le Panthéon des gloires nationales. Ses Niebelungen et les dieux de son Olympe ont pris leur place dans le Walhalla, élevé par Louis Ier, au milieu des sapins qui dominent le Danube, à quelques kilomètres de Ratisbonne. Désormais, l'Empire ne cessera de l'utiliser pour la glorification de ses buts nationalistes ou impérialistes.

Guillaume II, prince romantique par tant d'aspects et qui aimait à s'identifier à des personnages de légende, devait aider à implanter la mythologie de Bayreuth dans l'esprit de ses sujets. Siegfried, Wotan, les Filles-Fleurs et les Walkyries deviennent de vivantes réalités religieuses. Tandis que Louis II, peu musicien, s'était simplement attardé aux images visuelles que lui représentaient les mythes wagnériens pour se fournir de motifs d'exaltation à ses rêveries, les gouvernements prussiens en exploitèrent la force dynamique. Avec la guerre, le romantisme allemand vécut son rêve le plus puissant. Le Michel se change en Siegfried, forgeant le heaume et le glaive. Ludendorff, en particulier, est hanté par l'esprit de la Tétralogie. C'est du nom des héros des Niebelungen qu'on baptise les ouvrages fortifiés. En 1918, la principale ligne de retraite de l'armée allemande portait le nom de Brünehild. Elle était profondément bétonnée et passait pour imprenable. Elle devait rester semblable à la Walkyrie couchée sur la montagne, vivante et intacte au milieu des flammes.

Le wagnérisme eut à pâtir de la défaite allemande. Dans les soubresauts qui agitèrent le pays jusqu'à l'arrivée d'Hitler au pouvoir, le culte national de l'auteur de la Tétralogie eut à subir, au point de vue national, une désaffection. Bayreuth fut même laissé à l'abandon. Les saisons ne furent reprises qu'en 1924. Chose curieuse, c'est le public français qui, sevré de Wagner pendant la guerre, manifesta alors le plus d'enthousiasme pour sa musique. Au moment où les jeunes compositeurs se déta-

chaient complètement de l'inspiration wagnérienne, le public se ruait aux festivals dominicaux des grands concerts pour applaudir inlassablement le prélude de *Tristan* ou les *Murmures de la Forêt,* et il demandait à l'Opéra les œuvres de Wagner, beaucoup plus que celles du répertoire lyrique français.

§

Aujourd'hui, par la volonté d'Adolf Hitler, Bayreuth a reconquis son prestige. Pendant la saison, le chancelier habite le plus souvent Bayreuth... Suivons la rue Richard-Wagner dans la direction du faubourg de Dürschnitz. Après avoir longé la grille du jardin de Wahnfried, nous trouvons un passage étroit qui conduit au Hofgarten et nous arrivons à une petite maison de briques qui dépend de la demeure de la famille Wagner. Un milicien en uniforme noir monte la garde devant la porte. Sur le trottoir, saisies de respect et parlant peu, vingt-cinq ou trente personnes épient l'heureuse circonstance qui leur permettra de voir leur Führer. Nous nous arrêtons un instant avec un groupe de Bavarois en culotte de peau. Une fenêtre ouverte permet de voir une pièce au rez-de-chaussée où une vieille gouvernante fait le ménage. C'est une chambre de l'appartement du maître. A certaines heures, des voitures rapides et silencieuses conduisent là des personnages importants. Dans l'air, un vrombissement fait lever la tête vers l'avion personnel d'Hitler qui tourne autour de Bayreuth comme ce soir il tournera autour de la colline du théâtre.

Hier, nous avons appris l'assassinat de Dolfuss. Fin juillet 1934, fin juillet 1914, Vienne, Serajevo. En haut lieu, les autorités s'affolent. La censure a saisi tous les journaux français, alors qu'elle a laissé passer le *Daily Mail* et le *Corriere della Serra*. Pourtant, celui-là évoque à propos des derniers événements les gangsters de Chicago et l'autre annonce une concentration des troupes italiennes vers le Brenner. Comme Wagner, Hitler ne veut plus connaître qu'un ennemi : la France. Frau

Müller, notre hôtesse, femme d'un membre des S.A., nous le redit au milieu des larmes pendant qu'elle apporte le petit déjeuner. Frau Müller expose avec une attention soutenue, malgré son émotion, l'opinion que la propagande du parti lui a apprise. Nous avançons que nous sommes français. Elle veut bien admettre nos qualités personnelles mais frémit en évoquant les autres, la horde des barbares qui attendent de l'autre côté du Rhin l'heure où ils pourront anéantir la « culture ». Un autre écho de la propagande, plus terriblement éloquent que la voix de Frau Müller, l'effigie d'une bombe d'avion, se dresse malencontreusement au milieu du marché de la rue Maximilien. Au cours de notre promenade mélancolique de Bayreuth, au lendemain de l'assassinat de Dolfuss, cette torpille nous hante comme un cauchemar.

Ainsi le glaive Nothung, d'abord brisé en tronçons, redevient peu à peu, sous le marteau de Siegfried, l'épée aiguisée qu'Hitler, après Guillaume, va menacer à nouveau de tirer du fourreau. Des psychiatres et des journalistes avaient raconté autrefois que Guillaume était fou, que les tares héréditaires des Hohenzollern avaient déséquilibré son système nerveux. Et voilà qu'un autre homme, placé au centre du même peuple, recommence avec les mêmes détails les mêmes aventures...

La journée avance. Quatre heures approchent. Nous nous préparons pour monter au Festspielhaus. Dans le pavillon voisin de Wahnfried, quelqu'un passe son smoking, pendant qu'un secrétaire lui lit les dernières lettres du courrier. Dans la longue Mercédès qui l'emporte au théâtre, Hitler continue son travail. Depuis vingt minutes, le peloton des miliciens fait la haie devant l'entrée. Au commandement, la double file noire se met au garde-à-vous; le chancelier descend au milieu de la foule des têtes qui s'inclinent, et monte rapidement les marches du perron. Sur son smoking sombre, une seule note de lumière brille à sa boutonnière: une petite croix de fer.

Nous avons regagné notre place dans la salle. Toute l'assistance est tournée vers la loge où Mme Winifred Wagner et Mme Gœbbels se trouvent au premier rang.

Gœbbels, Gœring sont déjà là, l'un en smoking, l'autre en uniforme gris-bleu de général d'aviation. Une lumière voilée descend des cintres, baignant les visages dans une atmosphère enveloppée qui évoque les lithographies de Fantin-Latour. C'est la lumière même que nous retrouverons tout à l'heure sur la scène, cette lumière surnaturelle que voulait Wagner. Hitler vient d'entrer rapidement et prend sa place sur le devant de la loge. Est-ce l'éclairage? Est-ce l'émotion des derniers événements? Il apparaît alors d'une pâleur de cire sous la mèche noire, ramenée plus en arrière que d'habitude. Cette figure pâle se détend pour un bref sourire pendant que les mains de la foule se dressent vers lui. Ceux qui ne saluent pas sont l'exception: les étrangers, et, là-bas, au premier rang, ce prince de la maison impériale qui sourit avec mépris...

L'acte terminé, Hitler donne le signal des applaudissements, sauf si l'on joue *Parsifal,* puis se retire dans le salon, pendant que la foule tente d'apercevoir sa silhouette derrière le rideau à fleurs de lis choisi autrefois par Louis II. Avant chaque acte, la même scène se renouvelle.

Après la représentation, tout le monde se retrouve au restaurant du théâtre. Hitler est assis avec ses collaborateurs, à la table de Mme Wagner. Son visage est moins blafard, plus humain que dans la loge. Avec quelques légumes et quelques fruits, il prend la tasse de lait qui est sa boisson habituelle. Mme Winifred Wagner elle-même n'ose pas allumer son éternelle cigarette. Quand, au bout d'une heure, Hitler se lève et disparaît, suivi bientôt de Gœbbels et de Gœring, les Wagner regroupent les amis et les artistes.

C'est la fête des artistes aujourd'hui, et, quand l'un d'eux entre dans la salle du restaurant, il reçoit, au milieu des applaudissements, le rameau vert cueilli suivant la tradition près de la tombe de Wagner. Pourtant, personne n'oublie le Führer absent et, près de nous, quelqu'un l'évoque dans ces salons vieillots de Wahnfried, assis sur le canapé près du piano où, parmi des livres et des tableaux, trône un grand paon... Il a là

devant lui une vitrine où les enfants de Wagner conservent parmi les derniers souvenirs de leur aïeul l'indicateur des chemins de fer qu'il consulta avant son dernier voyage à Venise, — Venise, le Sud, la route qu'après les reîtres d'autrefois, les Allemands seront toujours condamnés à suivre, même s'ils ont renié Gœthe.

§

On a douté parfois de la sincérité politique de Wagner. On a voulu voir le désir d'une brève satisfaction de vanité dans les courbettes et les sourires qu'il adressait alors à l'Empereur. Reniait-il tout un passé révolutionnaire? Son esprit « quarante-huitard » s'opposerait-il aujourd'hui au nationalisme hitlérien, comme le certifie M. Thomas Mann? Serait-il au contraire le meilleur serviteur du Führer, comme le pensent et le veulent la plupart de ses concitoyens? Cette façon de diriger à sa guise la volonté des morts nous a toujours paru assez outrecuidante; nous ne pouvons que chercher un enseignement dans leur vie et dans leur œuvre. Hitler, en tout cas, ne s'y est pas trompé. Il a formellement réclamé Wagner pour l'un des siens. C'est que leur double destin se poursuit avec des ressemblances indiscutables, malgré la différence des temps. Tous deux sont Allemands du Sud. Tous deux ont subi l'attirance du Nord et, pour s'y mieux soumettre, se sont efforcés de dépouiller la pensée et les sentiments latins. L'un et l'autre ont rejeté tour à tour le christianisme et les influences classiques, avec force au temps de leur jeunesse, avec plus de réserve dans leur âge mûr. Après leur succès, tous deux ont de même tenté d'oublier ces particularités saxonnes et tyroliennes qui s'opposaient à l'unification de la Patrie allemande.

Les deux Allemands se sont toujours sentis assez lointains des demi-Slaves de Prusse. Berlin n'a jamais pu conquérir leur cœur. Hitler, chaque fois qu'il le peut, revient à Nüremberg, à Bayreuth, dans sa villa de la campagne bavaroise. Et l'auteur de *Tristan*, que le destin semblait avoir marqué pour mourir à Venise, semblait ne séjourner qu'à regret dans la capitale du Reich.

N'est-ce pas ailleurs que bat le vrai cœur de l'Allemagne, sur la route de l'Italie et du soleil? Nous reconnaissons l'attirance ancestrale vers le pays merveilleux « où fleurissent les citronniers ». Quelle exaltation dut animer le Führer lors de sa fameuse rencontre avec le Duce sur la place Saint-Marc ensoleillée et vibrante d'enthousiasme!

Hitler a commencé sa vie publique au lendemain de 1928. Wagner, née en 1813, l'année de la bataille des Nations, a été imprégné pendant toute son enfance des souvenirs de cette journée de Leipzig, où les Saxons ont rompu le charme qui unissait l'Allemagne à Napoléon. Le destin d'Hitler est ramassé, brutal, déroulé suivant le rythme précipité de ce temps-ci. Celui de Wagner, tout aussi brutal si l'on considère la somme des drames qu'il a traversés, le paraît moins à cause de la longueur des étapes qui étaient encore permises au XIX[e] siècle.

Tous deux furent empoignés de bonne heure par la magie de la musique, considérée par eux comme le premier des arts. Wagner, dès la première adolescence, dès qu'il connaît Homère, se plaît à imaginer la possibilité d'une épopée musicale allemande. Et le jeune Hitler, ouvrier à Vienne, trouve le moyen d'économiser les quelques pièces de monnaie nécessaires pour entendre Wagner du poulailler de l'Opéra.

Le romantisme moderne échappe à ces influences initiales que connut Wagner durant sa fréquentation des cénacles de 1830. Les groupements des premiers nationaux-socialistes sont en parfaite communion avec l'esprit de ces cénacles: c'est la haine du philistin; c'est ce désir d'action révolutionnaire qui veut briser les anciens cadres pour établir les bases d'une société nouvelle. Le socialisme hitlérien a été marqué par l'empreinte profonde du rêve actif des jeunes Allemands de l'époque romantique.

Après 1830, Wagner commence à prendre le bâton qu'il met aux mains du pèlerin au fronton de sa maison de Bayreuth. Il se rend à Vienne, bien qu'il n'aime guère cette ville pénétrée d'influences françaises et soumise à la slavophilie des Habsbourg.

Wagner, qu'il fût à Leipzig, à Prague, à Magdebourg ou en Russie, subissait toujours ce mirage d'une France sans doute plus honnie qu'abhorrée. Il put réaliser son rêve en venant s'établir à Paris. Le musicien a rencontré en France des succès et des échecs. Il était fort apprécié par un bon nombre d'écrivains romantiques; des politiques rêveurs, comme Emile Olivier ou Jules Ferry, l'ont applaudi; Napoléon III l'a soutenu. *Rienzi,* monté par Pasdeloup en 1869, reçut un accueil triomphal. On ne saurait donc expliquer par la fameuse cabale de *Tannhäuser* ses imprécations contre la France. Les échecs que Wagner connut maintes fois en Allemagne pouvaient non moins l'atteindre. Sans doute les réactions d'un auditoire parisien étaient-elles plus sensibles à son cœur?... En fait, il s'est toujours beaucoup intéressé à la France, même lorsqu'il la poursuivait de sa haine par la parole et par la plume. Il est curieux de constater que sa brochure *Art et Politique allemande,* parue en 1868, rend sur ce point presque le même son que *Mein Kampf.* « L'ennemi mortel, l'ennemi impitoyable du peuple allemand est et restera la France », écrit Hitler; tandis que Wagner, opposant la civilisation allemande à la civilisation française, annonce que l'écrasement de celle-ci permettra seule à celle-là de s'épanouir librement. Les races latines ont des expressions d'art superficielles que « l'œuvre d'art de l'avenir », confondue avec l'œuvre d'art allemande, anéantira. Et Wagner prévoit que, sous la domination de l'œuvre d'inspiration métaphysique où tous les arts seront fondus, on verra s'éteindre les derniers échos des opéras français ou italiens, qu'il compare à des « filles de joie ».

Les théoriciens du national-socialisme partagent cette même déconsidération pour l'humanisme occidental. Ils y ajoutent les aigreurs et les fureurs qui sont nées des humiliations du traité de Versailles.

§

Il est superflu de dire tout ce que l'âme wagnérienne a d'universel et d'immédiatement accessible à l'âme occidentale. Son caractère européen, si bien défini par

Nietzsche avant qu'il ne l'opposât aux clartés latines de Bizet, ne peut être contesté; Wagner pensait d'abord en esprit du XIX[e] siècle de culture cosmopolite, en romantique intégral imprégné d'humanitarisme et de mystique sentimentale; mais, au lieu que les petites cours allemandes où vivaient les beaux esprits de son temps trouvaient un prestige, un refuge à leurs rêves, un refoulement à leurs troubles romantiques, un remède à leur pessimisme et à leurs forces déclinantes, dans une amoureuse contemplation des derniers fastes de notre ancien régime, Wagner puisant dans le vieux fonds national germanique, se forgeait une conception de l'avenir, s'exaltait dans une inspiration messianique qui le portait à placer son œuvre dans une atmosphère surnaturelle où, un jour ou l'autre, vivrait un monde régénéré. Une forme idéale de civilisation lui apparaissait comme un astre éblouissant, vers qui l'humanité devait se tourner. Ses efforts eussent été vains sans doute, et sa musique eût été noyée dans la plus nuageuse des métaphysiques, si, pour servir de support à ses concepts, il n'eût rencontré, et compris, et senti, la force concrète des vieux mythes populaires de la nation.

Comme le vieux Guillaume I[er], beaucoup d'Allemands ne voient dans les œuvres de Wagner que le côté « vieux-dieu allemand », ou l'aspect pittoresque et coloré, déjà vaguement national-socialiste, à la manière des *Maîtres-Chanteurs*. Et l'Allemagne des professeurs devait aussi faire fumer l'encens devant l'autel du dieu de Bayreuth. Wagner a cru dans une humanité régénérée, dans un avenir révolutionnaire, assez vague, il est vrai, qui donnerait « la Force, l'Art, la Beauté ». Il écrivait, en 1849: « Mon rôle est de provoquer la révolution partout. » Et, de Paris, il prêchait la Révolution universelle. Mais son esprit révolutionnaire ne revêtait-il pas inconsciemment la forme de ce messianisme pangermain dont nous avons connu tant d'exemples? Il était avant tout allemand. « Je porte mon Allemagne en moi-même », écrivait-il à Listz. Nous n'attachons pas une très grande importance à son mauvais pamphlet francophobe: *Une capitulation*, écrit surtout pour assouvir la rancœur que lui

avaient causée ses insuccès parisiens. Nous en attachons davantage à son esprit nordique, antiroman, à son esprit déjà « raciste ». Ce révolutionnaire paraît, somme toute, assez semblable à la plupart des révolutionnaires aryens de l'Allemagne, à ceux de 1914 ou à ceux de 1935, qui en Sarre votèrent allemand. La Révolution universelle fut pour lui, comme elle doit l'être pour tout bon patriote, surtout un article d'exportation. Au reste, la dernière partie de sa vie fut canalisée dans un sens officiel et très conforme aux volontés bismarckiennes.

Dès 1859, s'est exprimé sous une forme assez dure le racisme de Wagner. Il avait vivement souffert, devons-nous dire, du succès de Meyerbeer et de Mendelssohn, comme il souffrira bientôt de ceux d'Offenbach. Dans la *Neue Zeitschift für Musik*, il publie un article anonyme contre les artistes juifs. Nous y reconnaissons un accent qui frappe aujourd'hui souvent nos oreilles : le juif allemand n'est pas un Allemand; son origine le rend incapable de comprendre le génie de la race... Wagner reprendra cet article douze ans plus tard, après son mariage avec Cosima, en lui donnant cette fois l'autorité de sa signature.

Hitler n'est pas un guide pour son peuple. Lié à lui par des liens de sensibilité, il ne lui fournit pas de directives (différent en cela de Mussolini, dont l'intelligence dominatrice a modelé l'Italie). Hitler a su exprimer les sentiments profonds de l'Allemagne, qui l'aime parce qu'elle se reconnaît en lui. Il la flatte et ses moyens sont d'un démagogue. Nous avons parfois peine à le comprendre, car ses modes de démagogie sont souvent opposés à ceux qui sont habituellement employés en France. Chez nous, la propagande officielle, dont les habitudes sont essentiellement électorales, ne peut qu'en temps de guerre, et avec quelles difficultés! exalter l'héroïsme; tandis que l'héroïsme du peuple allemand est continuellement surexcité, magnifié, utilisé par ses chefs; on enseigne à la nation un évangile de renoncement aux biens immédiats, d'orgueil, de dureté; on lui impose une foi dans la nécessité de la souffrance et dans le mépris du bonheur. Les héros de Wagner témoignent

qu'il est beau de donner sa vie pour de beaux mythes. Aux obscurs destins de tant de ses personnages qui éveillent de si profonds échos dans les forces confuses de l'instinct germanique, viennent s'adjoindre, par le processus des impératifs kantiens, des éléments d'action qui donnent un sens à la vie, exaltent les contraintes et aboutissent à cette politique qui plonge ses racines dans un mysticisme romantique assez morbide et s'épanouit dans un matérialisme lucide, précis, positif et brutal. Un jeune nazi, talons joints, embouche le cor de *Tristan* pour sonner le ralliement.

Aussi, ne pouvons-nous nous étonner du contraste de Wahnfried. Face à la tombe de celui qui a porté en soi le rêve de l'« œuvre d'art de l'avenir », d'un opéra allemand hors de toute mesure où tous les arts doivent concourir à l'expression des idées instinctives et intraduisibles dans le langage parlé, se dresse la demeure privilégiée du dictateur populaire, dont l'action semble tendre vers la formation d'une sorte de monstrueux Saint-Empire.

§

Wagner a parfaitement symbolisé l'*homo duplex* allemand, qui a toujours étonné les observateurs et les philosophes. « Je suis à la fois Faust et Méphisto », disait Gœthe. Toujours nous verrons l'âme germanique aux prises avec des énergies antagonistes. C'est l'opposition de la Venusberg et de la Wartburg. C'est l'enchantement de cette musique où les puissances solennelles, pures, sereines, alternent avec les mouvements tortueux et souterrains. L'ambivalence collective de l'Allemagne n'a jamais laissé de surprendre ses voisins. Toujours nous avons été séduits par l'exquise sensibilité allemande et terrifiés par ses brusques retours. Nous avons goûté l'enchantement des tableaux idylliques d'outre-Rhin: les yeux bleus du vieux hobereau qui, à côté de son pot de bière, fume sa pipe de porcelaine, en caressant la servante aux bras fermes et au rire frais ; les bourgeois propres et dignes qui, le dimanche, au sortir du temple, les oreilles pleines de chorales de Bach, vont

disserter paisiblement sous les tilleuls... Et nous imaginons toujours difficilement que ce sont ceux de la ruée de Belgique en 1914, ceux des exécutions hitlériennes du 30 juin, ceux de Dolfuss...

Wagner satisfait l'une et l'autre des tendances contradictoires de l'esprit allemand. Imbu de renoncement ascétique et de cette doctrine de non-vouloir qu'il apprit chez Schopenhauer, il y a aussi en lui un côté d'homme d'action; et ses drames portent à la fois la marque du pessimisme le plus sombre en même temps que celle d'une éclatante vitalité.

Nous fûmes témoins l'an dernier à Nuremberg, dans ces rues qui ont servi de cadre aux *Maîtres-Chanteurs*, d'un de ces immenses cortèges civils et d'allure militaire comme on peut en voir aujourd'hui dans presque tous les pays d'Europe. Ceux d'Allemagne sont les plus importants; l'instinct grégaire de son peuple le poussait déjà, à la fin du siècle dernier, à des rassemblements de parade qui, bien que plus minces, préfiguraient ceux d'à présent. Ici les sections se succédaient au pas cadencé, uniformes et serrées autour des drapeaux à croix gammée. Les hommes paraissaient joyeux de se sentir anonymement incorporés à l'immense masse brune qui remplissait la rue de son rythme puissant. Tout à coup, une autre troupe fit tache, une tache pittoresque et vivement colorée sur le fond monotone. Ses drapeaux, portés sur l'épaule à la manière ancienne, étaient éclatants, historiés comme des armoiries et surchargés de figures héraldiques. Les costumes, les rapières, les hautes bottes évoquaient le moyen âge. Les étudiants passaient dans leur tenue romantique. Ils semblaient l'incarnation du romantisme même. Avec eux, à la suite des enseignes de leur Führer, mais gardant ses prestigieux étendards, il nous semblait voir défiler toute la vieille Allemagne, celle de Luther, celle de Gœthe et de Schiller, celle de Herder, de Fichte, de Novalis, celle de Richard Wagner enfin, le dernier des grands romantiques.

Comme durant tout le XIXe siècle, le rêve traditionnel et la réalité marchaient côte à côte... Et cette vision nous ramenait vers le *Second Faust*:

D'abord grand et puissant, à présent je marche avec sagesse et circonspection... Qu'il est insensé, celui qui dirige ses regards soucieux de ce côté, qui s'imagine être au-dessus des nuages, au-dessus de ses semblables; qu'il se tienne ferme sur cette terre :le monde n'est pas muet pour l'homme qui vaut quelque chose.

La sagesse du vieux Gœthe s'opposait à l'individualisme outré du « Sturm und Drang » comme elle s'opposait à l'exaltation wagnérienne, comme elle s'oppose aux délirantes émotions collectives de la nouvelle Allemagne. Mais l'Allemand a vu surgir les spectres des quatre femmes grises de *Faust*: la Famine, la Dette, le Souci, la Détresse. Et il a pu s'écrier comme Faust devant elles: « Je n'ai fait qu'accomplir et désirer encore. » Moeller Van den Bruck, le plus noble des théoriciens du national-socialisme, au destin si tragiquement émouvant, écrivait, en conclusion de son *Troisième Reich* : « Le nationalisme allemand combat pour le Reich final. Il est toujours désiré. Et il ne sera jamais accompli. » Il semble que l'Allemagne cherche toujours un idéal incompatible avec son propre bonheur. Les grands chocs politiques qu'elle a éprouvés n'ont fait que débrider ses instincts, qui viennent galoper à la suite du plus fort, du plus terrible, du plus frénétique d'entre eux: l'instinct de domination. Et l'orgueilleuse ivresse de la force anxieusement reconquise a remplacé le bonheur raisonnable que désirent les peuples qui ne sacrifient pas la logique aux chimères. Parce que Wagner a proclamé par la voix de ses héros le droit à satisfaire ses instincts sans le contrôle de la morale ni même de la logique, Hitler l'a reconnu pour l'un des siens. Pour entraîner la nation, il s'en sert comme d'une fanfare à la tête d'un régiment. L'ombre de l'auteur de la Tétralogie plane toujours sur la foule allemande; elle l'exalte et la stimule; elle est un des éléments qui activent le feu sacré, cet éternel *furor teutonicus* dont il est malheureusement bien probable que nous n'avons pas fini de connaître les ravages.

JEAN VINCHON et BERNARD CHAMPIGNEULLE.

SHAKESPEARE ET LES MOUTONS SAVANTS

—

I. — COLERIDGE ENRÔLÉ MALGRÉ LUI.

Je dois d'abord exprimer de vifs remerciements à M. Morhardt pour l'amabilité qu'il a montrée à mon égard, dans cet article du 15 avril dernier où les lecteurs du *Mercure de France* l'ont vu « à la recherche de Shakespeare ». Mon regret en devient presque un remords, de ne pouvoir rendre les armes à un adversaire si bienveillant. Mais c'est impossible, et je crois que la façon la plus digne de répondre à sa courtoisie est de jouer carrément franc jeu, comme on doit le faire, quand, de part et d'autre, on ne vise que le vrai et le bien.

Même si l'article de M. Morhardt n'était fait que d'erreurs, il présenterait un intérêt particulier, et le *Mercure* aurait été bien inspiré en le publiant; car il est visible que, sur les questions shakespeariennes, M. Morhardt est le porte-parole, le brillant second de M. Albel Lefranc, et que c'est la pensée de celui-ci qui conduit la plume de celui-là. Or, M. Lefranc, éminent professeur, membre de l'Institut, décoré à profusion, est le type le plus pur du savant officiel. Et, comme nous le dit M. Morhardt, ce savant soutient sur Shakespeare, depuis de nombreuses années, une thèse pour laquelle il a déjà écrit « une foule de volumes, de brochures et d'articles de journaux ou de revues », auxquels ses titres et honneurs prêtent un grand prestige. Puisque M. Morhardt nous en offre si aimablement l'occasion, il est bon d'examiner cette thèse, une fois pour toutes.

Qu'un écrit soit riche en erreurs, c'est chose bien humaine. Mais qu'avant la première ligne de son auteur il vous tende déjà une erreur énorme, voilà un phénomène que je n'avais

encore jamais rencontré: c'est fait maintenant. Mais il faut expliquer cela.

En tête de son article, M. Morhardt a mis cette épigraphe:

> Questionnez vos propres cœurs, questionnez votre sens commun pour concevoir s'il est possible que l'auteur des pièces (shakespeariennes) soit l'anormal, l'inculte, l'irrégulier génie de notre critique du jour! Quoi! en sommes-nous à accueillir des miracles pour nous distraire? Dieu choisit-il des idiots pour transmettre les vérités divines à l'homme? — COLERIDGE.

Il n'y a pas de doute, ces lignes semblent dire qu'aux yeux de Coleridge, Shakespeare était un idiot, incapable d'être l'auteur de l'œuvre publiée sous son nom. J'avoue qu'une telle révélation m'avait surpris, car je sais depuis longtemps que Coleridge, le très grand poète du *Vieux Marin*, a toujours parlé du maître de Stratford avec enthousiasme et vénération. M. Morhardt ne disait pas où il avait pris son épigraphe. Pouvait-elle provenir des *Notes and Lectures upon Shakespeare*, cette œuvre fervente que j'avais parcourue autrefois? Etait-il possible que Shakespeare y fût traité d'idiot? Je n'ai pas chez moi le livre de Coleridge. Il fallut aller à la Bibliothèque nationale, feuilleter, tâtonner. Enfin, je dénichai le surprenant passage, — et je fus payé de mes peines. Les mots détachés en épigraphe n'avaient pas été trop mal traduits. Seulement...

Seulement, au bon endroit, un membre de phrase avait été retranché fort adroitement, et le sens de tout le morceau s'en trouvait transformé, retourné à l'envers, — si bien que, dans le texte anglais de Coleridge, on lisait sur Shakespeare un magnifique éloge, que la traduction tronquée de M. Morhardt changeait en un suprême mépris.

Dans ce passage, Coleridge réfute notre Voltaire, qui fut, comme on le sait, un contempteur acharné de l'œuvre shakespearienne. La critique de Voltaire n'était pas celle de M. Lefranc; non, elle était exactement le contraire. Pour M. Lefranc l'œuvre est si parfaite qu'elle ne peut avoir été composée que par l'aristocrate le plus raffiné, — tandis que pour Voltaire elle est si informe et si basse qu'elle ne peut avoir été conçue que par un *sauvage ivre*. C'est là l'expression dont il se servit dans sa préface de *Sémiramis* où *Hamlet* est traité en ces termes:

C'est une pièce grossière et barbare, qui ne serait pas supportée par la plus vile populace de la France et de l'Italie. Hamlet y devient fou au second acte, et sa maîtresse folle au troisième; le prince tue le père de sa maîtresse, feignant de tuer un rat, et l'héroïne se jette dans la rivière. On fait sa fosse sur le théâtre; des fossoyeurs disent des quolibets dignes d'eux en tenant dans leurs mains des têtes de morts; le prince Hamlet répond à leurs grossièretés abominables par des folies non moins dégoûtantes. Hamlet, sa mère et son beau-père boivent sur le théâtre; on chante à table, on s'y querelle, on se bat, on se tue; on croirait que cet ouvrage est le fruit de l'imagination d'un sauvage ivre.

C'est contre un tel jugement que Coleridge s'élève avec véhémence. Il proteste, non seulement contre Voltaire, mais contre la critique anglaise qui, influencée par celui-ci et par les règles rigides de notre théâtre classique, reprochait à Shakespeare d'être irrégulier, extravagant dans son œuvre, et professait que celle-ci révèle un génie instinctif et chaotique, mal servi par la raison. Coleridge affirmait au contraire que toutes les plus hautes facultés humaines étaient rassemblées dans les ouvrages shakespeariens. Et c'est alors que, revenant à Voltaire, il s'écrie (je mets en italique le membre de phrase éliminé par M. Morhardt) :

Comparez avec Shakespeare sous ces différents chefs [raison, conscience, jugement, imagination, etc.] tous ou quelques-uns des écrivains en prose ou vers qui ont jamais vécu! Qui, étant capable de juger, doute du résultat? Et demandez à vos cœurs, demandez à votre sens commun, de concevoir la possibilité que cet homme ait été *(je ne dis pas le sauvage ivre de ce méprisable demi-savant que les Français, à leur honte, ont honoré au-dessus de leurs hommes illustres plus anciens et meilleurs)*, mais l'anormal, l'extravagant, le désordonné génie de notre critique quotidienne! Quoi! allons-nous avoir des miracles par jeu? Ou bien, révérence parler, Dieu choisit-il des idiots pour transmettre à l'homme des vérités divines (1)?

(1) Voici le texte anglais de Coleridge:
« ...Compare with Shakespeare under each of these heads all or any of the writers in prose and verse that have ever lived! Who, that is competent to judge, doubts the result? And ask your own hearts, — ask your own common sense, — to conceive the possibility of this man being — I say not the drunken savage of that wretched sciolist, whom Frenchmen, to their shame, have honoured before their elder and better worthies, — but the anomalous, the wild, the irregular, genius of our daily criticism! What! are we to have miracles in sport? — Or, I speak reverently, does God choose idiots by whom to convey divine truths to man?

M. Morhardt nous dira: « Dans ce passage, Coleridge admire Shakespeare et ne sépare pas l'homme de l'œuvre parce que, n'ayant pas les lumières géniales de M. Lefranc, il ne se doutait point que l'auteur était William Stanley, comte de Derby. »

Je m'incline devant la foi qui plane au ciel de la certitude. Mais pourtant, malgré ma sympathie pour MM. Lefranc et Morhardt, j'ai beau faire, — j'ai beau savoir qu'à notre époque il ne faut s'étonner de rien, et que, lorsqu'on appartient au monde officiel, on peut, avec une sorte d'innocence, se croire tout permis, comme nous le démontrent d'autres seigneurs de la République dans des domaines plus dangereux que celui de l'érudition. Malgré tout, je ne saurais admettre, comme une chose naturelle, que même une mystique, une religion, autorise à dénaturer un texte, pour faire dire à un grand écrivain le contraire de ce qu'il a dit.

Quoi qu'il en soit, en allant par de telles voies « à la recherche de Shakespeare », nos savants peuvent être tranquilles, ils ne sont pas en danger de le trouver.

II. — TOUT EST BON POUR TUER L'IDIOT.

Il est visible qu'ils ne tiennent pas à le trouver, pourvu que, par n'importe quel moyen, ils arrivent à l'écarter, le supprimer. Leur procédé est simple: sur la vie de l' « homme de Stratford », tout ce qui parle en sa faveur est ignoré, balayé sans examen; et, sans examen aussi, tout ce qui peut aider à le représenter comme un âne et un sauvage est accepté, embrassé, agité triomphalement. Ce procédé élémentaire éclate dans l'article de M. Morhardt (voir particulièrement dans le *Mercure* du 15-IV, les pages 306 à 308).

Ainsi, une tradition, dont je ne garantis pas l'authenticité, nous montre Shakespeare à Londres, faisant assaut d'esprit avec Ben Jonson à la taverne de la Sirène et improvisant des vers sur le théâtre, devant la reine Elisabeth, pour répondre à une espièglerie de la souveraine. M. Morhardt coudoie cette tradition sans la voir, mais il se précipite, le cœur et les bras ouverts, sur celle qui, par le crayon très suspect d'Aubrey, nous peint un Shakespeare garçon boucher et tuant les bêtes

en leur faisant des discours, — sur quoi M. Morhardt, plein de dégoût, juge qu'une telle brute ne saurait être devenue l'auteur de l'Œuvre.

M. Morhardt (et non moins, évidemment, M. Lefranc) éprouve un « indéfinissable malaise » et une vertueuse indignation à penser que cet auteur serait un homme « qui, avant sa vingtième année, *s'est enfui, abandonnant sa femme avec ses enfants* ». Cette accusation formelle, et qui exclut le doute, ne vient pas directement des contemporains de Shakespeare: M. Morhardt la reproduit dans les termes mêmes où un certain Donnelli la formula assez récemment, dans un cryptogramme rocambolesque qu'il attribua à Francis Bacon, sans indiquer par quel procédé il avait amené au jour cette confidence d'outre-tombe. En empruntant leurs arguments aux mystificateurs et aux pythonisses hystériques qui, à partir de 1850, imaginèrent de pulvériser la gloire du Stratfordien pour se rendre eux-mêmes célèbres, MM. Lefranc et Morhardt risquent beaucoup de ne pas faire, autant qu'ils le croient, « honneur à l'érudition française ».

On connaît très mal la vie de Shakespeare; mais nous ne connaissons pas mieux celle de Rabelais, et plus mal encore celle de Villon. Si le Stratfordien avait abandonné femme et enfants, il serait en assez illustre compagnie, avec Shelley, La Fontaine, Verlaine et quelques autres auxquels on ne conteste pas leur œuvre, bien qu'ils se soient trop ouvertement montrés d' « un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve ». Mais il n'est pas absurde de supposer que, lorsque Shakespeare quitta sa famille, c'était pour aller lui chercher ailleurs le pain qu'il ne pouvait plus gagner à Stratford, où son père venait de tomber dans la misère et les dettes. Plus tard, William rendit l'aisance à son père; il est probable qu'il ne fit pas moins pour ses enfants et leur mère. Cela valait peut-être la conduite de Derby (le Derby-Shakespeare de M. Lefranc), qui faisait avec sa femme un ménage d'enfer et la laissait sans ressources suffisantes, détail attesté par une plainte du comte d'Oxford, père de la dame. Derby fut accusé aussi d'avoir empoisonné son propre frère. Il ne faut pas le condamner sans preuves certaines, mais n'est-il pas d'un suprême comique de voir nos deux savants prononcer que la conduite de Shakes-

peare envers les siens le rend indigne d'avoir fait l'Œuvre et prouve que l'auteur est le noble lord?

Avec eux, le Stratfordien est assuré d'être condamné, quoi qu'il fasse. Il quitte son pays pour aller tenter la fortune à Londres, et MM. Lefranc et Morhardt le flétrissent comme déserteur de sa famille. Il la tire du besoin et ils le honnissent sous prétexte que « c'est par l'usure qu'il s'est enrichi ». Cette accusation a l'air d'une plaisanterie; car elle oublie que, pour faire le métier de Shylock, il est indispensable d'avoir d'assez gros capitaux à prêter. N'est pas usurier qui veut. Or, quand Shakespeare est parti de Stratford, tout porte à croire qu'il n'avait pas le sou. Avant de prêter de l'argent, il fallut donc qu'il en gagnât. Et comment, sinon comme acteur et auteur, métiers dont, en définitive, il n'eut pas trop à rougir? Très tard, deux actes de procédure attestent qu'il poursuivit deux débiteurs défaillants. Je ne veux pas l'en louer, mais brandir ces actes pour lui dénier son œuvre!... C'est à se demander de qui nos savants se moquent. Est-ce de nous? Est-ce, inconsciemment, d'eux-mêmes?

Et quand il aurait été garçon boucher dans sa jeunesse? Quand bien même, connaissant par expérience le prix de l'argent, il eût été âpre au gain? Gorki, de nos jours, n'a-t-il pas été apprenti cordonnier, marmiton sur un vapeur, garçon boulanger, débardeur, scieur de long, et, entre temps, vagabond, et mendiant, et n'a-t-il pas appris à lire presque tout seul?

Le Stratfordien, affirme M. Morhardt, était « à peu près totalement illettré ». Quelle preuve? Il ne reste presque rien de sa main. Mais de notre Molière, auteur et acteur comme Shakespeare et qui vécut dans une société moins mêlée, dans une civilisation plus affermie, il ne reste pas davantage, — et pourtant ses manuscrits à lui n'ont pu brûler en 1613 dans l'incendie du théâtre du Globe.

Il est évident que, si Shakespeare avait été l'illettré qu'imaginent nos romanciers modernes, ses contemporains n'auraient pu manquer de s'en apercevoir, et quelle joie c'eût été pour certains de le proclamer! Cette époque merveilleuse, mais effervescente, fut une pullulation d'auteurs et de pièces, à travers l'envie, la jalousie, les querelles, les plagiats réciproques, les récriminations. Greene, dramaturge malheureux,

essaye d'ameuter Marlow, Peele et d'autres auteurs contre Shakespeare qui, dit-il, se fait beau avec leurs plumes et se prend pour le seul *shake-scene* (« secoueur de scène », jeu de mots avec *shake-spear,* « secoueur de lance »). Ben Jonson, qui échangea maints traits de satire avec le Stratfordien, avant de lui rendre d'éclatants hommages, écrivit un jour un sonnet très insultant contre un « poète-singe » qui est peut-être Shakespeare; mais ces violences d'écrivains qui lui reprochaient de les singer, de les piller, prouvent au moins qu'ils le prenaient bien pour l'auteur de son œuvre.

Le fait est là: ni durant la vie de Shakespeare, ni après sa mort, — pendant qu'on jouait et publiait sans cesse l'Œuvre immortelle sous son nom, — personne, parmi les détracteurs, les jaloux, les exaspérés, n'a dit à l'écho qui garde et transmet les paroles: « Allons donc! Cet homme n'est qu'un illettré, un prête-nom! » Et, pendant deux siècles et demi, les commentateurs les plus fins, les artistes les plus grands, un Milton, un Pope, un Coleridge, personne n'a rien vu, rien deviné.

Arrivés là, supposons une petite histoire.

III. — LA MOUTONITE CHEZ LES SAVANTS

Un quelconque avocat (ou un attorney) reçoit la visite d'un particulier, qui lui déclare: « Je suis le fondé de pouvoirs du seigneur Bacon. Il s'est confiné dans une retraite d'où il ne sortira plus. Mais il m'a chargé de faire rendre gorge, avec l'aide de la loi, à un certain Shakespeare, qui lui a dérobé sa plus belle propriété intellectuelle. » L'avocat entrevoit la fortune et la gloire. Il met en mouvement avoués, huissiers, experts, maîtres en charades, docteurs ès logogriphes, diseuses de bonne aventure, toute une équipe qui se met à chasser avec une merveilleuse conviction les cryptogrammes sur les chemins de la Fantaisie — quand, un beau matin, appel au téléphone (s'il y a ici un anachronisme, nous pouvons nous le permettre, car il est de goût assez shakespearien). « Allo! Ici, Bacon. Qu'est-ce que c'est que cette bouffonnerie? Qui vous a permis de me faire dire un tas de bêtises et même d'horreurs? L'homme que vous avez vu est un mystificateur ou un dément. Arrêtez-vous, sinon gare vos oreilles! »

L'avocat marri se lamente auprès d'un confrère qui, parmi ses clients, a le seigneur comte de Rutland. « Tout le monde, songe le confrère, sait qu'il n'est pas de fumée sans feu; et, pour qu'on ait ainsi poursuivi ce Shakespeare, il faut que ce soit un bien malhonnête homme. Si, par hasard, le grand personnage qu'il a volé était mon seigneur de Rutland! Quelle aubaine pour moi! »

Il flaire, fouille, scrute, et naturellement, l'obsession aidant, il découvre que la propriété subtilisée par ce gredin de Shakespeare était bel et bien celle de Rutland. Celui-ci était en voyage, — parti pour ce singulier pays qui « n'a ni soleil ni lune », comme dit Hugo, notre père. Qu'importe! En chasse, les corbeaux! Mais un télégramme arrive, signé Rutland. « Allez-vous laisser ma cendre en paix? Qu'est-ce que cette farce insensée? Gare le fouet! »

La mésaventure de notre Intimé arrive aux oreilles d'un troisième confrère. « Puisque ce Shakespeare a volé quelqu'un (bien qu'on n'ait pu le prouver), et puisque le volé n'est ni Bacon ni Rutland, ne serait-ce pas lord Derby? » Justement, un ami lui confie que lord Derby s'intéresse au théâtre. Notre cher maître, qui sait du grec, de s'écrier aussitôt: *Eurêka!* Et il proclame que Derby est l'auteur des chefs-d'œuvre qu'on joue et publie sous le nom de Shakespeare.

Cependant, presque en même temps un autre fabricant de mystère s'apercevait que les immortels chefs-d'œuvre avaient été perpétrés par un autre seigneur, le comte d'Oxford (car il faut toujours un seigneur à ces messieurs). Cet Oxford étant précisément le beau-père de Derby, voilà beau-père et beau-fils encore en chicane, cette fois sans leur consentement.

Quelqu'un me dit: « Mais ces avocats, comme vous les appelez, ou plutôt ces professeurs, ces détectives amateurs, sont donc tous des fous? Car, la première fois (pour Bacon) cela pouvait à la rigueur se comprendre. Mais le baconisme, après un succès inouï, s'étant tué lui-même à force d'extravagance et n'ayant en définitive rien prouvé contre Shakespeare, il était moins naturel que jamais de contester son œuvre à celui-ci. C'est donc une maladie contagieuse qui les a saisis tous? »

Oui, et cette maladie est la plus répandue, à ce point qu'elle

se confond avec la santé et en paraît normale. C'est la *moutonite*, ou plutôt le *moutonisme*, car elle tourne au système. Toute l'espèce humaine en est atteinte, depuis les sujets les plus obscurs, dont tous les gestes sont moutonniers, jusqu'aux sujets les plus illustres, primés dans les concours officiels et chargés de rubans académiques. Ces derniers, même quand ils semblent doux, sont terribles, étant des moutons savants. L'un d'eux ayant été poussé par un génie loufoque à se jeter à la mer en bêlant: *Bé... é... con'*, un autre n'a pu s'empêcher de le suivre en bêlant : *Dâ... â... bé* (1), puis un autre, puis un autre, et enfin tout un troupeau d'autres, tous suiveurs les uns des autres et bêlant toutes les lettres de l'alphabet.

Et, en vérité, beaucoup de ces moutons sont des messieurs très bien. Quelques-uns sont même des savants réels, authentiques, pleins de sagesse, excepté sur le sujet où la raison ne leur sert qu'à mieux déraisonner. M. Abel Lefranc, qui *prouve* Derby-Shakespeare, a tous les attributs extérieurs qui font le pontife infaillible. Et feu Célestin Demblon, son adversaire, professeur à l'Université de Bruxelles, député de Liège, gonflé de 5.000 ouvrages absorbés sur les restes disséqués de ce pauvre diable de Stratfordien, — Célestin Demblon, qui a *prouvé* Rutland-Shakespeare, n'était pas sans droit à l'infaillibilité. Cela rappelle le Grand Schisme d'Occident, où le monde eut jusqu'à trois papes, qui, au nom de la Vérité divine et unique, s'excommuniaient avec une égale conviction.

§

« Our earl is busy in penning comedies for the common players. »

Ces onze mots d'un correspondant anglais à un correspondant italien, voilà tout ce que M. Lefranc a pu trouver pour baser sa croyance en un Derby créateur de l'univers shakespearien. Ils signifient, ces mots: « Notre comte est affairé à *graphier* des comédies pour les acteurs communs. » Sur quoi, des critiques ont supposé que, Stanley-Derby étant chargé, ainsi que d'autres seigneurs, de lire et censurer les pièces des auteurs dramatiques, y apportait des corrections

(1) *Bé-con'* (Bacon), *Dâ-bé* (Derby), prononciation des bons moutons anglais.

et peut-être même s'exerçait à en refaire des morceaux. Mais je croirais plutôt que Derby a eu, quelque temps, la fantaisie d'être lui-même dramaturge. Le théâtre de la Renaissance anglaise, alors dans sa nouveauté, avait la faveur de la reine, et, par suite, de l'aristocratie. Il y avait là, comme nous dirions aujourd'hui, du snobisme. Le roi Henri VIII, père d'Elisabeth, avait fait autrefois une tragédie, et l'on a prétendu qu'un des griefs qui le rendirent impitoyable envers sa femme, Anne de Boleyn, fut qu'elle et son frère s'étaient moqués ensemble de ce chef-d'œuvre royal. La première tragédie régulière qui ait paru sur le théâtre anglais (en 1551) avait eu pour auteur un membre de la famille Boleyn, à laquelle appartenait la reine Elisabeth. Beaumont et Fletcher, qui firent représenter sous leurs deux noms cinquante ouvrages dramatiques, faisaient partie de la noblesse. Il est possible que Derby ait été stimulé par ces illustres exemples, mais alors il faut croire qu'il manquait sagement de confiance en lui-même, et ne tenait pas à mettre ses productions en bonne lumière, puisqu'il travaillait pour des « common players », c'est-à-dire des acteurs errants, — et il est d'autant moins croyable qu'il s'agit ici des drames shakespeariens, que ceux-ci étaient joués par une compagnie régulière, officielle, qui eut d'abord pour patron le fameux comte de Leicester, favori de la reine, et après lui lord Strange, le propre frère de notre Derby-Shakespeare et peut-être sa victime, s'il est vrai qu'il fut empoisonné.

En tout cas, si William Stanley-Derby eut des velléités théâtrales, elles ne durent pas prendre une grande place dans sa vie, attendu qu'à part les onze mots cités plus haut, nul être ne nous a laissé là-dessus aucune lueur. Ni ses amis, ni sa famille, ni lui-même.

Ainsi, il aurait mis vingt ans au moins à composer une œuvre de géant, qui exige une attention passionnée, une inspiration extraordinaire, la hantise du génie possédé par un démon, et, près de lui, pas une créature ne s'en serait aperçue. Et il aurait créé ce monde pour le plaisir d'en faire cadeau à un illettré, un abruti, un Shylock, un être méprisable qui, dans sa vie entière (M. Morhardt s'en porte garant), n'aura jamais un bon sentiment.

Cependant, dès que l'idiot se retire à Stratford, pour bientôt y mourir, le génial Derby brise sa plume et n'écrit plus une ligne. Pourtant, il n'est pas épuisé, comme sans doute l'était l'autre; car il lui survivra vingt-six ans.

Et, pendant ces vingt-six ans, il se passe quelques événements mémorables. Sept ans après la mort de Shakespeare, deux acteurs de son théâtre publient ses Œuvres complètes, poèmes et drames; c'est le plus célèbre des livres célèbres, le Folio de 1623. En tête, Ben Jonson promet l'immortalité à son ancien rival; d'autres poètes moins éclatants le chantent. L'ouvrage est dédié aux comtes de Pembroke et de Montgomery, priés d'être aussi bons pour l'œuvre qu'ils l'avaient été pour Shakespeare lui-même. Pas un mot pour Derby. Et Derby non plus ne dira pas un mot.

Et pourtant, il y avait beaucoup à dire, car les deux acteurs n'ont pas très bien rempli leur tâche. Ils ont dû utiliser: 1° des copies de rôles, très défectueuses; 2° des éditions, très défectueuses aussi, de pièces séparées. Résultat: on relève dans ce fameux Folio, en mauvaise orthographe, mauvaise ponctuation, etc., *vingt mille* « fautes mineures », — et l'on devine des fautes majeures sur lesquelles la postérité discutera à l'infini. De bon passages sont sautés, des choses sûrement apocryphes sont ajoutées, — une horreur comme *Titus Andronicus*, en qui personne ne reconnaîtra l'auteur d'*Hamlet*, a pris place à côté des grands chefs-d'œuvre. Et Derby qui, si c'est lui l'auteur, doit posséder les manuscrits originaux, les textes impeccables, Derby reste muet comme la tombe. Après avoir donné l'Œuvre à l'idiot, il la laisse altérer, défigurer par des maladroits. Il faudra des siècles de recherches, d'études, de tâtonnements, pour réparer le mal, et seulement en partie. Derby fait le mort.

Une nouvelle édition des œuvres complètes paraît neuf ans plus tard (1632). Elle contient beaucoup de changements, mais le plus souvent ils sont malheureux et aggravent le gâchis. Que fait Derby? Il continue, — il continue à faire le mort, quoique bien vivant.

Le successeur d'Elisabeth, Jacques Ier, est mort, lui, en 1625. Son fils, Charles Ier, est un admirateur de Shakespeare, dont la gloire monte; l'œuvre du Stratfordien est le livre de

chevet du roi. Derby n'aurait qu'à se lever et à répéter le *Sic vos non vobis* de Virgile. Rien, pas un mot, pas un geste, — et de son fils, qui brille au Parlement, rien non plus.

Derby meurt enfin en 1642, à la veille de la guerre civile. Le fils combat en héros pour les Stuarts et, fait prisonnier après la mort de Charles, il est décapité comme lui (1651). Sa femme, une Française, Charlotte de la Trémoille, se montre son égale en courage, défend le château de Latham, défend l'île de Man, et, enfin, après des années de captivité, d'exil, de tribulations, elle vit assez pour assister à la restauration des Stuarts.

Elle laisse cinq fils et quatre filles. L'aîné, Charles, huitième comte de Derby, écrit deux ouvrages sur la religion et meurt en 1672. Les deux fils de celui-ci sont successivement comtes de Derby. Le dernier meurt en 1776, et le titre passe alors à une branche collatérale.

Un Derby de cette branche épouse en 1797 une actrice de talent, miss Elisabeth Farren; et les leçons de diction et de maintien qu'elle donnera à son petit-fils, Edward-Henry Stanley, quinzième comte de Derby, ne seront pas, dit-on, inutiles à celui-ci pour lui apprendre à se faire une place de premier ordre au Parlement, où il sera, pendant un quart du dix-neuvième siècle, le chef du parti conservateur.

J'arrête ici la nomenclature. C'est assez pour donner une idée des traditions intellectuelles de cette famille, qui compta des écrivains, des leaders politiques, de grands universitaires. Mais est-il admissible que ni la femme de Derby-Shakespeare, ni ses enfants, ni aucun de tous ses petits-enfants, ni personne, n'ait rien su des travaux d'un homme qui aurait écrit une œuvre immense, la plus étonnante des temps modernes? Est-il admissible que ni la trace d'un écrit, ni l'écho d'une parole n'en soit resté dans une famille si lettrée, qui n'aurait rien conservé de Derby-Shakespeare, alors qu'elle conservait jusqu'aux moindres comptes de son maître d'hôtel?

IV. — LA REINE IDENTIFIÉE ET L'INSTITUT MYSTIFIÉ.

Mille balles qui rasent le but ne valent pas une balle qui entre dedans. Mais on fait ce qu'on peut. N'ayant pu, en vingt

ans d'études derbyennes, trouver un seul fétu qui s'appelât une preuve, M. Lefranc s'est imposé la tâche d'accumuler une montagne de présomptions. Il a, disait-il récemment à un petit journaliste, identifié *tous* les personnages de Shakespeare, — ce qui signifie qu'on l'entendra de temps à autre s'écrier : « Victoire! Victoire! Tel personnage de telle pièce, c'est tel beau seigneur, telle noble dame du seizième siècle; et Derby seul pouvait faire parler et agir cette personne, car elle portait une double fraise de percale (1). »

Expédient désespéré (horrifique, dirait Rabelais), travail sans fin, plus abrutissant que l'infernal tonneau des quarante-neuf sœurs meurtrières; car, dans l'œuvre shakespearienne, sans compter les groupes et les foules, il y a bien trois cents personnages pourvus d'un caractère, depuis les plus succincts jusqu'aux mieux dessinés. Annoncer trois cents identifications à des lecteurs, c'est de quoi faire reculer les plus braves, — étant donné que, s'ils veulent goûter et comparer, seul moyen d'être renseignés à fond, ces lecteurs devront étudier aussi les identifications commises par les baconiens, les rutlandiens,, les oxfordiens, les raleighiens, les je-ne-sais-plus-qui-encore, lesquels, bien qu'anti-derbyiens, sont tous plus convaincants les uns que les autres et ont tous des identifications opposées, ennemies entre elles. Quelle mêlée! Quelle tripotée! Lefranc-Derby et Demblon-Rutland s'envoyant leurs identifications à la tête, et Looney-Oxford les bombardant sous les siennes, et le troupeau baconien les fouettant tous à la fois de ses oracles cryptographiques! Et, dans les nuées, le fantôme du Stratfordien riant comme les héros d'Homère, devant l'ahurissant spectacle! Et les pauvres lecteurs imprudemment aventurés dans cet inextricable démêlage, — les pauvres lecteurs étourdis, perdus, idiotisés, sentant passer sur eux, entrer en eux l'esprit du pédantisme, du maboulisme, de l'obsession hallucinée, de l'hystérie furieuse, l'air du cabanon où échouèrent déjà plusieurs combattants et combattantes du « mystère shakespearien ».

La quasi-impossibilité du contrôle par le public est un grand avantage pour le faiseur de thèses romancées; et l'avantage est centuplé quand il est membre de l'Institut et que ses

(1) Comme Ffarington-Malvolio.

titres honorifiques témoignent d'une science garantie par le Gouvernement; car, dès que les hommes sont hors d'état de juger par leurs propres lumières, le diplôme de docteur acquiert un prestige religieux; et, malgré toutes nos prétendues révolutions, c'est aujourd'hui comme du temps de Molière, qui nous enseigne que, par la robe et le bonnet de docteur, « tout galimatias devient savant et toute sottise devient raison ». Toutefois, un si grand pouvoir recèle pour celui qui en profite un danger caché; c'est (en lui donnant par trop l'assurance de son infaillibilité) de le pousser à quelque imprudence mémorable. Et c'est le piège où est tombé M. Abel Lefranc dans cette séance du 17 juin 1932, où il a expliqué à l'Académie des Inscriptions que la tragédie d'*Hamlet* était un complot politique monté par Derby-Shakespeare pour symboliser Marie Stuart dans la mère d'Hamlet, pour la représenter comme la meurtrière de ses époux François II et Darnley et pour dégoûter les Anglais de donner à son fils Jacques le trône que la mort de la reine Elisabeth devait bientôt laisser vacant.

Bien que cette histoire n'ait pas été imaginée par M. Lefranc lui-même, mais par une certaine miss Winstanley, M. Lefranc s'y raccroche comme le noyé à l'épave, parce que, son Derby-Shakespeare ayant eu pour mère une petite-fille du roi d'Angleterre Henri VII, il en profite pour proclamer: « La voilà, la preuve, la grande, irréfutable preuve! Derby-Shakespeare voulait être roi, et il a composé *Hamlet* pour déshonorer son concurrent le plus redoutable. »

Dans deux numéros du *Mercure* (1er juillet 1932 et 1er mars 1935), j'ai déjà montré quelques-unes des raisons morales et matérielles qui interdisent de croire le petit roman de miss Winstanley. Ces raisons, je puis en épargner aux lecteurs la répétition, car j'avais eu soin de dire qu'il me restait quelques arguments inédits: ce sont les meilleurs, et je les réservais pour le jour prévu où M. Lefranc reviendrait à la charge. Il y est revenu par l'intermédiaire de M. Morhardt. Je sors donc mes arguments frais et nouveaux, qui, sans l'aide des anciens, suffiront à régler la question.

Voici, en quelques mots: les éditions d'*Hamlet* ne peuvent pas (comme le prétend M. Lefranc) avoir été des pamphlets

destinés à empêcher Jacques Stuart, roi d'Ecosse, d'obtenir le trône d'Angleterre, attendu que toutes ces éditions (je dis: toutes celles où la mère d'Hamlet semble être complice de l'assassinat de son premier mari) ont été publiées, non avant l'avènement du dit Jacques Stuart, mais pendant le règne de celui-ci, et, par conséquent, de toute évidence, avec son approbation.

Précisons bien. La première édition que l'on connaisse d'*Hamlet*, — celle, du reste, qu'invoque M. Lefranc (1), fut annoncée au Registre des Libraires de Londres le 26 juillet 1602. Mais elle ne parut que l'année suivante. Dans quel mois? On ne sait. Mais il est probable que Jacques d'Ecosse était déjà roi d'Angleterre, ayant été proclamé le 24 mars 1603. En tout cas, le fait capital, c'est que, dans cette version, qui donne un premier état de la pièce et que, pour ce motif, on nomme le « premier *Hamlet* », la reine Gertrude, mère du héros, est bien moins coupable qu'elle ne le sera dans les éditions suivantes. Elle paraît ignorer sincèrement que son nouveau mari est l'assassin du précédent; et, éclairée par les révélations d'Hamlet, elle promet à Horatio de se mettre du parti de son fils contre son époux, — scène qu'on ne trouve que dans ce « premier *Hamlet* ».

Presque tous les commentateurs s'accordent à penser que ce quarto de 1603 est subreptice (*surreptitious*), une édition « de pirate », comme disent les Anglais. C'était un fait commun à l'époque. La propriété littéraire n'étant pas protégée par la loi, le « libraire » qui convoitait une pièce à succès n'hésitait pas à s'en procurer par n'importe quels moyens un texte plus ou moins pur, et à le publier, sans demander l'autorisation ni de l'auteur, ni du théâtre. La moitié des pièces de Shakespeare parurent ainsi, de son vivant, en des in-quarto qui, pour la plupart, ne durent rien lui rapporter et qui défiguraient son œuvre par les fautes les plus grossières, dont une partie a passé dans le Folio des Œuvres complètes en 1623.

Il y a lieu de supposer que la publication de ce « premier Hamlet » choqua particulièrement l'auteur; et c'est par ses

(1) Cf. Abel Lefranc: « L'Enigme d'Hamlet », *Revue bleue* du 7 mai 1932.

soins sans doute qu'un autre éditeur prépara un nouvel in-quarto, qui donne *Hamlet* « augmenté de moitié, *conformément au véritable et parfait manuscrit* », mention qui figure à la suite du titre de l'ouvrage et qui semble bien vouloir dire que la version du « premier Hamlet » n'était pas bonne. Ce « second Hamlet », ainsi qu'on l'appelle, parut en 1604, alors que Jacques d'Ecosse était roi depuis un an. Or, c'est dans cet *Hamlet*-là que la reine Gertrude a l'air d'avoir vraiment une part de culpabilité. C'est dans celui-là que son fils lui fait, sans parvenir à la gagner, de sanglants reproches, au cours de cette scène qui, dit M. Morhardt, « est le réquisitoire le plus ardent et le plus farouche peut-être qui existe dans la littérature universelle ».

Et c'est le moment où Jacques Stuart fait transporter les restes de sa mère à l'abbaye de Westminster, le Panthéon des Anglais; c'est le moment où William Shakespeare est désigné pour figurer en tête d'une troupe d'acteurs, dans le cortège du roi faisant son entrée solennelle à Londres. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que, si le drame d'*Hamlet* avait été seulement soupçonné de contenir des allusions criminelles contre le roi, son auteur n'aurait pas eu la bêtise, quel qu'il fût, de lancer ce brûlot quand il n'y avait plus aucune chance d'empêcher Jacques de monter au trône, puisqu'il y était bien installé, et que resplendissaient par contre toutes les chances pour l'offenseur de se faire pendre ou décapiter.

Tout ce qu'a trouvé M. Morhardt à me répondre sur ce point, c'est que le roi fut plein de « mansuétude » envers l'homme de Stratford parce qu'il savait bien que cet idiot n'était pas l'auteur d'*Hamlet*. Quelle bonté de la part de ce monarque, au nom duquel on menaçait Ben Jonson, illustre et bien en cour, de lui couper les oreilles, pour le punir d'avoir eu des rapports avec deux auteurs qui s'étaient permis quelques plaisanteries sur les Ecossais dans une comédie à laquelle Ben n'avait peut-être pas même collaboré!

Le drame d'*Hamlet*, quel que fût son auteur, était là; et s'il avait été connu comme un pamphlet injurieux envers le roi, celui-ci l'aurait su; et même si, contre toute vraisemblance, Jacques n'avait pas voulu châtier l'auteur, du moins il n'aurait pas laissé publier sous son règne cette pièce, cou-

pable de lèse-majesté. Or, après ce quarto de 1604, un autre tout pareil est imprimé en 1607, un autre en 1611, un autre encore qui ne porte pas de date, mais qui a certainement paru avant le Folio de 1623 où, parmi les Œuvres complètes, *Hamlet* a trouvé sa place définitive. Ainsi, quatre quartos et le folio, cela fait cinq éditions successives du « second Hamlet » (c'est-à-dire celui de la mère coupable) qui paraissent sous le règne de Jacques Stuart. Et quand on réimprimait si souvent une pièce, c'est le signe qu'on la jouait souvent aussi. Et tout cela ne pouvait se faire qu'avec l'approbation de la censure, autrement dit : du souverain lui-même.

Et c'est là la preuve indéniable que les contemporains ne voyaient dans *Hamlet* aucune des « identifications » que miss Winstanley et M. Lefranc ont rêvées. En effet, le caractère de la reine Gertrude ne ressemble en rien à celui de Marie Stuart. Du reste, M. Lefranc lui-même avait étudié *Hamlet* pendant de nombreuses années sans apercevoir le moindre rapport entre les deux reines. Pour lui ouvrir les yeux, il a fallu que la miss anglaise vînt. Quand M. Morhardt nous dit que les « trouvailles » de M. Lefranc font un « grand honneur à l'érudition française », je veux le croire et j'applaudis pour certains travaux; mais c'est M. Lefranc qui coupe net ces applaudissements, lorsqu'il va communiquer à l'Institut un petit roman enfantin qu'il prend pour une découverte historique et dont un simple contrôle de dates (un examen de cinq minutes) démontre l'absurdité. Cette aventure aura eu du moins le mérite de faire voir à quoi sont bonnes les académies: grâce à elles, un monsieur, qui passe ses jours et ses nuits à se mystifier lui-même, n'a qu'à venir, sous une certaine coupole, mystifier deux ou trois douzaines d'autres messieurs qui, n'étant pas au courant, ne manquent point, comme le veut la politesse officielle, de recevoir sa mystification avec des airs convaincus et profondément satisfaits; et, le lendemain, des centaines de journaux, du plus grand au plus petit, iront porter en chœur à la France et à l'étranger la « révélation » du cher Maître. « M. Abel Lefranc a montré que Marie Stuart, etc. »

Malheureusement, en Angleterre et même bien ailleurs (particulièrement en Allemagne, s'il faut le dire), il est beaucoup

de lettrés qui ne sont pas, comme nos bons académiciens, des ignorants sur les questions shakespeariennes, et les comptes rendus de notre presse font rire l'étranger et lui inspirent un mépris de choix pour cette pauvre érudition française et pour l'Institut de France.

V. — L'IDENTIFICATION DE MALVOLIO.

L'érudite anglaise a raté Marie Stuart. L'érudit américain a-t-il mieux réussi, qui vient d'identifier le Malvolio du *Soir des Rois* ou *Douzième Nuit* (*Twelfth Night*) avec l'intendant de la famille Stanley-Derby? Peut-être, mais je ne le souhaite pas pour MM. Lefranc et Morhardt; car, si cette identification était reconnue exacte, elle fournirait une excellente preuve que William Shakespeare est bien l'auteur de son théâtre.

Quoi qu'en dise M. Morhardt, l'identification Malvolio-Ffarington n'est pas d'une vérité qui s'impose. D'ailleurs, pas plus que pour *Hamlet* et Marie Stuart, elle n'avait été devinée par les trente ans d'études de M. Lefranc. Mais dès que l'Américain Alwin Thaler a fait connaître sa « trouvaille », cris de joie, transports d'allégresse! *Eurêka! Eurêka!* Et c'est pour nous éblouir de cette lumière que M. Morhardt a écrit son article du *Mercure*, comme l'indique le titre même: *L'identification de Malvolio.*

Parmi les personnages de Shakespeare, Malvolio est un des plus cruellement traités. On dirait que l'auteur exerce sur lui une vengeance. Cet intendant d'une noble dame est un modèle de ridicule. Grotesque par sa suffisance, son ambition, son accoutrement, ses allures, il avale les bourdes les plus invraisemblables dès qu'elles flattent son outrecuidance. Il se fait mystifier (lui aussi!) par la soubrette et jusque par le bouffon de sa maîtresse. On lui persuade que celle-ci brûle d'amour pour lui, et alors les extravagances du pauvre sire ne connaissent plus de mesure, — si bien qu'il échoue dans un cachot, en attendant le cabanon. C'est une satire féroce et qui le paraîtra encore davantage si l'on admet, comme M. Lefranc, que l'intendant Ffarington a été le prototype non seulement de Malvolio, mais de Polonius dans *Hamlet* et d'Oswald dans le *Roi Lear*. Ce dernier, s'il est moins ridicule que

les deux autres, est plus odieux. C'est un lâche coquin qui se laisse rosser par son adversaire en braillant d'épouvante, mais qui retrouve son courage pour assassiner un vieil aveugle. Si l'intendant Ffarington a posé pour ces trois personnages, il fallait que celui qui l'a flétri ainsi eût une bien grosse dent contre lui.

Cependant, Malvolio, Polonius et Oswald ont tous les trois une qualité très marquée: ils sont extrêmement dévoués à leurs maîtres. Et Ffarington le fut aussi, M. Morhardt le déclare avec insistance.

Il sut, dit-il, par une administration habile, augmenter son bien, tout en servant, il faut le reconnaître, avec une irréductible fermeté, les intérêts de ses maîtres, et, encore une fois, son dévouement à leurs intérêts ne fait pas question. Dans aucune des pièces shakespeariennes où il est visé, on ne lui adresse de reproches de cet ordre. Il n'y a en lui d'intempérant que son dévouement. Il en encombre le domaine des Derby. Censurer les délinquants, empêcher l'extravagance, examiner les comptes, tout annonce qu'il a exactement rempli sa charge.

Voilà ce que nous dit M. Morhardt (toujours dans ce *Mercure* du 15-IV, p. 312). Mais alors, pourquoi Derby-Shakespeare se serait-il acharné sur cet excellent serviteur dont les ridicules provenaient d'un excès de zèle pour ses maîtres? Ffarington, nous dit-on, avait épousé une Stanley: il était donc le parent par alliance de la famille Stanley-Derby. Et c'est ce parent et ce serviteur que, pour le récompenser, Derby-Shakespeare aurait poursuivi dans trois ouvrages, en le représentant ici comme un dément burlesque et là comme un vil assassin? Ce serait révoltant, mais surtout incompréhensible.

Pourtant, nous commençons à entrevoir quelqu'un qui a pu prendre Ffarington en grippe. Ce majordome était insolent avec ses inférieurs. Citons encore M. Morhardt:

Si le « steward » des Derby nomme, dans ses « livres de maison », avec un respectueux empressement, les hôtes qui sont d'un rang élevé, il ne condescend jamais à désigner par leur nom les personnalités d'ordre subalterne. *Il énumère, il est vrai, les nombreuses représentations qui ont lieu dans les diverses résidences de ses maî-*

tres, selon une tradition qui remonte à 1461. *Mais on ne saura rien ni des comédiens, ni des pièces qu'ils ont représentées.* (P. 315.)

Or, Ffarington a été, sans nul doute, très souvent en rapport avec les comédiens, attendu que lord Strange, frère de Derby-Shakespeare (celui-là même qui passe pour être mort d'un fraternel poison) « avait [je cite encore M. Morhardt] une troupe de comédiens qui portait son nom ».

Eh! oui, cher monsieur, il en avait une! Mais pourquoi ne dites-vous rien de cette troupe? Quelle discrétion! Vous ne savez donc pas? M. Lefranc ne vous a donc pas dit? Alors, c'est une trahison. Eh bien, cette troupe que le frère de votre Derby-Shakespeare avait sous son patronage, c'était tout bonnement celle où brillait Shakespeare lui-même. Toutes les biographies du Stratfordien vous le diront, et le livre de M. Lefranc aussi.

Et aussitôt, le problème s'éclaire. Ou bien votre identification Ffarington-Malvolio est fausse, — ou bien, si elle est vraie, ce n'est pas votre Derby qui a cloué le « steward » au pilori, ce sont les comédiens, par la plume de l'homme de génie qu'ils avaient parmi eux. C'est le Stratfordien qui, avec eux, s'est vengé de l'insolence et de la lésinerie d'un outrecuidant personnage qui ne daignait pas connaître leurs noms, méprisait les arts et fermait la bourse de ses maîtres aux artistes. Et ce nom même de Malvolio (l'homme au mauvais vouloir) me porte à croire à cette vengeance.. L'imbécile qui, dans la *Douzième nuit,* s'offre si bien aux duperies et tend si bien les bras à un amour imaginaire, devrait, comme l'ami de Roméo, s'appeler plutôt Benvolio. Ffarington était un Benvolio pour ses maîtres. Mais il était un Malvolio pour Shakespeare qui, par ce nom, exprime sa rancœur secrète et celle de ses camarades (1).

Interprétée dans ce sens, la « trouvaille » de l'Américain serait vraisemblable et intéressante.

(1) Nous n'ignorons pas que, dans ce sens de *bon* et *mauvais vouloir,* la bonne orthographe italienne exigerait *Benvoglio* et *Malvoglio.* Mais *gl* ayant en italien une prononciation particulière très différente de l'anglaise, Shakespeare était logique en adaptant le moins mal possible l'orthographe de ces noms à la prononciation de ses compatriotes.

VI. — LES BROCHETS ET LES POUX

Voilà donc liquidées les deux grandes « identifications » qui devaient prouver que l'œuvre de Shakespeare appartient à Derby. On voit ce qu'elles valent.

M. Morhardt, dans son article, nous sert encore une autre preuve, qu'il tire des *Joyeuses Epouses de Windsor*. Cette pièce débute par une scène où un juge comique, Shallow, jure de poursuivre le gros Falstaff devant la Chambre Etoilée pour délit de chasse; et quelqu'un vante les douze brochets qui figurent dans les armes du juge. Là-dessus, M. Lefranc a pris une « géniale initiative » qui fait l'admiration de M. Morhardt, parce que personne encore n'en avait eu l'idée, même en Angleterre, — ceci pour une bonne petite raison dont M. Morhardt n'a pas l'air de se douter, c'est que les Anglais n'ont jamais pris au sérieux la thèse de M. Lefranc sur Derby-Shakespeare.

Donc, son génie ayant conduit M. Lefranc tout droit aux archives de la Chambre Etoilée, il n'a pas manqué d'y découvrir que son Derby avait été poursuivi pour délit de chasse par un certain Procter, — d'où il a tiré immédiatement ce savant syllogisme:

« Dans une pièce de Shakespeare, un personnage parle d'en poursuivre un autre pour délit de chasse. — Or, Derby a été poursuivi pour délit de chasse. — Donc, Derby est l'auteur des ouvrages de Shakespeare. »

Que deux nobles du seizième siècle aient eu une querelle de chasse, rien de plus naturel et de plus commun. On sait si l'aristocratie de ce temps était turbulente et querelleuse, et l'on sait aussi que la chasse tenait dans la vie des seigneurs un rôle remarquable, le premier après la guerre, dont elle était l'image avec ses meutes d'hommes et de chiens, ses magnificences, ses cruautés. Ce qui, dans la comédie de Shakespeare, est original et particulier, ce n'est pas la querelle de chasse, ce sont les calembours sur des mots que la prononciation faisait parents: le brochet blanc (*luce*), le pou (*louse*) et sans doute un nom propre sous-entendu, celui de Lucy (prononcez *lou-cé,* en accentuant la première syllabe et en laissant tomber la seconde). Or, Shakespeare avait connu

deux juges, dont l'un se nommait Thomas Lucy et dont l'autre, Gardiner, avait épousé une dame Frances Lucy ou Luce. Et il paraît que tous deux, à cause du dit nom, avaient dans leurs armes des *luces* (brochets). Quant à Derby, il n'eut certainement jamais affaire à ces individus qui, auprès d'un si grand seigneur, étaient peu de chose.

M. Morhardt, rejetant les traditions qui gênent M. Lefranc, refuse de croire à celle qui veut que Thomas Lucy ait fait battre Shakespeare et l'ait chassé de Stratford. Mais il ne peut nier que Gardiner, époux de la dame Lucy, n'ait eu à Londres une grosse querelle avec William Shakespeare, car celle-ci est attestée par deux pièces légales datant de novembre 1596 et qu'un heureux chercheur, M. Leslie Hotson, a retrouvées, il n'y a pas longtemps, et publiées dans la revue *The Atlantic Monthly* (octobre 1931), avant de les commenter dans un livre : *Shakespeare versus* (contre) *Shallow*. Cette « trouvaille » renforce l'opinion que la plaisanterie sur les *luces* et les *louses* est bien une vengeance de Shakespeare, soit contre Thomas Lucy, soit contre Gardiner-Lucy, soit contre les deux.

Et de trois! Là encore, M. Lefranc et son brillant second sont allés imprudemment se jeter dans le piège. Ne dirait-on pas qu'un mauvais génie les pousse et que le Stratfordien, toujours vindicatif, se venge d'eux aussi?

VII. — L'IDIOT MÈNE A L'IDIOTE.

J'ai traité tous les points que nous offrait l'article de M. Morhardt. J'aurais mille autres choses à dire, mais cet article est déjà trop long, — il faut bien vite terminer.

Beaucoup m'ont dit: « Que l'auteur d'*Hamlet* soit qui l'on voudra! C'est l'œuvre qui importe! »

Cette œuvre étrangère, nous la jouons et la commentons si souvent chez nous, et nous lui avons demandé tant d'inspirations, que, malgré toutes les difficultés, elle s'est mêlée à notre intellectualité française. Or, à force d'en nier l'auteur, on fausse l'œuvre elle-même. Et pour *Hamlet*, par exemple, selon qu'on veut le donner à Bacon, à Rutland, à Oxford, à Derby, ou à l'Illustre Inconnu, chacun y cherche des allusions,

des identifications pour sa thèse. Pour l'un, les personnages symbolisent Jacques d'Ecosse, sa mère Marie Stuart, Darnley, Bothwell, voire François II, voire Ffarington. Pour l'autre, c'est le comte d'Essex père, et c'est son fils, sa femme infidèle, son rival Leicester. Pour un troisième... Mais je n'en finirais pas. On s'acharne à prouver l'impossible, on dénature les personnages du drame, on leur refait le caractère, et, si tel passage ne s'accorde pas avec votre théorie, on jure qu'il est apocryphe. C'est ainsi que les partisans d'Oxford-Shakespeare rejettent et dénigrent un des plus beaux chefs-d'œuvre shakespeariens, *La Tempête,* parce que leur grand homme était mort quand la pièce a été composée. Et, ne pouvant être de lui, elle ne vaut rien.

Les baconiens, rutlandiens, oxfordiens, derbyens, etc, etc., tous ces moutons enragés se sont si bien mangés les uns les autres qu'il n'en reste guère que des débris. Bacon a encore des partisans en Amérique, quelques-uns en Angleterre, où l'on peut aussi rencontrer quelques oxfordiens. Derby ne sévit qu'en France, grâce au pouvoir officiel qu'on a conféré à M. Lefranc de faire croire aux ignorants et aux sots les bobards les plus fantaisistes, qu'auréole à leurs yeux cet Institut sur lequel planent les gloires confondues (confondues dans tous les sens du mot) de Michel Chasles et de Vrin-Lucas.

Les moutons se sont donc mangés; mais l'extravagance appelle l'extravagance, et voici qu'outre-Manche certains *désintégrateurs* (ainsi qu'on les appelle) en sont arrivés à attribuer l'immortel théâtre, non plus à un seul remplaçant, mais... à tout le monde. Il est vrai que tous ou presque accordent une place à Shakespeare, et, loin de le prendre pour un idiot, plusieurs le placent si haut qu'ils ne veulent le reconnaître que dans les pages de son œuvre où le génie est le plus visible. Mais d'autres, à leur extrême-gauche, vont jusqu'à la complète anarchie et font de l'Œuvre un chaos où l'on aperçoit confusément du Shakespeare, du Marlow, du Ben Jonson, du Beaumont, du Fletcher, du Chapman, du Greene, du Kyd, du Lodge, du Drayton, du Middleton, du Dekker, du Webster, du Daniel, du Chettle, du Munday, du Rowley, du Je-ne-sais-plus-qui-encore, — et même du policier et du grand seigneur, peut-être un peu d'Oxford, même un peu de Derby, ces no-

bles personnages ayant dû être employés par le gouvernement à censurer les pièces et à donner de bons conseils aux auteurs.

Quelques curieux, ayant mis le nez dans ce chaos, en sont revenus consternés; et des esprits aussi clairs, des lettrés aussi judicieux que M. Connes, en paraissent troublés à jamais. « Mais, s'est écrié quelqu'un de ma connaissance, mais alors *Hamlet, Othello,* ce monde qui effaçait tout! C'était donc une blague? L'Œuvre n'existe pas? » Et il avait l'air un peu vexé de celui qui se demande s'il n'a pas été victime d'une grosse fumisterie. C'était forcé. Depuis bientôt un siècle que des gens passent leur vie à tuer l'Idiot, cela devait aboutir à tuer l'Idiote.

Telle est, cher monsieur Morhardt, la besogne à laquelle, avec l'innocence la plus pure, vous collaborez en soutenant, comme une vérité infaillible, un invraisemblable roman. Tout cela n'est pas tragique, et le fait que, dans cette voie, d'autres sont allés jusqu'au bout de l'incohérence est la promesse d'un prochain retour à la raison, à la santé. C'est déjà un bon résultat que les thèses qui éliminaient l' « homme de Stratford » au profit de tel ou tel grand seigneur ne séduisent encore que les gens qui ne sont plus à la page. Il y a peut-être, dans l'œuvre de Shakespeare, beaucoup de non-Shakespeare; mais la thèse la plus logique, — la seule qui, si elle rencontre quelques points obscurs, ne se heurte pas à des impossibilités flagrantes, — c'est que l'auteur de l'Œuvre, ou du moins de la plus grande partie, est bien celui que vous appelez l' « humble Stratfordien ». Croire que le génie est un privilège de grand seigneur est le comble de la puérilité; et qu'il ait été éclore dans l'âme d'un homme « humble » par la naissance, la fortune et l'instruction première, c'est plus grand et plus beau pour la gloire de l'esprit humain.

Pour répondre à votre amabilité, monsieur Morhardt, j'ai eu la satisfaction de vous rendre un service. Je vous ai éclairé; au moins, on doit le croire. Et j'ai pu le faire en toute modestie, sans recherches pédantesques, sans érudition prétentieuse, sans coupe de cheveux en quatre, sans rien d'ardu ni de compliqué, — avec seulement l'étalage de quelques dates et de quelques faits simples et évidents comme la lumière.

Si vous voulez bien reconnaître que vous étiez fourvoyé dans une méchante voie, qui ne saurait vous faire honneur comme l'affaire du *Balzac* de Rodin, je m'en féliciterai pour vous. Quant à M. Abel Lefranc, je crains qu'il ne faille laisser toute espérance; car une moutonite qui le travaille et l'égare depuis trente-cinq ans (chiffre déclaré fièrement par lui-même) doit être désormais incurable, et aucune clarté ici ne pourra dissiper l'aveuglement. Je ne connais pas M. Lefranc, je n'ai jamais eu avec lui aucune relation, soit directement, soit par intermédiaire, mais cet homme assurément fort distingué, et dont ses amis disent beaucoup de bien, m'est très sympathique. Aussi, c'est de tout cœur que je souhaite le voir enfin, malgré les puissances maléfiques, retrouver la saine lumière. Hélas! on sait bien que, même sans être poussés par les démons du pouvoir officiel, nous avons tous notre folie. Et celle que nous venons de considérer dans cette humble étude est en somme une des moins malfaisantes, bien qu'elle froisse le vrai et le beau.

LOUIS MANDIN.

JAP

LE MONSTRE DE LA LANDE

—

> Il me semble qu'on se rappelle des choses qui n'ont jamais existé.
>
> TOLSTOÏ.

I

C'est un conte des siècles de jeunesse de notre vieille terre qui m'est venu en regardant le crépuscule envelopper doucement d'ombre et de silence l'immense lande campinoise.

Jap était un monstre. Il était petit, avait les jambes grêles, le ventre énorme, les épaules lourdes, la tête rougeaude, avec des yeux très bleus sous des sourcils en broussailles, des lèvres épaisses. On eût dit une bête presque rampante, tout le corps, à chaque pas, roulant vers la droite, puis vers la gauche, dans un flottement de graisse. Sa laideur était telle que les gens s'écartaient de son chemin et que les enfants lui jetaient des pierres.

Il était sans âge. On l'avait toujours rencontré sur les routes avec la même face répugnante, les mêmes yeux clairs dont la candeur faisait peur. On le disait méchant, un peu sorcier aussi, mais jamais il ne fit le mal, jamais il ne jeta de sort sur les chaumières; les bêtes ne se trouvaient pas malades quand le troupeau l'avait croisé sur la route et aucun berger n'était mort après lui avoir touché la main.

Loin de tout village, en pleine lande, il vivait au fond d'une grande fosse creusée dans le sable et que protégeait un toit de chaume et de tourbe. Il errait librement par la plaine et poussait parfois jusqu'aux petites sapinières qui verdissent l'horizon dans le voisinage des hameaux. Là, il se fournissait de branchettes qu'il trans-

portait dans son abri et qu'il taillait pour les grouper en petits balais qu'il allait vendre aux gens des villages lointains.

Jap était le solitaire. Il ne connaissait ni amour ni haine. Jamais pensée joyeuse ou mélancolique n'avait animé ou terni l'éclat de ses yeux. Quand le crépuscule d'été, tout en grisaille ou or fauve, tombait sur la lande comme un ciel de silence et de paix, il se couchait à plat ventre et regardait venir la nuit. La plaine, aussi loin que portait le regard, s'ornait de ses innombrables fleurs de bruyère. Elle semblait un désert rougeoyant avec, de place en place, la déchirure verte et grise des marais. Jap contemplait la lande prise lentement, insensiblement, mais tout entière par cette nuit qui lui était familière, et quand le firmament, enfin, s'étoilait, il restait des heures à le fixer, traçant d'une étoile à une autre des lignes imaginaires, cherchant des figures, des formes de bêtes, animant l'espace d'un fourmillement d'êtres fantastiques qui lui inspiraient une telle crainte qu'il s'écrasait un peu plus sur le sol.

Un jour, une charge de balais sur les épaules, Jap se mit en route vers les villages qui bordent la lande. Sous les rayons ardents du soleil, il avançait péniblement, suant, haletant, trébuchant. Au premier hameau, les chiens se mirent à aboyer en le voyant paraître, les enfants se massèrent en troupe derrière lui, l'injuriant, lui jetant des poignées de boue qui allaient s'aplatir sur sa nuque. Jap ne se fâcha pas et, à chaque porte, il s'arrêtait, offrant ses balais. Les femmes se détournaient avec des gestes d'horreur et les hommes le chassaient brutalement. De son pas lent et incertain, il allait plus loin. Il traversa les villages après les hameaux, les bourgs après les villages, mais partout, c'était le même accueil hostile. Comme il insistait à la porte d'une ferme pour qu'on lui fît au moins l'aumône d'un peu de pain, le paysan lâcha son chien qui se rua sur lui et le mordit cruellement aux jambes. Le sang perla jusque sur les pieds nus.

Jap poursuivit son chemin. Dans la rue d'un gros bourg, des enfants le bousculèrent, le firent choir dans

une flaque d'eau. Jap se releva péniblement, rechargea ses balais sur les épaules et reprit son chemin. Le soir, il se coucha au bord de la route, mais dès l'aube venue, il s'en alla plus loin. Il traversa encore des villages et des bourgs et, vers le milieu du troisième jour, il arriva aux portes d'une ville qu'il n'avait jamais vue. C'était la bonne ville du roi de Campine aux tours énormes et aux palais sans nombre. Mais Jap n'eut pas un émerveillement. Il s'engagea dans la voie s'ouvrant devant lui et, ainsi qu'il le faisait dans les villages et les bourgs, il frappa aux portes et offrit ses balais. Ce fut un rire énorme. Jamais on n'avait vu monstre semblable, ni si tranquillement audacieux. On s'attroupait autour de lui, on lui posait des questions dont il ne saisissait pas le sens, on le raillait, on le bousculait. Le misérable fut pris de peur et voulut fuir. Alors, ceux de la ville se fâchèrent et se mirent à sa poursuite. On lui jeta des pierres et l'une d'elles l'atteignit à la tête. Jap s'affaissa, un voile de sang sur les yeux, tout le corps tremblant d'effroi. Il se redressa pourtant et reprit sa course, abandonnant ses balais. Il parvint ainsi à l'autre bout de la cité, gagna la campagne et ne s'arrêta que lorsque toutes les rumeurs s'étaient éteintes depuis longtemps derrière lui.

Et, cette fois, Jap fut ébloui.

Autour de lui s'étalait une riche campagne. Il n'avait jamais vu que la bruyère de la lande sans fin, et voici que s'allongeaient des champs de blé jaune, semblables à de larges traînées de soleil; voici qu'il y avait des arbres très hauts dont le feuillage épais bruissait doucement. Un ruisseau traversait une prairie, un ruisseau dont l'eau était claire et vive, si différente de celle des marais de la plaine, là-bas.

Jap alla s'étendre au bord du ruisseau et plongea ses mains dans l'eau limpide. Il voyait, tout au fond, sur un lit de sable, de petites pierres que le courant polissait. Des fleurs, des brins d'herbe passaient, et il les regardait s'en aller, très vite. Il lava sa face ensanglantée et vit l'eau se nuancer de rose tendre.

Quand il se sentit reposé, Jap songea à regagner la plaine d'où il était venu. Mais avant de partir, il vou-

lut boire l'eau claire du ruisseau merveilleux. Il y plongea les deux mains jointes et, en les ramenant aux lèvres, il vit une chose étrange: dans le creux de ses mains, l'eau se maintenait; elle ne s'écoulait pas par l'écart des doigts. Elle était comme dorée, avec, au centre, une petite tache blanche, très pure, un peu de neige transparente, semblait-il. Jap but longuement, et ce lui fut délicieux. Il ferma les yeux pour mieux sentir son gosier s'imprégner de fraîcheur, puis, tout à coup, il s'étonna. Il avait le sentiment qu'un être nouveau s'éveillait en lui. Son regard s'arrêtant sur le paysage, il comprenait des choses qu'il n'avait pas soupçonnées jusque-là. Il examina ses jambes grêles, son ventre énorme, ses mains si rudes et, pour la première fois, se rendit compte de sa laideur. Tout le sang de ses veines lui affluait au cœur; son lamentable corps tremblait d'angoisse et d'espoir; des cris héroïques lui déchiraient la gorge...

Et, s'étant redressé, Jap, d'un pas ferme et cadencé, marcha vers la Ville, sans colère et sans crainte.

II

Quand la foule vit revenir Jap, elle s'attroupa de nouveau autour de lui avec des rires et des cris. Il ne s'en émut pas, s'assit tranquillement sur une pierre et dit :

— J'eus tort de fuir ce matin, mais j'ignorais alors ce que je sais à présent. Les gens de la Ville ne sont pas méchants, mais, groupés en foule, ils sont pris d'une subite folie. N'étant ni tout à fait grotesques, ni tout à fait misérables, ils croient devoir rire de ceux dont le corps est lamentable, de ceux dont la détresse est extrême. Si l'un d'entre vous m'avait rencontré sur la route, sans doute son geste eût-il été un geste de pitié. Mais ce même homme sensible et charitable s'étant joint à d'autres hommes, non moins sensibles et non moins charitables, il s'est trouvé une foule pour m'injurier et me frapper, tant il est vrai que chacun d'entre nous a honte d'affirmer ce qu'il pense et ce qu'il sent dans la sincérité de son cœur.

Ce fut une clameur. Les hommes criaient que c'était un monstre philosophe et qu'il fallait le rouer de coups,

mais les femmes leur imposèrent silence, car les femmes croient aux apôtres.

— Laissez rire et laissez crier, reprit Jap, car ils ne sont pas responsables de la pauvreté de leur esprit. Certes, je suis plus laid que le plus laid d'entre vous et plus faible que le plus faible de vos enfants, mais j'ai en moi une beauté que vous ne soupçonnez point et une force dont vous n'auriez que faire: je sais où est le Bien et je vois où est le Mal. Vous pouvez me frapper; vous pouvez me torturer, je ne persisterai pas moins à croire en ma force et à enseigner la Vérité.

Un docteur prononça:

— Cet homme est fou. Les blessures que nos pierres lui firent à la tête lui donnent la fièvre! Il prétend nous enseigner la Vérité, lui, pauvre marchand de balais de la plaine, qui jamais n'apprit l'art d'exprimer une pensée! Cet homme est fou et sa parole est une insulte à notre science. Il faut l'enfermer.

Ce fut un guerrier qui parla ensuite.

— Il se vante de sa force et son poing ne pourrait se crisper sur la poignée d'un glaive! Il prétend que la foule est lâche, et, ce matin, je l'ai vu fuir devant des enfants qui lui jetaient de la boue! Un homme brave fait face à ses ennemis et rend coup pour coup. Le docteur a raison: cet homme est fou, et il convient de le châtier. Je propose qu'on l'attache solidement à un arbre et que mes soldats le fouettent jusqu'au sang.

Mais un juge intervint à son tour:

— Nous ne pouvons l'accabler ainsi, dit-il, sans l'avoir jugé et condamné dans les formes. Cet homme, sans doute, est un grand coupable, car il a gravement insulté tous ceux de la Ville, mais il faut le punir suivant les règles, définir son crime et laisser aux juges le soin de décider comment il doit expier son forfait.

— Malheureux! s'écria Jap, vous voulez me châtier et vous n'êtes même pas d'accord sur les moyens d'exécuter votre sinistre dessein! Les bandits qui attaquent le passant dans la lande déserte sont moins infâmes que vous car ils ne raisonnent pas leur forfait. Ils frappent de telle ou telle manière, selon que leur victime est faible

ou de taille à leur résister. Tout votre esprit et toute votre sience ne vous servent qu'à apporter un peu de raffinement dans votre cruauté, car vous êtes cruels comme des oiseaux de proie. Vos menaces ne m'émeuvent pas. Je ne crains ni le mépris du docteur, ni la force du guerrier, ni la sévérité du juge, car en buvant, là-bas, l'eau limpide du ruisseau merveilleux, j'ai tenu dans mes deux mains une petite âme blanche, l'âme de la race perdue depuis des siècles. Si j'ai osé revenir vers la Ville après en avoir été chassé à coups de pierres, si je ris de vos colères, c'est que cette âme a éveillé en moi tant de vaillance que toutes vos tortures, vos glaives et vos poisons ne viendront plus à bout de mon pauvre corps meurtri!...

C'en fut trop. Les femmes elles-mêmes ne songèrent plus à le défendre. La foule se rua furieusement sur lui, vingt poings l'enlevèrent, le hissèrent. Il eut les chairs tenaillées par les doigts crispés et on l'entraîna vers une tour du haut de laquelle on voulait le précipiter.

Comme la foule roulait devant le palais du roi, le prince s'enquit des causes de cette colère populaire. On lui dit qu'un monstre venu de la lande prétendait avoir retrouvé l'âme de la Vérité. Le roi voulut voir le monstre. Des soldats arrachèrent Jap au peuple et l'amenèrent dans la grande salle du palais, où son apparition provoqua une hilarité énorme. Le roi en oubliait toute dignité, riant à gorge déployée. Mais Jap ne se troubla point.

— Est-il possible, s'écria le prince, que pareil monstre vive dans mes Etats! Qui es-tu? D'où viens-tu? Que fais-tu dans ma ville?

Alors Jap, très doucement, raconta son existence dans la lande. Il dit sa vie errante par la bruyère, et comment il essaya de vendre des balais aux gens des hameaux, des villages et des bourgs. Il décrivit la route qu'il avait suivie pendant trois longs jours, son entrée dans la Ville, la chasse qui lui fut donnée par les enfants et les hommes. Il montra la blessure qu'il portait au front, puis il dit son émerveillement devant la campagne nouvelle, sa halte près du ruisseau, et comment il recueillit l'eau

limpide, l'eau ensoleillée, avec la petite âme blanche qui lui avait révélé la Vérité.

— Et je sens, affirma-t-il, que l'âme de la race s'est éveillée en moi et que j'apporte la parole qui ne trahit pas. Toutes les tortures inventées par les bourreaux ne m'imposeront pas silence, car toujours l'âme qui est en moi survivra, tant que je dirai la Vérité.

Le roi demeurait songeur, une immense pitié dans les yeux.

— Je te garde, dit-il enfin. Où j'irai, tu iras, et si la Vérité est en toi, tu diras toute la Vérité. Ce trône est ton trône; ce palais est ton palais; cette Ville est ta Ville. Partout tu auras le droit de dire hautement ta pensée, et nul ne pourra s'en offenser. Mais si jamais ta parole se trouve être mensonge, si jamais l'âme de la race ment en toi, tu périras, les glaives de tous mes guerriers dussent-ils se briser sur tes os!

Ayant dit, le roi fit un signe et des gens d'armes allèrent disperser la foule qui s'obstinait à réclamer la tête du monstre.

III

Vers ce temps-là, il y eut une grande querelle entre le roi de Campine et le prince de Brabant au sujet de gras pâturages situés à la limite des deux pays. Depuis toujours, les troupeaux des gens du Brabant et ceux des gens de la Campine paissaient ensemble, étroitement mêlés, en cet endroit assez riche pour les nourrir abondamment les uns et les autres. Leurs gardiens campinois et brabançons, parlant la même langue, vivaient en bonne entente et s'entr'aidaient fraternellement. Mais un jour, il manqua un mouton à un troupeau campinois. Après l'avoir cherché en vain dans les environs, le berger de ce troupeau, qui redoutait la colère de son maître au retour, accusa un berger brabançon d'avoir volé la bête qui lui manquait. Les autres bergers intervinrent, et la querelle s'envenima, les Campinois prenant fait et cause pour leur compagnon, les Brabançons soutenant avec véhémence leur frère accusé d'un vol dont il se disait innocent.

Le lendemain, les bergers campinois arrivèrent au pâturage accompagnés de gens d'armes du roi et les bergers brabançons étaient protégés par des gens d'armes de leur prince. Les hommes de guerre ont le langage rude et la menace prompte. Ceux du roi de Campine intimèrent l'ordre à ceux du prince de Brabant de se retirer avec leurs troupeaux des pâturages faisant partie du royaume de leur maître; mais les autres ripostèrent que ce territoire appartenait à leur seigneur et que c'était aux Campinois de s'en aller avec leurs troupeaux. Des menaces on en vint aux coups. Alors, ces hommes qui jusque-là avaient vécu en frères s'aperçurent qu'ils n'étaient pas de la même race, du même pays, qu'ils n'avaient pas les mêmes sentiments ni les mêmes intérêts, pour tout dire, qu'ils étaient ennemis. Et pendant la querelle, leurs troupeaux confondus continuaient à brouter paisiblement l'herbe du pâturage commun.

Les Campinois allèrent rendre compte de ce qui se passait au lieutenant du roi qui commandait dans la région; et leurs adversaires s'en furent demander aide et protection au seigneur qui avait la garde des Marches du Brabant. Le lieutenant du roi et le seigneur des Marches arrivèrent, le premier accompagné de ses archers, le second entouré de ses écuyers. Ils s'abordèrent courtoisement, mais leur langage prit tout de suite un ton sévère. L'un affirmait que les pâturages appartenaient de temps immémorial aux Etats du roi de Campine; l'autre ripostait qu'ils tenaient depuis toujours aux domaines du prince de Brabant et qu'il n'en démordrait pas. Une dispute s'ensuivit sur leurs droits respectifs et ils se quittèrent sans se saluer, mais après avoir porté la main à la poignée de leur glaive, voulant marquer par là qu'ils étaient résolus à trancher le différend par les armes.

Le roi de Campine réunit aussitôt son grand conseil, tandis que le prince de Brabant convoqua ses chefs de guerre. Le roi et le prince étaient de caractère conciliant et ne demandaient qu'à vivre en paix; mais ils avaient, l'un et l'autre, le noble sentiment de l'honneur, de la dignité et du devoir envers leurs sujets et envers eux-

mêmes. Les conseillers du roi de Campine firent état de vieux accords pour établir aux yeux de leur maître que les pâturages lui appartenaient. Ils voulaient le convaincre qu'il ne pouvait permettre aux gens du Brabant, trop orgueilleux et trop insolents, d'attenter aux droits sacrés des Campinois sans encourir le mépris de son propre peuple. Le chef des guerriers se montra impatient de combattre et déclara que ce n'était pas la peine de disposer de la force si l'on n'était pas résolu à s'en servir pour la gloire du prince et du royaume. Le premier lieutenant du roi fit remarquer qu'au delà des pâturages coulait une rivière riche en poissons, ouvrant la route vers la mer et dont la possession créerait de grandes possibilités pour la prospérité des Etats de Campine. Il était raisonnable, pensait-il, de pousser jusque-là et d'assurer ainsi au royaume des avantages précieux. L'intendant qui avait la garde du trésor royal ne manqua pas de rappeler que le prince de Brabant était très riche et qu'il pouvait payer une forte rançon, ce dont les finances du royaume se trouveraient bien.

Le roi était perplexe. La guerre lui répugnait, mais l'honneur et les intérêts du royaume lui tenaient au cœur. Se tournant vers Jap, il demanda:

— Que pense de tout ceci l'Homme de la Vérité?

— O roi clément et juste, répondit Jap, je pense que ce serait folie de faire la guerre pour un mouton qui, sans doute, s'est éloigné du troupeau et qu'un loup a dû emporter! La perte d'un mouton ne vaut pas le sacrifice d'une seule vie humaine, ni la fin de l'amitié de deux princes qui ont vécu jusqu'ici en bons voisins. La guerre est dure pour qui la fait et cruelle pour qui la subit. Elle fait des victimes sans nombre; le royaume en sera troublé pendant des mois et des années; votre peuple endurera bien des souffrances et vous serez accablé de soucis et de tourments. La victoire est chose incertaine. Le sang versé, les villages rasés et les villes détruites laisseront dans le cœur des hommes des haines farouches que les enfants suceront avec le lait des mères et qui, au long des âges, pousseront au sacrifice les générations. Un mouton retrouvé, la possession d'un pâtu-

rage, la conquête d'une rivière poissonneuse ouvrant la route vers la mer ne peuvent payer tant de misères.

— Mais la gloire du prince et le bonheur du royaume? demanda le chef de l'armée.

— Il n'est pas de gloire plus certaine et plus durable, répliqua Jap, que celle qu'un grand roi s'assure en faisant régner la paix, et pour les peuples comme pour les hommes, le bonheur est dans la quiétude de l'esprit et du cœur.

— Mais nos droits sur les pâturages? demanda le premier lieutenant du roi.

— Ils demeurent ce qu'ils étaient jusqu'au jour où vous vous êtes aperçus, par cette querelle de bergers, qu'ils pouvaient exister, et les droits que croit avoir le prince de Brabant demeurent de même. Pour l'un et pour l'autre, ils resteront ce qu'ils sont aussi longtemps que les pâturages suffiront à nourrir nos troupeaux et ceux du voisin. Cela seul importe. Le jour où il n'en sera plus ainsi, il sera toujours temps de disputer à propos de droits dont, hier, vous n'aviez souci ni l'un ni l'autre.

— Mais la rançon que devra nous payer le prince de Brabant lorsqu'il sera vaincu? demanda l'intendant qui avait la garde du trésor royal.

— A moins, répliqua Jap, que, vainqueur, il n'exige de vous une rançon plus forte encore que celle que vous avez dessein de lui réclamer.

— Mais quelle sera l'opinion du peuple s'il constate que je ne défends pas sa cause? demanda le roi.

— O roi! répondit Jap, le peuple n'a pas d'opinion. Il se laisse guider par d'assez pauvres apparences; il croit ce qu'on veut bien lui montrer et nie ce qu'on sait dissimuler à ses yeux. Donnez un autre mouton au troupeau qui a perdu un des siens. La querelle des bergers s'apaisera. Vos conseillers expliqueront que, par cet acte, vous avez voulu épargner à vos sujets une guerre cruelle et inutile. Le peuple célébrera votre générosité et en éprouvera de la fierté, tandis que ceux du Brabant, qui ne désirent pas le combat, loueront votre sagesse, source de toute véritable gloire.

Ainsi fut fait, et il n'y eut pas de guerre, cette fois, entre le roi de Campine et le prince de Brabant.

IV

Le roi de Campine avait une fille d'une grande beauté qu'il destinait au fils du prince de Brabant. Elle avait un air de douceur et de modestie qui surprenait chez une jeune princesse, une chevelure blonde, les yeux d'un bleu tendre, le visage charmant. Elle était généreuse et bonne, et passait ses journées à écouter les bardes que son père faisait venir des différentes régions campinoises et des pays voisins afin de la distraire par leurs ballades et leurs récits. Mais la princesse n'aimait pas les chants de vaillance et de gloire. Le rappel des combats où s'affrontaient les héros la plongeait dans l'effroi et la mélancolie. Seuls, les chants d'amour et de tendresse lui plaisaient. Elle était toute en émoi et le sang empourprait ses joues quand un poète errant, de passage au palais, célébrait devant elle, avec des accents enflammés, la grande passion de quelque princesse lointaine et de son fidèle amant. Alors, elle recommandait de bien traiter le poète et de lui donner une pièce d'or.

Emue de pitié à la vue de Jap, que la foule avait si cruellement frappé, et voyant qu'autour du roi tout le monde méprisait le monstre de la lande et l'accablait de railleries et de sarcasmes, la princesse s'était prise d'amitié pour lui. Elle trouvait émouvante sa laideur et ne s'effarouchait pas de son allure grotesque. Il ne lui déplaisait point que la rude parole de la Vérité tombant de ses lèvres abaissât l'orgueil des grands et troublât la conscience des méchants. Jap subit l'effet de cette sympathie. Il s'attacha à la princesse en qui il avait reconnu un cœur simple et droit, une âme sincère que la vie n'avait pas altérée et qui, ne sachant pas encore comment les choses vont dans le monde, gardait toute sa fraîcheur première. Il prit l'habitude de venir chaque jour passer de longues heures dans la salle du palais où se trouvait la princesse, entourée de ses dames et de ses serviteurs. L'idée lui était venue de veiller sur elle, de la tenir en garde contre les erreurs

des hommes, de faire de son âme une âme de clarté semblable à la sienne, toute imprégnée de la force de la Vérité.

Un jour d'hiver, pendant que la tempête dehors faisait rage, il survint comme la princesse écoutait un poète arrivé le matin même au palais et qui avait déjà quelque renom dans la ville. Ce poète chantait la neige:

La neige tombe, lasse et lente,
La neige tisse un grand linceul
Pour les amantes que tourmente
Le mal amour d'un cœur trop seul.

Demain nous monterons aux tours
Pour voir la neige sur la plaine,
Et les corbeaux et les vautours
Pourchassant les âmes en peine.

Ma sœur, ma sœur, la neige est sainte,
Qu'elle soit vierge de nos pas,
Car la neige garde l'empreinte
De ceux qui ne reviennent pas.

La neige tombe, lasse et lente,
La neige tisse un grand linceul
Pour les amantes que tourmente
Le mal amour d'un cœur trop seul.

La princesse goûta ce chant et le poète en éprouva une grande fierté. Mais Jap se mit à rire et dit:

— Cet homme ne sait ce qu'il dit. Je connais la plaine, car j'y suis né et j'y ai toujours vécu. En hiver, la neige y tombe en lourdes rafales chassées par le grand vent, et elle n'a jamais tissé aucun linceul pour des amantes qui ne peuvent avoir le cœur en deuil, puisqu'elles n'existent pas là où il n'y a que solitude et silence. Quant aux corbeaux et aux vautours, ils ne poursuivent pas des âmes en peine, mais cherchent leur pâture dans la boue des marais, et la menace de mon bâton a toujours suffi à les chasser. Ce poète ment.

— Pourtant, dit la princesse, son chant est touchant.

— Il ne l'est, répliqua Jap, que par l'apparence trompeuse des images et la musique des mots. La poésie vraie est dans l'aspect profond des choses, qui ont leur

grandeur propre, et les mots qui prétendent la traduire ne peuvent que la trahir.

Ce langage blessa le poète, qui s'en fut très mécontent. Un autre vint qui, après s'être incliné devant la princesse, chanta la complainte de la reine de Bohême:

En Bohême était une reine,
Douce sœur du roi de Thulé,
Le cœur loyal, l'âme sereine,
Reine par sa toute beauté.

Le grand trouvère de Bohême,
Un jour triste d'automne roux,
Lui murmura le vieux : « Je t'aime! »
Ames folles et cœurs si fous!

Et la reine, d'amour charmée,
Le grand trouvère tant aima,
Que le soir son âme pâmée
Vers les étoiles s'exhala.

Les grosses cloches de Bohême
Et les clochettes de Thulé
Chantèrent l'hosanna suprême
Pour la reine morte d'aimer.

— Celui-ci, dit Jap, est un pauvre fou perdu d'orgueil qui, étant poète lui-même, voudrait faire croire qu'une reine peut aimer jusqu'à en mourir un humble faiseur de chants. D'ailleurs, cela fût-il possible, que le roi de Bohême, bien loin de faire sonner les cloches pour célébrer la gloire d'un tel amour, eût fait pendre haut et court son grand trouvère.

La princesse était désolée.

— Je vois bien, dit-elle, que vous ne croyez pas à la poésie et que vous méprisez l'amour.

— Hélas, dit Jap, la Vérité ne s'accommode point des miracles qui ne sont que dans l'harmonie des mots, ni des sentiments qui n'ont que l'attrait que leur prête notre imagination. C'est pourquoi elle ignore la haine et ne connaît point l'amour.

V

Il y eut grand émoi au royaume de Campine quand y

arriva, venant des pays du Levant, un homme étrange, à la face émaciée, au teint olivâtre, aux cheveux noirs et luisants. Cet homme parlait un langage singulier, où se heurtaient des mots empruntés à tous les idiomes. Il proclamait que la pleine jouissance de tous les biens de la terre était la seule raison de vivre. S'étant établi sur la principale place de la Ville, où s'élevaient les palais des riches, il offrait aux passants qui s'arrêtaient pour l'écouter de leur vendre une poudre merveilleuse qui, affirmait-il, par la puissance de quelques mots cabalistiques, assurait bientôt le bonheur, la réalisation de tous leurs désirs, à ceux qui l'absorbaient. Le marchand de joies, qui laissait entendre qu'il tenait son secret des mages d'Orient, disait que sa poudre donnait force et audace à qui en manquait, qu'elle permettait aux hommes résolus de surmonter tous les obstacles. Mais comme il vendait sa poudre très cher, les passants hésitaient à lui en acheter.

Un homme, encore jeune, ruiné par le jeu et la débauche, rongé de vices et perdu de dettes, vint trouver le marchand de joies et lui raconta sa lamentable histoire. Il lui exposa que le salut ne pouvait plus venir pour lui que de la mort d'un jeune frère dont il hériterait les biens.

— Je ne puis, disait-il, payer le prix que vous exigez pour votre poudre, mais si elle réalise mon espoir et si j'hérite de mon frère, je vous la payerai le triple du prix demandé.

Le marchand de joies saisit l'occasion de faire la preuve qui convaincrait les plus sceptiques et déciderait les plus avares. Il versa le contenu d'un sachet de poudre dans un petit récipient, y ajouta quelques gouttes d'une liqueur verte, remua longtemps cette mixture en prononçant des imprécations mystérieuses et la fit prendre par celui qui désespérait de tout et de lui-même. L'homme s'en fut en titubant, comme pris d'une soudaine ivresse. Trois jours plus tard, on apprit que son jeune frère avait succombé à un mal inconnu et que l'homme perdu de vices et de dettes héritait de grandes richesses.

Par les soins du marchand de joies, la chose fut bientôt connue, et celui qui disposait d'un tel pouvoir vit venir à lui tous les grands de la Ville. Les uns voulaient plus de richesses encore qu'ils n'en avaient déjà; d'autres aspiraient aux honneurs et à la puissance que leurs adversaires, disaient-ils, les empêchaient d'atteindre; d'autres encore rêvaient de frénétiques amours. Il y en avait qui, ayant connu toutes les satisfactions que peut donner la vie, demandaient un regain de jeunesse et des joies nouvelles.

Le marchand de bonheur connut la fortune et la gloire. Les grands du royaume l'assuraient de leur amitié et de leur protection, les riches lui offraient leurs biens, et ceux qui ne pouvaient payer le prix de la poudre volaient leurs voisins pour satisfaire à ses exigences. Les femmes surtout se montraient ardentes dans leur désir de goûter toutes les joies. Elles en perdaient toute pudeur, mais le trafiquant restait insensible à leurs charmes comme à leurs supplications. Alors, elles se prostituèrent pour se procurer de quoi acheter la poudre merveilleuse.

En peu de temps, la Ville devint une Cité de honte et de perdition. Les crimes se multipliaient; des enfants assassinaient leurs parents; le besoin de jouir poussait à tous les excès; la luxure s'étalait, ignoble, jusque sur les places publiques; le travail était abandonné pour les plaisirs faciles; la corruption régnait jusque dans le conseil de l'Etat.

Le roi de Campine s'alarma de cet état de choses et ordonna que de sévères mesures fussent prises pour réprimer ces excès. On pourchassa quelques criminels, on pendit quelques voleurs, des puissants trop compromis furent jetés dans les cachots et des femmes dont la vénalité et la luxure faisaient scandale furent exposées au mépris du peuple. Rien n'y fit. Le mal était dans la Ville et le vice menaçait de tout emporter.

Jap dit au roi qu'il fallait avant tout s'emparer du marchand de joies et le mettre dans l'impossibilité de nuire. Les conseillers du prince voulurent s'y opposer, car tous avaient goûté de la poudre merveilleuse et ils craignaient d'être dénoncés par le trafiquant. Le roi n'en

suivit pas moins le conseil de l'Homme de la Vérité. On se saisit du marchand de joies et de ses poudres, et comme il refusait de livrer son secret, on le chassa du royaume après l'avoir dépouillé de tous les biens qu'il avait acquis par son commerce infâme. Le prince pensait que la poudre perdrait tout pouvoir sans le secours des paroles magiques, mais Jap le détrompa, affirmant qu'il n'est pas de mots qui puissent accomplir des miracles et que seule la poudre importait.

— Il faut, dit-il, savoir ce qu'il y a dans cette poudre et, si possible, détruire à jamais les matières qui la composent.

Les sages du royaume furent consultés et ils reconnurent que la poudre était faite de sang humain et de poussière d'or.

— Hélas! dit Jap, je m'en doutais, car le sang appelle le sang, nourrit toutes les haines, et l'or est la cause première de tous les vices et de tous les crimes. Le mal est sans remède. Maintenant que l'on sait que le sang et l'or, sous l'empire des instincts mauvais, peuvent procurer les joies infâmes et satisfaire les plus bas appétits, le crime, la luxure, et la corruption ne disparaîtront plus du royaume.

VI

La révolte grondait dans la Ville. Les pauvres se soulevaient contre les grands et les riches. Au spectacle de la corruption générale, ils se sentaient las de travailler pour enrichir ceux qui vivaient dans le luxe et le plaisir, tandis qu'ils s'usaient aux travaux les plus pénibles, ne voyant d'autre issue à leur misère que la fin dernière dans la détresse et l'abandon. Jusque-là, ils s'étaient résignés à leur sort, ne concevant pas qu'il pût être autre, mais quand ils se rendirent compte que la puissance et la richesse conduisent à mépriser la vertu et ne préservent point des pires déchéances, ils en demeurèrent profondément troublés. Cela bouleversait entièrement les quelques idées simples et justes sur lesquelles, de père en fils, ils vivaient depuis toujours. Le doute entra en eux. Ils s'aperçurent que tout n'était pas

pour le mieux au royaume de Campine et se mirent à juger avec sévérité les actes de ceux qui gouvernaient au nom du roi et dont trop souvent ils pouvaient constater l'indignité. L'autorité devant laquelle les pauvres s'étaient inclinés docilement pendant des générations perdait tout prestige à leurs yeux. Les plus aigris tenaient un langage violent et affirmaient que les pauvres étant bien plus nombreux que les riches, il n'était que juste qu'ils eussent leur mot à dire dans les affaires du royaume.

D'anciens riches que leurs malheurs ou leur vie de désordre avait fait renier par les gens de leur caste et des fils de grands que l'ardeur de la jeunesse poussait à la révolte contre leurs pères s'avisèrent qu'en dressant les pauvres contre les puissants ils provoqueraient de grands changements et avaient les meilleures chances, à la faveur d'un bouleversement, de se relever et de s'imposer à leur tour. Ils prirent avec éclat fait et cause pour les pauvres, dont ils surent traduire les vagues aspirations en paroles éloquentes. Ils allèrent trouver les déshérités dans le quartier de la Ville où ils étaient relégués et, leur ayant tendu fraternellement la main, ils tinrent des propos que ceux qui les écoutaient n'entendaient guère, mais qui, par là même, éveillèrent en eux l'immense espoir de quelque chose de nouveau dont ils attendaient la fin de leur détresse. L'idée naquit ainsi qu'il fallait s'adresser au roi pour lui faire comprendre que ce qui était ne pouvait durer plus longtemps et qu'il fallait reconnaître aux pauvres le droit de défendre leurs intérêts dans la Cité.

Quand on en vint à examiner comment il convenait de s'y prendre pour avertir le roi, on s'arrêta au projet d'envoyer quelques hommes auprès du prince qui s'adresseraient à celui-ci au nom de tous. Mais les pauvres furent pris d'une grande inquiétude. Ils se reconnaissaient trop ignorants et trop misérables pour se faire entendre du roi. Ils redoutaient de se présenter devant le prince et ne savaient au juste ce qu'il fallait lui demander. Les anciens riches et les fils des grands qui étaient venus vers eux se dérobèrent quand on les pria de faire la démarche. Ils étaient prêts, disaient-ils, à

aider les pauvres de leurs conseils, de leur expérience des hommes et des affaires, de l'influence qu'ils tenaient de leurs origines, mais ils ne pouvaient parler ou agir les premiers sans compromettre la cause qu'ils voulaient servir. Plus tard, quand le mouvement serait créé, et quand on connaîtrait les intentions du roi par l'accueil qu'il aurait réservé à la requête des pauvres, ils entreraient dans la lutte et conduiraient le peuple à la victoire. En attendant, il fallait commencer par envoyer au palais les douze pauvres les plus âgés, car le roi, qui était très bon, serait certainement touché par le spectacle de ces vieillards venant lui remettre une supplique rédigée en termes habilement modestes.

Au jour convenu, les douze vieillards s'acheminèrent vers le palais du roi, suivis de toute la foule des pauvres. L'apparition de ce cortège à la fois lamentable et redoutable provoqua un vif émoi dans les quartiers opulents. En voyant réunis tant de misérables, les grands furent pris de peur et coururent se plaindre au roi d'être menacés dans leurs personnes et dans leurs biens. Ils lui représentèrent que le peuple se soulevait, que toute l'armée de misère marchait sur le palais et que le prince et ses conseillers couraient le risque d'être massacrés.

Jap dit au roi qu'il n'avait rien à craindre de douze pauvres vieillards venant lui remettre une supplique et qu'il devait les recevoir et les écouter, précisément parce qu'ils étaient vieux et parce qu'ils étaient pauvres. Le peuple serait touché de l'accueil fait à ceux qui devaient parler en son nom et de bonnes paroles l'inclineraient à la raison et à la patience. Mais les conseillers du roi affirmaient qu'on ne pouvait laisser les grands et les riches sans défense contre les pauvres en révolte. Ils craignaient tout pour eux-mêmes, et, cédant à la peur, le premier lieutenant du roi envoya des soldats sur la place, devant le palais, avec l'ordre de ne laisser approcher personne.

Alors, il advint ce qu'il devait arriver. Les douze vieillards se heurtèrent aux gens d'armes, et la foule énorme, derrière eux, ne comprenant rien à ce qui se passait, criait et, dans une poussée formidable, bouscula les soldats.

Ce fut une mêlée effroyable. Les douze vieillards furent malmenés et piétinés; le sang coula et les soldats dispersèrent et pourchassèrent les pauvres, les refoulant jusque dans leur quartier de misère.

Les pauvres se retrouvèrent complètement désemparés. Ils s'exaspéraient contre les conseillers du roi qui avaient ordonné la répression et éprouvaient une grande amertume de la fin tragique d'une démarche dont ils attendaient tant de bien. Surtout, ils redoutaient de sanglantes représailles de la part des grands et des riches. Mais ceux qui les avaient poussés à agir s'efforcèrent de leur faire reprendre courage. Leur défaite, disaient-ils, si pénible qu'elle fût, n'en annonçait pas moins la victoire. Le roi savait maintenant qu'il y avait dans la Ville une force populaire sur laquelle il pouvait s'appuyer, au besoin, pour résister aux exigences de ses conseillers et des grands, et il importait de travailler à détacher le prince de la cause de ceux-ci. Les pauvres se laissèrent convaincre par ces discours et firent serment de continuer la lutte. Alors, les anciens riches et les fils des grands, estimant que leur heure était venue, s'offrirent à intervenir auprès du prince. Par leur naissance, leur parenté, leur connaissance des hommes et des choses, ils croyaient pouvoir obtenir que des droits fussent reconnus au peuple. Munis de ce mandat, ils allèrent trouver les conseillers du roi auxquels ils donnèrent l'assurance qu'ayant la confiance des pauvres, ils emploieraient toute leur influence à apaiser la révolte, à ramener les mécontents à la raison et à la soumission, pourvu qu'on leur accordât, à eux, une part d'autorité devant leur permettre de remplir avec succès leur mission.

Mais Jap intervint, et il n'eut aucune peine à convaincre le roi de la perfidie et de la bassesse d'âme des anciens riches et des fils de grands.

— Ils ont trahi leur caste, disait-il, ils trahissent aujourd'hui les pauvres qu'ils poussèrent à la révolte; ils vous trahiront demain si leur intérêt l'exige. Méfiez-vous de ceux qui, par l'audace de leurs discours, veulent se servir du peuple contre le peuple lui-même et qui ne

cherchent qu'à exploiter le malheur des temps en vue de leur propre fortune et de leur propre gloire. Ils sont les pires ennemis du peuple, du prince et du royaume.

— Comment ferai-je, demanda le roi, pour gouverner pour le bien de tous, comme je le désire, et pour maintenir l'ordre et la paix dans la Ville?

— En restant vous-même et en vous gardant à la fois de ceux qui, par ambition, par soif du pouvoir ou par cupidité, vous secondent dans le gouvernement du royaume, mais qui ne sont préoccupés que de se servir eux-mêmes en vous servant, et de ceux qui, étant le nombre, ne tenteront jamais rien d'utile ou de grand parce qu'ils ne connaissent, hélas! que des appétits et n'obéissent qu'à des instincts. C'est ce qui fait, avec leur ignorance, qu'ils sont voués à la médiocrité, à l'impuissance et à l'ingratitude. La seule force qui les sauve du dégoût de tout et d'eux-mêmes est celle de l'oubli. Ceux qui sont le nombre croient à tout ce qui est à jamais interdit par la nature humaine. Ils se nourrissent d'illusions et d'éloquence; ils se consolent avec des rêves et des mots. Il est très vrai, ô roi, que les pauvres sont dignes de pitié, que leur sort est lamentable, et il faut tout leur pardonner parce qu'ils endurent toutes les souffrances; mais il n'est au pouvoir d'aucun prince de changer ce qui a toujours été, ce qui est et ce qui sera tant que l'homme vivra parmi les hommes.

— Mais comment, demanda le roi, puis-je apaiser leur colère et leur rendre confiance?

— Recevez les vieillards qu'ils envoyèrent vers vous, sacrifiez ceux des grands dont l'insolence et l'indignité exaspèrent le peuple, dites aux pauvres des paroles simples, venant du cœur, les seules qu'ils puissent comprendre. Ils se sentiront moins méprisés, moins misérables, et prendront leur mal en patience. Mais, ô roi! — et il m'en coûte de vous le dire — ne leur faites point connaître ce qui est la réalité et ce qui s'impose à la raison, car la Vérité n'est pas faite pour eux et ils ne résisteraient pas à l'épreuve. Si les pauvres ne croyaient plus aux mensonges généreux, s'ils ne se leurraient pas d'illusions puériles, s'ils n'avaient plus foi dans le mi-

rage d'un bonheur qui n'est que dans les mots, la vie ne serait plus tolérable pour eux et il ne leur resterait qu'à s'étendre sur leur grabat pour mourir.

VII

Il y avait au royaume de Campine un conseil des Sages qui se réunissait de temps à autre pour discuter les questions touchant, à l'en croire, au perfectionnement moral et au bien matériel des hommes. Ce Conseil était composé de sept Sages très vieux ayant une grande expérience de la vie, versés dans toutes les sciences alors connues et qui s'étaient imposés par des œuvres importantes au respect et à l'admiration des foules. Le roi avait voulu faire une place dans l'Etat à ces hommes de grand savoir qui honoraient le royaume et il pensait pouvoir tirer de leurs avis quelque profit pour le gouvernement du pays. Il ne tarda pas à s'apercevoir que ces Sages, si instruits des sciences qui les préoccupaient spécialement, selon leurs aptitudes et les tendances de leur esprit, ne formaient plus, lorsqu'ils étaient réunis, qu'une assemblée d'inventeurs de systèmes dont le moindre défaut, sans parler de l'orgueil qu'ils concevaient de ce qu'ils affirmaient être leur supériorité, de leurs querelles et de leurs rivalités, était de ne tenir aucun compte des réalités du monde vivant. La déception qu'il éprouva de cette expérience affligea le prince, mais il laissa subsister le conseil des Sages, afin que le peuple ne perdît pas sa foi dans la science et dans les disciplines morales nécessaires.

Les Sages se réunissaient donc de temps à autre dans un palais qui leur était réservé. Ils passaient de longues heures à disputer sur des mots, à construire des systèmes procédant des règles d'une implacable logique, à proclamer des vérités essentielles sur la grandeur humaine et le bonheur des peuples, à émettre des vœux en faveur de réformes dont ils prétendaient fixer les conditions suivant les enseignements les plus certains de la science, à célébrer toutes les vertus bien qu'ils ne les eussent jamais pratiquées. A vrai dire, personne ne se souciait de leurs travaux; personne n'écoutait leurs

discours; personne ne cherchait à comprendre leurs systèmes, et jamais le roi et ses conseillers n'avaient retenu aucun de leurs vœux. Ceci laissait les Sages assez indifférents. Il leur suffisait d'être honorés par un peuple qu'en toute sincérité ils méprisaient et de bénéficier des largesses du roi, ce qui, à leurs yeux, représentait la gloire.

Les choses allant de mal en pis dans le royaume et le peuple commençant à murmurer, les conseillers du roi furent d'avis qu'il fallait prendre quelque initiative hardie afin de faire renaître l'espoir au cœur des foules et de faire diversion à la dureté des temps. Il leur parut habile de se couvrir de l'autorité des Sages et de se décharger sur ceux-ci de la responsabilité de l'expérience que l'on tenterait, quelle qu'elle pût être. On annonça que le Conseil des Sages allait se réunir pour délibérer sur ce qu'il convenait de faire pour assurer la grandeur du royaume et la prospérité du peuple. Les Sages en éprouvèrent une grande fierté, et ils se mirent aussitôt à préparer en secret, se cachant les uns des autres, des solutions définitives. Chacun d'eux voulait attacher son nom à une telle œuvre et s'ingéniait à trouver un système nouveau s'imposant de préférence à tous les autres.

Au jour fixé pour la délibération en présence du roi les Sages furent conduits en grande pompe au palais. Le prince leur adressa des paroles aimables, leur rappelant tout ce que le peuple et lui-même attendaient de leur science et de leur expérience. Quand le plus ancien d'entre eux eut remercié le roi en l'assurant du zèle de tous pour le bien du royaume, les Sages exposèrent à tour de rôle comment ils concevaient une organisation parfaite de l'Etat. Le premier qui prit la parole, désireux surtout de plaire au roi et de mériter sa bienveillance, soutint que le prince devait seul exercer tous les pouvoirs, décider souverainement de tout, car en lui, disait-il, est toute la sagesse puisqu'il est le chef. Cette pauvre flatterie provoqua des sourires et personne n'insista pour que ce système fût discuté. Le deuxième Sage recommanda de s'en tenir prudemment à ce qui exis-

tait, de crainte de tomber dans des erreurs pires que toutes celles qui avaient été commises jusque-là. Les autres lui reprochèrent avec véhémence de nier le progrès, sans lequel la science demeure sans objet, et de vouloir condamner les hommes à la stagnation dans l'incertitude où ils vivaient, alors que la nature les porte au mouvement et au constant perfectionnement de soi. Le troisième Sage proposa de donner au peuple tous les droits et tous les pouvoirs, afin de l'obliger à assumer l'entière responsabilité de son sort et de ne devoir s'en prendre qu'à lui-même de ses malheurs. On lui objecta que le peuple est ignorant, uniquement avide de plaisirs et de jouissances, incapable de concevoir l'intérêt de tous autrement que sous l'aspect des intérêts particuliers de chacun, et qu'un tel système provoquerait le plus grave désordre. Le quatrième soutint gravement que l'expérience à tenter devait consister à bouleverser ce qui était, à confier le gouvernement du royaume aux femmes, qui obéissent au sentiment, puisque les hommes, cédant à l'empire des idées et de la raison, ne réussissaient pas à l'assurer pour le plus grand bien de tous. On se contenta de rire de cette singulière suggestion. Le cinquième sage émit l'avis qu'il fallait concilier en toutes choses l'autorité du prince et la liberté du peuple, celui-ci veillant à ce qu'il ne pût être porté atteinte à ses droits, celui-là obligeant chacun à accomplir tout son devoir. Comme on lui objectait que l'autorité et la liberté s'excluent réciproquement, que par la force des choses la pratique de la liberté déterminera toujours l'usure rapide de l'autorité, aussi longtemps que les hommes seront ce qu'ils sont, le cinquième Sage affirma que son système était pourtant le seul capable de rendre l'existence tolérable pour les peuples. Quand le sixième Sage prit la parole, le roi lui prêta une attention particulière, sachant que les foules l'écoutaient volontiers. Ce Sage exposa que tout le mal venait de ce que les uns disposaient de tout et que les autres ne possédaient rien. Or, le seul but des hommes étant d'acquérir la richesse et la puissance, ceux qui ne parvenaient pas à atteindre ce but concevaient une haine implacable

pour ceux que la chance favorisait. Il faut donc, affirmait-il, détruire la richesse et la puissance, réaliser l'égalité totale, tout étant commun à tous sans appartenir en propre à personne, tous servant la collectivité, laquelle doit pourvoir aux besoins de chacun. Les autres Sages se récrièrent, déclarant que l'égalité entre les hommes n'est pas possible puisqu'elle n'existe même pas dans la nature, que l'asservissement de tous à la collectivité aurait pour conséquence de supprimer tout sincère effort, et que le peuple entier végéterait alors dans une affreuse misère. La dispute prit un ton si violent que le roi intervint.

— Je vois, dit-il, que la Sagesse non plus n'est pas exempte de passion.

Seul, le septième Sage n'était pas intervenu dans la querelle. Il était demeuré silencieux, comme s'il était étranger au débat. Le roi s'enquit auprès du plus ancien de la raison de cette indifférence. On lui dit que le septième Sage était un homme chargé d'ans et de gloire, mais que toute une longue vie de méditation avait usé son intelligence au point qu'il ne rompait plus le silence que pour déraisonner et proférer des paroles impies.

— Il est malheureux, dit le roi, que la Sagesse mène à la folie, tout comme le vice et le crime. Pourtant, je voudrais entendre cet homme qui a tant médité qu'il en a perdu l'esprit.

Et, s'adressant au septième Sage, il lui demanda:

— Pourquoi ne parlez-vous pas?

— Parce que parler est inutile.

— Mais encore, quel système préconisez-vous?

— Aucun, répondit le septième Sage. Tous sont bons et tous sont mauvais. Ils sont bons parce que la raison les inspire; ils sont mauvais, parce que ce sont des hommes qui les appliquent. Prenez ce qu'il y a de meilleur dans chacun d'eux et les hommes en feront quelque chose de monstrueux. J'ai vu naître, vivre et mourir des générations; j'ai fait le tour de toutes les idées, et j'ai reconnu que rien n'est vrai, que rien n'est faux.

— Mais que faut-il faire?

— Rien, laisser chacun essayer de vivre comme il le

peut, tel que la nature l'a fait. C'est ce que font les bêtes, les arbres et les plantes, auxquels les hommes se prétendent supérieurs, mais qui ont un instinct de la vie que nous ne connaissons pas.

— Alors, où est le bonheur?

— Manger à sa faim, boire à sa soif, dormir à son gré. Le reste n'existe pas et n'est que mirage de l'esprit humain.

— O roi, dit Jap, ce fou est le seul véritable Sage de cette assemblée. Mais il faut le faire enfermer, car si on l'écoutait, il n'y aurait bientôt plus de royaume, plus de peuple, plus d'humanité, et le monde redeviendrait ce qu'il était à l'aube du premier des siècles.

VIII

Jap connut alors des jours de puissance et d'amertume. Les plus orgueilleux et les plus audacieux redoutaient sa parole. Sans la moindre défaillance, il pénétrait tous les mystères, dénonçait toutes les intrigues, déjouait tous les complots. Quand les conseillers du roi entretenaient celui-ci des affaires du royaume, il dévoilait leurs intentions les plus secrètes. Celui-ci faisait sa fortune en puisant dans le trésor royal; celui-là abusait du pouvoir pour se venger de ceux qui refusaient de servir ses ambitions; cet autre trompait le roi en affirmant que le peuple était heureux, et cet autre encore trompait le peuple en lui représentant le roi comme étant un implacable tyran. Tous vivaient dans le mensonge et s'efforçaient d'entretenir des querelles qu'ils s'entendaient à exploiter en faveur de leurs intérêts. Le roi renvoya ses conseillers et en prit d'autres, lesquels ne valaient guère mieux. Les courtisans, surtout, eurent à souffrir de la franchise de Jap, car celui-ci proclamait l'hypocrisie de leurs hommages, la vanité de leur esprit assoupli à toutes les bassesses, la misère de leur cœur.

On s'émut de tant de hardiesse et la haine de l'Homme qui disait la Vérité rapprocha des gens qui s'étaient toujours traités en ennemis. Mais tous les efforts pour se débarrasser du monstre restaient vains. Le roi lui-

même n'était pas ménagé par l'homme venu de la lande, et il en éprouvait quelque dépit. Comme le prince se lamentait d'avoir perdu toute confiance dans ses conseillers, ses courtisans et ses soldats, Jap lui faisait entendre que cela aussi n'était que mensonge, que ce n'était pas sur la méchanceté du monde que le roi pleurait, mais qu'il regrettait le charme dangereux des hommages et des flatteries, la fausse sérénité d'âme que procure la confiance facile et aveugle, qui dispense de tout effort de réflexion et de volonté.

Quand le peuple vit tomber en disgrâce tant de grands et de riches, il manifesta un vif enthousiasme pour l'Homme qui disait la Vérité. Les foules lui faisaient cortège dans la Ville, résolues à confier leur faiblesse à sa force mystérieuse. Des tribuns se levèrent pour annoncer que les temps étaient venus et qu'une ère de justice et de bonheur allait enfin s'ouvrir. Ils poussaient le peuple à prendre les armes, essayant de le persuader qu'il devait, par le sacrifice de son sang, soutenir et achever ce qu'avait entrepris le monstre bienfaisant. Mais Jap vit bien qu'ils n'étaient que des imposteurs, qu'ils mentaient comme les autres dans leur impatience de conquérir le pouvoir pour eux-mêmes.

L'Homme qui disait la Vérité ne trouvait plus de refuge qu'auprès de la fille du roi, qui lui avait donné toute sa confiance et qui s'exaltait à sa parole d'apôtre. Ce fut près d'elle, pourtant, qu'il connut sa déception la plus amère. Depuis que Jap avait appris à la princesse à rechercher par-dessus tout la Vérité, à discerner ce qu'il y a réellement dans la parole et le geste des hommes, à voir ce que couvre l'apparence des choses, à sonder les esprits et les cœurs, la fille du roi était tombée dans une noire mélancolie. Le sourire s'était effacé de ses lèvres; ses yeux avaient perdu l'émouvante clarté de leur candeur; la fraîcheur de son visage s'était fanée. La princesse n'aimait plus entendre les récits des bardes, ni les chants des poètes. Elle demeurait indifférente aux jeux que ses servantes imaginaient pour la distraire; elle ne voulait plus paraître dans les fêtes et n'éprouvait plus aucune joie à voir s'épanouir les fleurs dans

la splendeur du parc ensoleillé. Quand son père voulut la fiancer au fils du prince de Brabant, elle refusa de prendre celui-ci pour époux, bien qu'il fût beau, jeune et vaillant, car, disait-elle, elle ne croyait pas qu'un amour sincère le poussait vers elle, et elle ne voulait pas se prêter à une union qui ne lui promettait que déception et souci.

Le roi en fut irrité. Il ordonna à Jap d'intervenir auprès de la princesse et de la faire revenir sur sa décision. L'homme de la lande alla donc trouver celle à qui il avait appris à respecter par-dessus tout la Vérité, et il lui parla avec douceur, lui représentant que le fils du prince de Brabant était de haute lignée, de nature aimable, de caractère courtois et enjoué, qu'il lui paraissait sincèrement épris d'elle, qu'en l'épousant elle s'assurerait les meilleures chances de bonheur qu'elle pût raisonnablement espérer, qu'elle donnerait ainsi une grande joie à son père, qui l'aimait tendrement, et qu'elle servirait les intérêts du royaume, qui avait besoin de l'amitié du prince de Brabant.

La princesse s'étonna d'entendre parler ainsi l'Homme de la Vérité. Elle lui dit que si, autrefois, elle avait envisagé sans déplaisir ce mariage avec le fils du prince de Brabant, auquel on la destinait depuis son enfance, elle avait reconnu avec toute la franchise qu'elle se devait à elle-même qu'elle ne l'aimait pas d'amour et qu'elle craignait bien de ne jamais aimer personne. Elle ne pouvait, par conséquent, consentir le sacrifice de la sincérité de son cœur à ce qui n'était qu'une apparence de bonheur. Jap voulut lui montrer que ce n'était là qu'enfantillage et que l'amour, tel qu'elle le concevait et auquel il n'entendait rien, viendrait sans doute quand le fils du prince de Brabant serait son époux.

— Vous m'avez appris, répondit-elle, à ne considérer que la Vérité dans tous les élans de l'être et dans tous les actes de la vie. J'ai cru en vous et ne le regrette point. Vous m'avez révélée à moi-même et, sans vous, j'aurais été dupe, comme les autres, comme tous les autres, de l'hypocrisie et du mensonge. De son souffle puissant, l'éclatante Vérité a dispersé en moi les illu-

sions qui jusque-là avaient bercé mon enfance et ma jeunesse. Elle m'a ramenée au constant souci de la réalité, que notre imagination s'efforce d'orner afin d'en dissimuler les aspects trop cruels. Je suis maintenant semblable à vous: je ne connais plus ni l'amour, ni la haine; je ne crois plus ni à la poésie des choses, ni à la musique des mots, ni à la beauté, ni à la bonté. Je ne crois plus aux élans de l'âme dont est faite l'audace de la jeunesse, ni à la force de la raison qui fait l'orgueil des esprits mûris par l'expérience. En me gardant du mensonge, des illusions, de tout ce qui n'est pas, pour me laisser en face de ce qui est, la recherche de la Vérité m'a desséché le cœur et l'esprit, m'a enlevé la joie de vivre.

Jap fut épouvanté de son œuvre.

— Ceci est grave, dit-il, car il faut en conclure que la seule chose qui vaille dans la vie, le fier épanouissement de la jeunesse, ne saurait s'accommoder de la Vérité, et que celle-ci ne peut triompher que dans un cœur désabusé et un monde déjà irrémédiablement vieilli.

IX

Une grande tristesse accabla Jap quand il se rendit compte que la Vérité reconnue et proclamée tuait tout espoir au cœur des hommes. Il comprit alors pourquoi un flot de rancœurs et de haines menaçait de le submerger.

Il rapporta fidèlement au roi les paroles de la princesse:

— Hélas! dit-il, en vous apportant la Vérité, j'ai voué votre royaume, votre peuple, votre enfant et vous-même à un mal plus grand que tous les maux qui peuvent naître du mensonge le plus perfide, de l'illusion la plus puérile, et de la passion la plus extravagante. Je reconnais que les hommes ne sont pas faits pour regarder en face la Vérité. Tout les porte vers ce qui peut flatter leurs instincts. O roi, la nature humaine aspire à tout le Bien et se complaît dans tout le Mal. La Vérité n'est bonne que pour celui qui est assez fort pour vivre

seul, pour se retirer du monde et se retrancher jalousement dans sa conscience. Si l'on veut demeurer dans la société des hommes, il faut se résoudre à se plier à l'hypocrisie, à céder à ce que crée la fantaisie de l'esprit, à se satisfaire des médiocres apparences et ne pas prétendre voir clair en soi et dans les autres. Ceci même est une Vérité qu'il ne sera pas bon de révéler à votre peuple, si vous ne voulez pas qu'il en arrive à douter de tout et de lui-même. Laissez-moi retourner dans la lande où je suis né. Quand je ne serai plus là et que la parole de la Vérité se sera éteinte avec ma voix, les choses se rétabliront dans le royaume, le peuple se retrouvera tel qu'il était et la vie redeviendra supportable aux hommes qui ne peuvent souffrir les hommes qu'en mentant aux autres et à eux-mêmes.

Jap retourna donc dans la lande. Il refit le chemin qu'il avait parcouru, autrefois, sa charge de balais sur les épaules. Il repassa par les bourgs, les villages et les hameaux qu'il avait connus. Les hommes insultaient durement celui en qui ils ne se pardonnaient pas d'avoir cru; les femmes lui criaient toute l'amertume qu'elles éprouvaient de la perte de leurs plus douces chimères; les enfants lui jetaient au visage des poignées de boue. Il n'était déjà plus pour eux tous que le monstre hideux de la lande sur le passage duquel les chiens aboyaient lugubrement.

Arrivé là d'où il était parti, Jap s'étendit au fond de la fosse creusée dans le sable où il avait vécu tant d'années dans la quiétude de son ignorance et de sa misère, et il s'endormit d'un sommeil lourd de bête harassée. Le grand vent d'hiver qui soufflait en tempête sur la lande arracha et projeta au loin le toit de chaume et de tourbe qui protégeait l'abri du monstre. Alors, les tourbillons de neige et de sable comblèrent peu à peu la fosse, ensevelissant Jap et la radieuse clarté qu'il portait en lui.

Depuis ce temps, aucun homme n'a retrouvé la petite âme blanche, source pure de la vérité, et le mensonge a gouverné le monde.

ROLAND DE MARÈS.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Œuvres complètes de Boileau, t. I, Satires. Texte établi et présenté par Charles-H. Boudhors, Société Les Belles Lettres. — Mary Théodora Noss : *La Sensibilité de Boileau,* Libr. universitaire J. Gambert.

La mort de Charles-H. Boudhors a fait subir à l'histoire littéraire, et plus spécialement à l'histoire littéraire du XVIIe siècle, une perte sensible. Sous des dehors modestes et discrets, trop modestes et trop discrets, le défunt cachait une grande science. Il s'était attaché principalement à des études circumpascaliennes. Il était convaincu que la personnalité de Pascal, entourée encore de mille légendes, avait grand besoin, pour nous apparaître dans sa réalité, d'être dégagée de ces légendes. Avec application, et dans la mesure de ses moyens, limités par ses fonctions de professeur au lycée Henri IV, il s'efforçait d'éclairer le milieu de son héros avant de présenter, de celui-ci, une physionomie enfin humaine. Ainsi nous avait-il fait connaître deux amis de Pascal, le chevalier de Méré et Mlle Perriquet, dont le premier surtout influa sur l'esprit de l'écrivain. Il scrutait, d'autre part, avec un soin minutieux, la carrière du duc de Roannès et de sa sœur, Charlotte Gouffier, plus tard duchesse de La Feuillade, cherchant à élucider le mystère de leur tendre commerce avec le philosophe.

De ses recherches perspicaces et opiniâtres seraient certainement sorties de curieuses révélations si le destin ne les avaient interrompues. Dans les derniers temps de son existence, la retraite venue, il occupait ses loisirs à élaborer une édition critique des **Œuvres complètes de Boileau,** enrichie de toutes les découvertes récentes et de ses propres trouvailles, susceptible de remplacer celle de Berrial-Saint-Prix,

rarisssime aujourd'hui. A-t-il trouvé le temps de terminer cette œuvre monumentale? Nous l'ignorons. Le premier tome, fournissant le texte absolument pur des *Satires,* vient de paraître. Il nous dévoile quelle admirable conscience Charles-H. Boudhors témoignait dans ses travaux. Les *Satires* prêtent aux commentaires. Charles-H. Boudhors les a donc commentées. Deux cent vingt-trois pages de notes de tout genre, historiques, littéraires, philologiques, bibliographiques, et de variantes relevées avec soin, accompagnent, dans son livre, cent trente pages de texte proprement dit. D'aucuns prétendront que c'est beaucoup et que cela doit aboutir à du fatras. Allégation imprudente. Les *Satires,* en effet, font allusion à mille faits de la vie contemporaine de Boileau, à cette heure peu connus, nomment d'innombrables personnages de milieux différents, évoquent des images de mœurs publiques ou privées. Leur exégète doit nécessairement nous renseigner sur les unes, identifier les autres, rendre claires et sensibles les troisièmes. Il doit, de plus, nous informer sur les sources d'inspiration du poète, singulièrement privé d'imagination et qui empruntait sans répit à Horace, Juvénal et autres écrivains antiques. Il doit enfin condenser, dans son commentaire, les matériaux fournis par les annotateurs d'autrefois, Boileau lui-même, Brossette, Le Verrier, etc., et par les chercheurs de différentes époques depuis Saint-Marc jusqu'à Berriat Saint-Prix, Gidel, Daunou, etc... Tout cela fournit une masse énorme de documents. Nous y avons nous-même récemment ajouté un gros apport de pièces inédites de tous genres dans les deux volumes de notre *Bibliographie générale* (1), largement utilisée par Charles-H. Boudhors.

Le mérite principal de ce dernier consiste à avoir utilisé, ordonné, simplifié, sans en rien omettre d'utile, ce gigantesque amas d'informations, complété par ses découvertes personnelles. Son œuvre serait absolument parfaite et servirait le haut enseignement, si les dirigeants de la collection *Les Textes Français,* dans laquelle cette œuvre a paru, n'avaient adopté le déplorable système de rejeter en appendice les commentaires de leurs textes. Ainsi ces commentaires restent

(1) Emile Magne: *Bibliographie générale des Œuvres de Nicolas Boileau-Despréaux et de Gilles et Jacques Boileau suivie des Luttes de Boileau,* Paris, L. Giraud-Badin, 1929, 2 volumes in-8°.

distincts de ces textes auxquels ne les rattache aucun numérotage. On se trouve en présence, d'une part, d'un livre de lecture, d'autre part d'un énorme livre de références se complétant l'un l'autre et cependant n'ayant entre eux qu'un lien fragile. Aucune édition critique n'offrit dans le passé et n'offre dans le présent semblable incommodité. Il semble, en effet, infiniment plus pratique de trouver, sous le texte même, la note qui l'explique et l'éclaire que d'aller chercher cette note à la fin du volume sans certitude d'ailleurs de l'y rencontrer.

N'insistons pas. A fréquenter longuement Boileau, Charles-H. Boudhors s'est pris pour lui d'une amitié passionnée que traduit son Introduction. Il reproche, non sans raison, à l'université d'avoir travesti son héros, accaparé, en celui-ci, le poète aux dépens de l'homme, fait de ce poète un pédagogue, un moraliste, un mentor intellectuel, un doctrinaire, un cuistre pour tout dire, retenu de son œuvre certains aspects dogmatiques et écarté de cette œuvre les éléments de pittoresque et de vie, bref réduit Boileau à n'apparaître plus à la postérité qu'à l'état d'effigie. A son avis, le satirique se révolterait de figurer devant cette postérité comme un pédant bourré de systèmes et de méthodes, voué à la déesse Raison.

Charles-H. Boudhors examine en traits rapides son existence et n'y découvre nulle trace d'une semblable attitude morale. Ni les hérédités, ni l'éducation, ni les gestes, ni les propos de Boileau, assure-t-il, n'invitent à penser que celui-ci ait jamais aspiré à « une autorité magistrale » sur les lettres. La qualité de « législateur du Parnasse » qu'on lui donne d'ordinaire lui eût singulièrement déplu, car il n'eut aucunement l'intention, en publiant l'*Art poétique*, d'imposer un code aux rimeurs de son époque.

L'homme présentait une physionomie très différente de celle qu'on lui a attribuée. Il n'avait conçu aucune doctrine; il n'était pas, à proprement parler, un savant; il s'intéressait médiocrement à l'histoire, encore moins à la philosophie et à la théologie; s'il prit part, un jour, avec l'*Arrêt burlesque*, aux querelles scientifiques, il le fit plutôt en libertin désireux de secouer l'esprit d'obscurantisme et d'intolérance de la

Sorbonne qu'en docte versé dans la connaissance des problèmes philosophiques ou physiologiques.

Il était, nous affirme Ch.-H. Boudhors, essentiellement gamin de Paris, conduit par ses instincts, ses caprices, son humeur, voué par vocation spontanée à la poésie, et ne rêvant que d'elle, et ne vivant que d'elle. De ses ancêtres, robins et gens de finance, il avait hérité ce goût du persiflage qu'il partageait avec ses frères Gilles et Jacques. Il se livrait à la gouaille qu'avaient pratiquée les bourgeois de sa race, ceux des fabliaux aussi bien que de la Ménippée. Il était paresseux, frondeur, sceptique, sujet aux variations et aux contradictions; il aimait vivre en épicurien, d'une vie affranchie des contingences, secouait tous les jougs, préférait cent fois l'atmosphère des cabarets à celle des ruelles, à celle même de la cour où il ne se rendait guère que pour remplir ses fonctions d'historiographe.

Ni homme du monde, ni courtisan, ni savantas, ni régent, pouvait-il être, dès lors, maître et patron du style académique, de la poésie académique, se faire, dans la société intellectuelle de son temps, le défenseur forcené de la Raison? Ch.-H. Boudhors le dénie. Sans cesse, nous dit-il, Boileau décrie l'Académie, se sent dépaysé dans son sein, furieux d'y assister au triomphe des médiocres. D'ailleurs ses adversaires lui reprochent d'être dépourvu de sens et de raison, d'user d'un style bas et trivial, de pratiquer dans ses écrits l'impropriété des termes et de se libérer de la syntaxe. Voilà qui lave le mieux Boileau, aux yeux de Ch.-H. Boudhors, d'être ce pédant glacial et solennel, dont nous avons aujourd'hui la vision persistante.

Il nous le peint, en définitive, comme un personnage plein de naturel, indifférent aux conventions du monde, avide d'indépendance, attaché à l'amitié, seul sentiment qui lui soit permis, et aussi comme un artiste littéraire raffiné, bel ouvrier du vers, vrai poète, uniquement poète, stimulé à la polémique par son goût inné de la perfection, excellant par tempérament à caricaturer l'adversaire.

Ainsi Ch.-H. Boudhors brosse de son héros un portrait qui contraste singulièrement avec la médaille figée que ciselèrent

de ce fin bourgeois ses biographes antérieurs. A la vérité, le défunt a vu Boileau non pas en simple annotateur, mais en historien des mœurs capable de discerner quelle part importante tient l'observation de la vie dans une œuvre en apparence toute de critique littéraire. De là l'originalité frappante de son portrait.

Sans doute ne peut-on souscrire à toutes ses affirmations. Sans doute reprocherait-on à son plaidoyer d'écarter un peu systématiquement les défauts de Boileau au profit de ses qualités. Nous voulons bien, pour notre compte, reconnaître dans le satirique un parfait ouvrier du vers, mais nous avons quelque peine à découvrir en lui un artiste et un poète véritable. L'artiste ne se manifeste guère dans la prose, par exemple. Si nous tenons, d'autre part, le *Lutrin* pour une œuvre de grande qualité, nous y cherchons cependant vainement trace de ce que nous entendons par poésie. Harmonie, musicalité des vocables assemblés, oui; poésie, c'est-à-dire source d'émotion de l'âme, non. Boileau reste pour nous un admirable versificateur, à peu près dénué de sentiment et qui parvint, grâce à son concept du rythme, par un travail acharné, à la perfection verbale. Il était semblable à un compositeur sans génie dont les accords plaisent à l'oreille et ne touchent point au delà de l'oreille.

C'est d'autre part aller trop loin que de dire qu'il fut guidé, dans ses agressions contre de petits auteurs, par des motifs désintéressés. La malignité côtoyait chez lui le bon goût. Il était souvent de mauvaise foi et il l'a avoué. Il comprenait mal tout ce qui n'était pas inspiré par l'esprit classique. Il haïssait le pittoresque et certaines finesses, comme cette casuistique des sentiments inaugurée dans la ruelle de Mlle de Scudéry, lui paraissaient ridicules parce qu'elles lui restaient inintelligibles. Il combattit Chapelain à l'origine pour la raison qu'il le considérait comme un sot trop considérable dans la république des lettres. Dans la suite, l'ayant détrôné, il se substitua à lui, et, plus atrabilaire que lui par suite de son état maladif, imposa à la littérature un joug intolérable. Il ne se disait point législateur du Parnasse, mais il se réjouissait *in petto* de l'être. Vers la fin de sa vie, il entretenait quelques amitiés fidèles et de grande valeur morale, mais il était en-

vironné d'une haine presque universelle, justifiée par ses invectives souvent irraisonnées et il connut l'amertume de n'attirer à lui aucun disciple.

Ces réserves faites, et quelques autres que nous ne pouvons, faute de place, formuler, disons que l'ouvrage de Ch.-H. Boudhors suppléera, dans le domaine de l'enseignement et à l'usage des lettrés, tout ce qui a été publié sur Boileau dans le passé.

Nous voudrions adresser pareil compliment à la thèse de doctorat ès-lettres que Mlle Mary Théodora Noss vient de publier sous le titre: **La Sensibilité de Boileau,** mais cette jeune savante ne nous en fournit pas les moyens. Le sujet de cette thèse paraît quelque peu paradoxal. Il est étayé sur une bibliographie honorable, strictement livresque. Il a contraint Mlle Noss à refaire la biographie du poète de la naissance à la mort et à rechercher, au cours d'une carrière fort longue, tous les traits de sensibilité qu'elle a pu découvrir. Il ne semble pas que sa recherche ait donné de fameux résultats.

Boileau avait perdu sa mère fort jeune. Il ne connut point ses cajoleries. De là, peut-être, l'absence chez lui de tout sentiment familial. Il aima son frère Jacques, dont le tempérament s'accommodait au sien. Il fut, au cours de son adolescence, si bien opéré de la pierre, par un chirurgien de village sans doute, que cette opération lui enleva pour toujours l'espoir d'intéresser une femme et de fonder un foyer. On peut penser que ces deux épreuves influèrent sur son caractère et contribuèrent à racornir son cœur. Il substitua, à la piété filiale et à l'amour, l'amitié. Encore fut-il, dans ce domaine, assez enclin au changement.

Mlle Noss interroge Boileau avec beaucoup d'application. Boileau eut-il une sensibilité morale, une sensibilité esthétique, des sentiments religieux, le sentiment de la nature, des sentiments d'humanité et de patriotisme, l'amour de ses parents, des enfants, des animaux, etc?... L'œuvre et les gestes du satirique répondent généralement par la négative. Mlle Noss, de ci, de là, croit cependant surprendre des réponses moins désolantes. Peut-être prend-elle ses désirs pour des réalités. Nous croyons, pour notre compte, que Boileau manifesta une piété toute d'apparence et que son amour de

la nature se borna à la douceur de vivre tranquille dans une propriété accommodée à ses goûts, etc., etc... Par contre, nous lui reconnaissons volontiers une sensibilité esthétique dans le domaine littéraire. Sur cette sensibilité particulière, Mlle Noss a écrit un bon chapitre; mais, à la fin de sa thèse, elle reconnaît elle-même qu'elle a promené sa curiosité dans une âme quelque peu fermée aux émotions, sauf peut-être à l'époque de la vieillesse où la sensiblerie supplée à la sensibilité, à cause, dit-elle naïvement, de « l'affaiblissement des énergies ».

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Georges Fourest: *le Géranium Ovipare*, José Corti. — Louis Brauquier: *le Pilote*, « Mirages », Tunis. — Louis Pize: *Sous l'Yeuse et le Pin*, « les Terrasses de Lourmarin ». — Maurice-Pierre Boyé: *le Rossignol de l'Automne*, Jean Naert. — Maurice Rey: *Novembre*, « le Beau Navire ».

A propos du célèbre recueil de Georges Fourest, *la Négresse blonde*, Pierre Quillard écrivait: « Nous avouons avoir lu avec beaucoup de liesse ces vers truculents et sonores, d'une violence savante et d'une faconde volontairement extravagante, qui n'exclut pas le respect des bonnes lettres... » Les fantaisies de Georges Fourest vont de la majestueuse solennité de son *Epître falote et testamentaire* au caprice amusant et rapide des *Petites Elégies*, sans oublier les *pseudo-sonnets truculents et allégoriques, le Carnaval des Chefs-d'Œuvre.* **Le Géranium Ovipare,** qui a paru récemment (« Pourquoi Géranium? Pourquoi Ovipare? » ce problème demeure sans solution), avec une suite d'*Anecdotes Controuvées et Fausses Confidences*, des *Epîtres*, une demi-douzaine de *pseudo-sonnets truculents ou familiers*, nous apporte ce prodige de verve et de prestigieuse adresse que sont les *Triolets en l'Honneur de quelques Romanciers vivants ou trépassés :*

La nuit, je lis au lit Zola
qui de Mercier fouettait la bile.
En cette chambre où m'isola
la nuit, je lis au lit Zola.
Dieu quel talent, cet oiseau-là!
Oh! le grand homme! Oh! l'homme habile!
La nuit, je lis au lit Zola
qui de Mercier fouettait la bile.

Une verve que rien n'arrête, se joue des mots, les fait étinceler à son gré, selon ses besoins, fantaisistes toujours, ironise en riant, mais qui jamais n'est méchante, même en se moquant, comme dans *le Banquet Paul Verlaine,* à propos des incidents et ridicules qui déparèrent l'annuelle commémoration en 1919: (De la douceur, de la douceur, de la douceur. — P. V.) ou en contant l'*Histoire* (*lamentable et véridique*) *d'un poète subjectif et inédit:*

Sentimental et sensitif,
plein de rancœur, un peu moqueur,
il faisait des vers subjectifs,
de ces vers où l'on dit : « *Mon cœur!* »
— « Mon cœur c'est ci, mon cœur c'est ça,
Mon cœur fait ci, mon cœur fait ça,
Mon cœur par-ci, mon cœur par-là! »...
Il s'analysait puissamment,
subtilement et doctement!

Il faisait des vers subjectifs...

A mon tour, je l'avoue, je lis, je relis avec liesse ces vers truculents et sonores, je leur trouve souvent une violence savante, une faconde volontairement extravagante qui n'exclut pas — bien au contraire! — le respect des bonnes lettres. Le tour d'humour de Georges Fourest est d'une originalité singulière, à mon sens très puissante; je défie, au reste, qu'on l'imite, de même qu'on n'a jamais pu imiter Alfred Jarry, en dépit de contrefaçons plus ou moins maladroites.

En une quinzaine de quatrains le très beau poète Louis Brauquier, après les fresques souvent tumultueuses et toujours nostalgiques du *Bar d'Escale* et d'*Eau douce pour Navires,* après cet âpre et solide essai dramatique *Pythéas,* résume l'existence simplement héroïque, songeuse, désabusée et cependant visionnaire toujours qu'a menée, que continue en ses rêves **le Pilote.** Les vers modulés selon un rythme un peu trop uniforme à mon gré parviennent aisément à créer cette sorte d'atmosphère apathique dont est embuée bientôt la pensée du vieil homme mêlant au souvenir du passé les regrets, les aspirations comme sourdes qui se forment, se prolongent en lui. Il y a dans ce parti-pris une acceptation de monotonie calculée pour donner son effet au poème et qui

enveloppe de sensations le lecteur. Je ne puis m'empêcher de supposer que l'effet eût été obtenu mieux peut-être en sacrifiant davantage, en choisissant, tandis que Louis Brauquier semble avoir voulu ne rien omettre. Aucune surprise, les vers n'étant point rimés, ne rehausse d'un éclat le déroulement du poème, mais sans doute l'auteur a-t-il raison, quelques incidents ou rehauts de paysage suffisent, ce sont des lueurs heureuses dans la brume, les instants qu'il faut de relative et d'efficace chaleur, jusqu'à ce qu'enfin sous la véranda où le songe confinait au sommeil

Une voix d'homme pénètre en ce coin de silence,
Ressuscite une véranda décolorée;
C'est un pilote, accoudé sur la barrière,
Et qui demande si quelqu'un a bien dormi.

Et c'est la fin du songe réchauffant et de la bienfaisante illusion, le retour à la vie mesquine et coutumière:

L'ombre du cocotier a traversé la rue;
Invisibles, les filles chantent dans l'école;
Il abandonne Dieu, la mort et le navire,
Entre dans la maison, se chausse et met sa veste,

Descend à petits pas vers le Café des Docks...

Deux brefs poèmes, *Matin, Soir,* complètent le volume, daté 1931-1933. Louis Brauquier, rentré en Europe, établi, je crois, au moins momentanément, dans sa chère ville de Marseille dont le visage divers n'a jamais cessé de le hanter dans ses voyages, ne nous apportera-t-il bientôt des poèmes d'une inspiration renouvelée?

Sous l'Yeuse et le Pin Louis Pize se souvient des atmosphères de sa jeunesse dans les solitudes de son Vivarais natal. Nocturne, automnal, quand la lumière est en exil, quand le fleuve se fait obscur, quand la montagne s'approfondit d'ombre indéfinie et qui pèse, c'est alors surtout que, chante-t-il,

Tout mon passé respire, aux arbres confondu.
Le vent s'éteint... La nuit tombe avec le silence.
Qu'elle est douce, aux chemins de mon bonheur perdu!

Là-bas, comme autrefois, chaque lampe s'allume.
Si l'enfant revenait, ton cœur s'ouvrirait-il,

Bourg lointain, dont les feux m'appellent dans la brume
Comme un pâle troupeau d'étoiles en exil?

Certes le thème n'est point nouveau d'éveiller en sa pensée l'image du pays où s'écoule le temps insoucieux de l'enfance, de s'y rejoindre au cours des années heureuses, mais ce thème éternel est d'une ressource inépuisable. Louis Pize y excelle parce que ce poète sensible et mélancolique écrit des vers doux toujours et magiquement évocateurs des sites où il se plut, des années écoulées et qu'il regrette. Malgré les fleurs dont la beauté renouvelée l'enchante et le babil des oiseaux dans les feuillages de l'été, c'est la tristesse qui est sa muse; il éprouve les beautés d'un douloureux crépuscule:

Que ton visage enfin sans voiles m'apparaisse
Sur l'herbe où fument les brouillards,
Et mon Enfance, ô toi que j'appelle Tristesse,
Me parlera dans tes regards.

Et ainsi parle-t-il, évoque-t-il celle qu'il nomme « Mystérieuse sœur, la plus douce des Muses » — cependant que tintent les cloches du ciel mouillé ou les chants de sources lointaines:

Ma sœur, depuis combien d'années
Suivons-nous le même chemin,
Couvert des guirlandes fanées
Que nous en disperse ta main?

Aux temps les plus lointains dont mon cœur se souvienne,
Lorsqu'entre les murs gris tombait le soir d'hiver,
Les vitres confondaient mon image et la tienne,
Un deuil sans fin sur moi pleuvait du ciel de fer.

Et ce deuil incessant, déplacé, recherché s'il s'interrompt une heure, c'est le climat nécessaire à la Muse paisible et pure de Louis Pize.

Il sied, je conjecture, d'en prendre son parti. Maurice-Pierre Boyé, avec ses dons exquis de paysagiste nostalgique et délicatement évocateur, ne se souciera jamais de concentrer les motifs de son émotion, de choisir parmi les inspirations heureuses et colorées que le moment lui dicte, de se restreindre pour apparaître à la fois plus pur et plus puissant. **Le Rossignol de l'Automne,** si ses modulations harmonieuses

suggèrent un incessant retour aux rêves et aux sensations du passé, ne songe point à résumer en un seul de ses souvenirs l'ensemble de ses joies ressenties. Il se livre à toutes dès qu'une image les lui suggère. Maurice-Pierre Boyé est un poète qui se livre comme le rossignol. Il module, et se plaît à moduler. Qu'importe si sa modulation fléchit, s'élève, s'embarrasse parfois par le flux abondant des trouvailles ou des rencontres? Il les adopte à mesure qu'elles se présentent, le temps lui défaut d'y réfléchir. Dans ce recueil si abondant, on ne peut manquer d'être sensible à la finesse aérée de maints paysages d'Ile-de-France, et à la reconstitution enjouée ou dolente de quelques vieilles chansons du terroir. Avec le retour langoureux à des impressions d'époques surannées, des portraits de femmes d'autrefois et la nostalgie de la famille, c'est le meilleur de ce qu'apporte le talent de Maurice-Pierre Boyé. Il n'est pas nécessaire au « vieil enfant candide » de se guinder à des attitudes d'Olympio futur, il n'ignore pas que le logis ni le chemin ne se souviendront de son visage ni de ses larmes, mais il sait que, s'écrie-t-il,

C'est en toi que vivront, au secret de toi-même,
Ce signe de bonheur, ce goût de pureté,
Cette reconnaissance et cette royauté
Qui font cortège aux grandes choses que l'on aime...

Un excellent poème, **Novembre,** par Maurice Rey, est édité par les soins de la jeune revue « Le Beau Navire »; quarante vers de pensée lourde de douleur et de regret, quarante octosyllabes souples, fermes, imagés.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Simone: *Jours de colère*, Librairie Plon. — Lucie Delarue-Mardrus: *L'enfant au coq; Une femme mûre et l'amour*, J. Ferenczi. — Princesse Bibesco: *Egalité*, Bernard Grasset. — Marguerite Yourcenar: *La mort conduit l'attelage*, Bernard Grasset. — Irène Némirowsky : *Films parlés*, Gallimard. — Marie Le Franc: *La rivière solitaire*, J. Ferenczi. — Mathilde Alanic: *Les Danaïdes*, Flammarion. — Jules-Philippe Heuzey: *Une mère qui s'évade*, Flammarion. — Marie-Anne Commène: *L'ange de Midi*, Nouvelle Revue Française. — Jeanne Ramel-Cals : *Les femmes imprudentes*, Fayard.

J'ai trouvé bien supérieur à son précédent roman, *Le désordre*, plein, cependant, de belles qualités, le nouveau récit de Mme Simone: **Jours de Colère** qui la classe, d'emblée, au

premier rang des écrivains romanesques contemporains. *Jours de colère* a le mérite, en effet, qui est celui des œuvres d'imagination véritable, d'être, à la fois, un roman psychologique et un roman de mœurs. Il appartient, ainsi, à une époque particulière et à tous les temps. Il a un caractère individuel et un caractère général — comme tout ce qui est de l'immuable et changeante humanité... Marion de Lignemare appartient à une famille que les dérèglements de son père — mort — ont ruinée. Sa mère s'est remariée; mais son beau-père, un ancien virtuose du violon, qui est devenu sourd, n'est plus qu'une épave. Elle a un frère, du premier lit, Léo, qui a suivi le triste exemple paternel; une demi-sœur sensuelle et frivole, Gilberte, et un demi-frère, Bob, encore enveloppé de puérilité, et c'est elle qui fait vivre tout ce pauvre monde-là par son travail. Un caractère; mais dur ou tendu par la volonté. Ainsi elle sert une pension à Léo, mais lui défend de franchir le seuil de la maison où elle règne inflexiblement. On peut dire qu'elle s'est divisée, coupée littéralement en deux; et que sa sensibilité ne nourrit pas, d'une sève généreuse ou pitoyable, les actes méritoires qu'elle accomplit. Qu'intervienne dans sa vie l'amour, sous les traits d'un trop joli garçon vulgaire, Fred (Mme Simone a un faible pour les diminutifs), sa force morale n'aura pas le pouvoir de la défendre contre l'attaque plus perfide que violente de ses sens — et elle déchoiera, misérablement. En essayant d'échapper, par dignité, aux tentations du désir, elle n'aura fait qu'engager plus profondément son âme dans le drame charnel. Sa résistance orgueilleuse aura pris la forme de la cruauté, du crime même, sans pour cela être efficace. Détail symbolique: c'est à Léo, son lamentable frère, qu'elle fera l'aveu de sa honte, pareille en cela à ces condamnés qui, au Moyen Age, ne pouvaient se confesser, avant le supplice qui les attendait, qu'à un criminel comme eux; à qui, de recevoir l'absolution d'un prêtre était interdit... Je n'ai pas résumé le roman, très riche, de Mme Simone en écrivant ce qui précède. J'ai voulu, seulement, en indiquer *l'esprit*. Mais Mme Simone a incarné cet esprit dans une matière d'une vérité ou d'un réalisme exaspéré. C'est au dérèglement social actuel que ses personnages ont emprunté leurs vices. Ils ne sont pas foncière-

ment mauvais; mais ils sont empoisonnés par un sang que les jouissances ont corrompu... Ils appartiennent à une époque où, de s'abandonner à la facilité, a fait abandonner la tradition. Seule, Marion est exceptionnelle. C'est sa qualité, sa force même, qui font qu'elle vit plus tragiquement que ses parents dont elle a, cependant, les tares. Mais si elle a de la race, elle a perdu, elle aussi, la tradition qui a fait cette race. A cette stoïcienne, ce qui manque pour sortir victorieuse du combat qu'elle livre, c'est le soutien d'une foi — et, si l'on veut, avec la *charité, l'humilité* chrétiennes... Intelligence et sensualité, tels sont les deux pôles, antagonistes, entre lesquels oscille cette créature pareille, malgré sa fierté, « à tous les pauvres enfants des hommes » comme le dit quelque part Mme Simone. On ne se gouverne pas soi-même selon des lois créées à son usage. Il faut, pour se diriger dans la voie du salut (aussi bien en ce monde que dans l'autre) obéir à une puissance reconnue par tous et qui, résidant en dehors de soi, exige de soi le renoncement joyeux et même le sacrifice. Je ne crois pas que Mme Simone ait eu l'intention d'illustrer cette vérité dans son roman. Elle a prétendu, plutôt, montrer l'esclavage de l'hérédité et comme la fatalité pèse lourdement sur nous. Mais la leçon que j'ai dite ne s'en dégage pas moins de son drame d'inspiration antique et d'une élégance cruelle, racinienne, en vérité. C'est le propre des grandes œuvres de permettre de conclure au général d'un cas particulier, et *Jours de colère* est de celles-là. Elle est conçue par une femme de théâtre qui voit ses personnages sous tous les aspects, qui en fait le tour, et qui *joue,* en quelque sorte, son récit. On voit Fred, on voit Léo; Léo, surtout. Un vrai type. Certains épisodes, certaines *scènes* de *Jours de colère* sont d'un relief extraordinaire. Je songe, notamment, à la visite de Marion à sa demi-sœur dans une chambre d'hôtel à Rouen; à la mort de Mme Orowitz; à la confession, enfin, de la coupable à Léo....

Mme Lucie Delarue-Mardrus vient de publier, coup sur coup, deux romans, **L'Enfant au coq** et **Une femme mûre et l'amour** où l'on retrouve les deux aspects de son vigoureux talent de poète et de réaliste. Le premier se passe dans cette Normandie qu'elle connaît si bien, et le héros en est un

petit garçon, à l'imagination vive qui rêve d'un herbage séparé de celui de ses parents par une haie, mais dont l'accès lui est interdit. Il a un coq, de surcroît, qu'il a élevé au sortir de l'œuf, et celui-ci, en passant chez le voisin, lui fournit un jour le prétexte qu'il cherchait pour fouler la terre défendue... L'herbage où l'enfant retourne, le conduit au chemin de fer proche. Il monte sur une locomotive, et c'est l'expérience de la mécanique. Expérience qui pourrait être décisive. Mais le destin — et l'amour — en décident autrement. Un conte rustique, plein de fraîcheur, mais tout enveloppé de vérité. Dirai-je que je lui préfère, cependant, l'histoire (*Une femme mûre et l'amour*) de cette cantatrice, débordante de bonté, et si vaillante malgré l'injustice du sort? Non; mais cette histoire me touche davantage, peut-être parce qu'elle emprunte plus directement à la vie son pathétique. Mme Delarue-Mardrus, se substituant au destin, a eu pitié de son héroïne. Elle lui a tendu une main secourable au moment où la malheureuse allait se résoudre à demander à la mort sa libération. Elle lui a fait connaître, enfin, le bonheur... Mais logiquement, Torie ne devait jamais sortir de ses embêtements. Elle était trop indépendante, trop généreuse; peut-être aussi, trop insoucieuse du lendemain (trop « pauvre en esprit ») pour réussir. « Romantisme », a-t-on dit, avec dédain, du poète se montrant frappé de malédiction (de malédiction sociale, bien entendu) dès sa naissance: « Lorsque, par un décret des puissances suprêmes... » Eh bien! on a eu tort. Il y a des êtres que leur détachement des biens qui sont l'unique préoccupation du commun des hommes, que leur charité, aussi, condamnent à une existence précaire. Il faut savoir gré à Mme Delarue-Mardrus de nous en avoir fait connaître un dans son roman, plus pour nous apprendre à l'aimer, sans doute, que pour nous le donner en exemple...

Il ne faut pas demander au livre de Mme la princesse Bibesco: **Egalité,** les résonances humaines que l'on trouve dans celui de Mme Delarue-Mardrus. Mme Bibesco a beaucoup d'esprit et d'intelligence, mais elle est trop grande dame pour pétrir à pleines mains l'argile grossière dont nous sommes faits. Cette grande dame a, cependant, des sentiments démocratiques, notez-le. C'est une élégance de plus — XVIIIe siècle;

et je ne crois pas qu'on ait jamais plus profondément creusé qu'elle ne fait, dans le présent roman, le fossé qui sépare l'aristocratie du vulgaire. Ce fossé, elle se donne l'air de vouloir libéralement le combler; et c'est bien ce qu'elle pouvait faire de pis pour montrer qu'il est pareil au tonneau des Danaïdes et qu'il existera toujours, sous une forme ou sous une autre. Je le sais bien: il existe entre la très noble Mme de Lambesc et Pierre Caniot, le député-maire socialiste, une entente étroite, intime, en dépit des obstacles dressés par les gens de leurs classes respectives; des malentendus créés par les préjugés des « gens de qualité » et des militants « du parti ». Mais j'ai peur que cette entente ne soit qu'idéologique ou abstraite — par delà l'attrait physique qui l'a fait naître. Il lui manquera toujours, en tout cas, quelque chose de *spirituellement sensible* qui la rendrait aisée, ne lui rappellerait pas, sans cesse, qu'elle est un miracle... Me comprend-on? Le livre de Mme Bibesco ne prouve rien — ou prouve trop... et le style aigu et sec dont il est écrit (d'une grande distinction, d'ailleurs), n'est pas fait pour dissiper l'impression de malaise qu'inspire la situation factice du couple Lambesc-Caniot...

Trois nouvelles historiques, inspirées par la Renaissance, composent le recueil auquel Mme Yourcenar a donné ce titre: **La mort conduit l'attelage,** qui fait songer à Holbein. Mais le célèbre portraitiste ne figure pas dans cette trilogie *D'après Dürer, d'après Gréco, d'après Rembrandt.* Les nouvelles de Mme Yourcenar, nouvelles d'où « la couleur » est volontairement absente, sont désabusées. Plus que désabusées même: désespérées. Philosophiquement. Car ce n'est pas en moraliste-psychologue que Mme Yourcenar s'attriste. Les ambitions et les passions des hommes ne lui semblent pas coupables. Ce qui l'afflige, c'est le néant de leurs tentatives, quelles qu'elles soient — et qui sont toujours les mêmes, d'ailleurs. On a fait le tour des choses possibles, il est vrai, quand on a conu les tourments de la chair (*d'après Gréco*); ceux de l'intelligence (*d'après Dürer*); ceux de l'âme (*d'après Rembrandt*) : Mme Yourcenar qui a beaucoup de talent et qui est très cultivée, trouve des formules saisissantes pour exprimer son nihilisme. J'ai fort goûté la vivacité des traits de la forme

elliptique la plus nerveuse, qui abondent sous sa plume.

On est loin, avec les récits qui composent **Films parlés** par Mme Irène Némirowsky, des contes de Mme Yourcenar. S'ils n'ont pas sa qualité littéraire, ils sont d'une grande adresse et empruntent beaucoup d'émotion à la réalité qui les inspire: le premier surtout, *Ida,* qui s'ingénie à nous rendre sensibles, à l'aide d'une suite d'images, les angoisses d'une vedette de music-hall, à son déclin. Mme Némirowsky a tenté, ici, de substituer les procédés de cinéma à la narration traditionnelle. Comme elle a du talent, elle a réussi à nous intéresser à son entreprise. Mais je ne vois pas bien de ce que la littérature a gagné à celle-ci. Tout art fait aveu de décadence (Nietzsche l'avait observé, déjà) qui recourt aux moyens d'expression d'un autre.

La rivière solitaire par Mme Marie Le Franc est le roman d'une station de pionniers canadiens, et non de tel ou telle parmi eux. Même saveur que *Maria Chapdelaine,* bien entendu, puisqu'il s'agit des mêmes gens, dans la même vérité. Mais quelque chose qui embrasse davantage: non plus une oarystis enfermée sur elle-même, et ce chuchotis tendre auquel on ne pouvait pas ne pas vibrer, mais la rumeur et les peines anonymes d'une foule. Disons que c'est élargi jusqu'au patriotisme; il n'y a personne à préférer sentimentalement, il faut aimer tout en bloc, êtres et leur décor.

Au Mans, dans **Les Danaïdes** par Mme Mathilde Alanic, il y a une famille d'industriels dont les affaires périclitent. Heureusement, à défaut de crédit en banque, une sainte tante lui reste qui sauvera tout, Danaïde versant du dévouement dans le tonneau des déconfitures. Cette image, risquée, est de plus inexacte, le dit tonneau, par définition, perdant à mesure qu'on y jette. Une entreprise qui fait eau se calfate, non à coups de vertus bourgeoises, mais de « combines », il est vrai. Mme Alanic a prodigué les marionnettes poussiéreuses du vieux magasin d'accessoires.

Dans un Paris bolchevisé qui s'appelle Villecachin, on aime sans lois ni constance; les enfants ignorent leurs parents; on suit des cours scientifiques et quand on est vieux, on vous « euthanasie » pour faire de la place... Une femme a gardé, cependant, le sens de la maternité. C'est **Une femme**

qui s'évade (par Mme Jules-Philippe Heuzey). Elle s'enfuit avec son petit et trouve dans un repli de l'Himalaya un noyau chrétien, semence de martyrs, qui renouvellera le monde. C'est un peu gros: mettons salon-de-province-bien-pensant. L'auteur brouille tout, morale, ou religion et confort bourgeois, sans rien prouver ni pour ni contre.

La seule réalité qui semble exister pour Mme Marie-Anne Commène dont paraissait dernièrement **L'Ange du Midi,** est l'amour, de plus en plus transcendant et dépouillé. La foi prête des ailes à ses croyants; Mme Commène monte, plane, et lance au haut de l'azur des trilles d'alouette. Ici, l'amour dégageant la femme mûre des embûches charnelles, meurt à lui-même pour se sublimer en héroïsme et sainteté. Mais cette Fanny de quarante-cinq ans qui se soûle à huis clos pour se consoler d'un enfant perdu et d'un mari trop commun, quel souci de perfection dans la coquetterie empêche Mme Commène de lui consentir rides et fléchissement des traits? Elle semble toujours sortir d'un institut de beauté, alors que l'admiration du coquebin qu'elle sauvera d'un mauvais amour va à son âme de plus en plus belle. Nier le corps dans l'amour et le vouloir au même moment paré, parfumé, excitant au jeu des sens, comme c'est absurdement, délicieusement femme!...

Province, mère des refoulements! Sous la satire légère, tricotante de Mme Ramel-Cals (**Les femmes imprudentes**) grouille un monde noir. Là, seulement, on aime à fond, enserré de contraintes avec des ruses aiguës: quelle saveur! Marie-Luce Mariaux, née d'un hurluberlu qui mourut jeune, fragile et brûlant des feux de la pré-tuberculose, n'aurait pas demandé mieux que d'aimer à l'intérieur de la tradition. Mais elle est pauvre et son amant promis à une belle situation. Alors, elle n'accepte ni de se soumettre ni de se démettre : elle reprend son amant à la femme qu'il a épousée par convenance sociale; fait son amie de cette femme — (non tant pour la mieux trahir...) et meurt après avoir bravé toute la ville. Le ménage bourgeois se consolide. Tout va bien. Mme Ramel-Cals a raison: il vaut mieux rire; même aigrement. Elle a de l'esprit et du talent.

JOHN CHARPENTIER.

THEATRE

Le Cinquantenaire de Victor Hugo à la Comédie-Française. — Le culte des morts, qui survivra à toutes les religions et qui ressuscitera peut-être un jour celles qui auront disparu, prend des significations comme des aspects divers selon l'existence posthume que mènent les êtres à qui il se voue. Parfois il sort de l'ombre pour un moment quelque personnage à plus ou moins juste titre oublié et le replace dans une actualité provisoire à l'occasion d'un anniversaire (car les célébrations d'anniversaire comptent au nombre de ses grands moyens d'action). Mais d'autres fois ces mêmes célébrations ont un air de pompeuse inutilité. Le cas est rare, il est vrai, mais nous venons d'en avoir l'exemple frappant. C'est quand il se propose de rendre hommage à une mémoire pour qui les anniversaires ne comptent point. Et c'est le cas de Victor Hugo. On vient de croire utile de fêter le cinquantenaire de sa mort, et il ne me semble pas que cela ait beaucoup de sens. En effet, l'impression que fait Hugo est telle que l'on ne distingue pas au premier moment, quand on y pense, si sa mort date d'hier ou si elle se place à une époque aussi reculée que celle d'Homère. Il ne faudrait donc que souligner, dans le premier cas, qu'elle est déjà si lointaine, dans le second qu'elle est tellement proche. Il y aura lieu de célébrer ses anniversaires pour les races, s'il en est jamais, qui vivront moins intimement avec lui. Pour nous il est encore tellement mêlé à notre existence, il est tellement présent parmi nous qu'il se fête, si l'on peut dire, à tout moment et à toute heure. Sa situation de mort est plus considérable sans doute que ne le fut jamais sa situation de vivant et ses égaux eux-mêmes en occupèrent rarement une semblable. Il n'y a guère, à première vue, que Molière qui, à cinquante ans de sa mort, demeura pareillement dans la mémoire des générations. Mais regardez ce que pouvait être à la même échéance, c'est-à-dire en 1635 (puisqu'ils moururent chacun dans l'année 85 de leur siècle), la situation de Ronsard. Et Voltaire en 1828? N'approchait-il pas du temps où l'on s'apprêtait à lui adresser les invectives que vous savez : « Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire... » où Hugo lui-même devait le maltraiter si vivement dans *Les Rayons et les Ombres:*

Voltaire le serpent, le doute, l'ironie,
Voltaire est dans un coin de ta chambre bénie.
Avec son œil de flamme il t'espionne, et rit.

Mais ce n'est pas ici le lieu de faire des remarques d'une telle généralité. Notre sujet est plus limité et puisque les pauvres festivités du cinquantenaire ont comporté quelques représentations du théâtre d'Hugo, c'est en examinant ce théâtre que nous rendrons quant à nous nos devoirs à Victor Hugo. A la date même de sa mort, le 22 mai, la Comédie-Française a donné *les Burgraves;* trois jours après elle a donné *Lucrèce Borgia.* C'est un curieux rapprochement, car il a mis en lumière l'identité de certains thèmes employés dans ces pièces.

On voit en effet dans *les Burgraves* un fils qui est sur le point de tuer son père et dans *Lucrèce Borgia* un fils qui tue sa mère. Nous sommes donc là en présence de deux drames de la filiation, et l'on sait quel rôle a eu la filiation dans toute l'œuvre de Victor Hugo, génie puissamment agité par les grands sentiments élémentaires et que l'idée de la paternité, comme de la maternité, prenait aux entrailles.

En outre, ses deux héros ignorent le lien qui les attache à l'être qu'ils doivent frapper. Ils ne se connaissent pas eux-mêmes, et dans cette situation, dans cette ignorance, nous reconnaissons encore un trait qui reparaît avec constance dans le théâtre d'Hugo. Ne pas se connaître pour ce que l'on est, n'être pas connu pour ce que l'on est, n'est-ce pas dans un tel cas que se trouvent Hernani, Ruy Blas, Marion Delorme, aussi bien que l'Otbert des *Burgraves,* le Gennaro de *Lucrèce* et plusieurs autres? Or, cette erreur, ce doute sur la personnalité, qui peut paraître une chose si nouvelle quand elle fut utilisée, dans un éclairage un peu particulier, par un auteur contemporain, est un des plus antiques ressorts du théâtre éternel. Aussi bien que du parricide sans le vouloir, Œdipe est le type de l'homme qui ne se connaît pas lui-même et il est dans le même cas qu'un grand nombre de personnages de nos classiques. Chaque fois, en effet, qu'un dénouement comporte une reconnaissance, comme cela se produit si souvent chez Molière, on peut dire qu'il y a eu dans la pièce quelque personnalité incertaine ou douteuse. Le théâtre de

Corneille abonde en personnages dont l'identité n'est pas sûre et jusque chez Racine on peut en rencontrer, comme cette Eriphile dont l'inquiétante figure traverse la tragédie d'*Iphigénie*, ou comme le touchant Eliacin dont la dissimulation de personnalité forme le ressort essentiel de la tragédie d'*Athalie*.

Il est donc assez curieux de souligner que le théâtre de Victor Hugo a précisément en commun avec le théâtre le plus raisonnable certains traits sur lesquels on appuie quelquefois lorsque l'on se propose qu'il n'est pas exempt d'extravagance.

L'examen du thème de la personnalité douteuse, que nous avons été amené à faire en considérant les parricides sans le savoir qu'Hugo a représentés, nous a empêché de noter aussitôt après lui un autre thème extrêmement voisin de celui que ces personnages mettent en œuvre. Condamner ce que l'on aime, le tuer, lui nuire et toujours par erreur, ou bien, en mettant les choses au passif, se voir dans les mêmes conditions lésé, condamné, tué par ce que l'on aime, n'est-ce pas, aux liens du sang près, la même chose que tuer ses père et mère ou que leur nuire? C'est cette situation que l'on voit exploitée dans *Le Roi s'amuse*, dans *Angelo*, dans *Marie Tudor*. Celle-là non plus n'a pas été imaginée par Victor Hugo et si d'aventure on ne la jugeait pas valable, on pourrait la défendre en citant d'illustres exemples chez Shakespeare si l'on veut, où le cas d'Othello est précisément celui de l'homme qui tue ce qu'il aime.

Ce n'est donc pas l'invention qui justifie les critiques que l'on adresse à ce théâtre de Victor Hugo, qui est généralement considéré comme occupant dans son œuvre une place tout à fait secondaire. Mais le seul fait d'avoir rapproché d'un drame de Shakespeare, et notamment d'*Othello*, l'une de ses pièces, rend visible que ce qu'elles peuvent avoir de faiblesse tient à une autre cause. Nulle part on ne voit chez lui cette profondeur et cette minutie d'analyse psychologique qui donne leur prestige à des compositions telles que *Macbeth* ou qu'*Othello*. Si ses pièces laissent dans l'esprit l'impression d'une intrigue dessinée comme une belle arabesque décorative, aucune ne contient un de ces caractères

dont l'éude approfondie fournit à l'homme un document sur lui-même et lui permet de pénétrer plus avant dans la connaissance de soi. Et ces créatures qui ne peuvent se comparer à celles de Shakespeare, bien que Shakespeare ait fourni l'une de ses atmosphères au romantisme, ne peuvent pas davantage être mises sur le même plan que celles de nos trois grands classiques, Corneille, Molière et Racine. La clémence de Charles-Quint ne ressemble pas à celle d'Auguste, et Hernani n'est pas le Cid. Ce ne sont, comme leurs frères et sœurs des autres drames, que des silhouettes découpées avec emportement dans une matière sans épaisseur. Mais si elles n'ont pas beaucoup de caractère, elles ont de l'âme et elles vivent dans l'atmosphère d'un incomparable lyrisme. On est disposé à leur pardonner beaucoup; bien plus, on est enclin à les tenir pour munies de tout ce qui leur manque en faveur de cette poésie dont elles débordent et qui s'épanche d'elles comme une musique. Ce sont d'étonnants personnages d'opéra qui poursuivent à perte d'haleine leurs duos, leurs quatuors et leurs grands ensembles, dans une folie de vocalises qui déconcerte l'oreille et l'imagination.

Je n'apporterai pas ici de citations démonstratives. Il serait trop facile de mener cette chronique à la proportion qu'elle doit avoir en la comblant de quelques beaux vers judicieusement choisis qui l'orneraient en la prolongeant. D'autant qu'ils abondent dans *les Burgraves,* et ils y sont d'une qualité réellement exceptionnelle. Ce large poème, aux proportions inusitées, où nul personnage ne peut s'exprimer brièvement, semble tiré de la même inépuisable mine que la *Légende des Siècles.* Il en a l'épique ambition. Il se déroule avec une majesté de grand fleuve, ce qui est d'une parfaite convenance, car, trait que l'on n'a pas suffisamment souligné, c'est un poème à la gloire du Rhin. Près d'un quart de siècle avant que Wagner ordonnât la tétralogie, Hugo composait ce vaste drame où il appliquait, par une curieuse rencontre, le titre de tétralogie.

Je nourris une faiblesse que j'avoue pour les poèmes qui intègrent le Rhin au domaine français et je regrette un peu de ne pas trouver d'échos plus fréquents à ce vers fameux où du Bellay parle de *ce brave guerrier qui boit le*

Rhin gaulois. Malgré le germanisme ornemental qui se déploie en de nombreux endroits du drame et qui fait songer à ces armures dont les collectionneurs d'autrefois aimaient à encombrer leur antichambre, les *Burgraves* sont un ample poème rhénan d'expression française.

Descends les bords du Rhin, du lac jusqu'aux Sept Monts
Et compte les châteaux détruits sur les deux rives!
. . . .
Le fleuve luit; le bois de splendeur s'environne
. . . .
Il est dans le Taunus entre Cologne et Spire...

Mais voici que j'arrive, comme malgré moi, à faire ce que je ne voulais pas faire et à aligner des citations tirées de ce morceau magnifique que le poète met dans la bouche de:

Ce vieux Titan du Rhin, Job l'Excommunié.

On ne résiste pas au sortilège des vers. Et c'est peut-être en les répétant que l'on célèbre au mieux le poète.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Hans Hahn: *Logique, mathématiques et connaissance de la réalité*, traduction d'Ernest Vouillemin, introduction de Marcel Boll, Hermann. — Science et culture.

Un sixième volume vient de paraître dans la série des *Actualités scientifiques*, consacrée à la diffusion du néo-positivisme scientifique de l'Ecole de Vienne: après Hans Reichenbach (1), Rudolf Carnap (2), Philipp Frank (3) et Moritz Schlick (4), nous avons porté notre choix à un exposé du mathématicien et philosophe viennois Hans Hahn, qui a été prématurément enlevé à la science le 24 juillet 1934, aussitôt après la publication de sa dernière œuvre et avant qu'elle ait été traduite en français.

(1) *La philosophie scientifique* (vues nouvelles sur ses bases et ses méthodes). Cf *Mercure de France*, 15 décembre 1932, pp. 619-622.

(2) *L'ancienne et la nouvelle logique.* Cf. *Ibid.*, 15 juillet 1933. *La science et la métaphysique devant l'analyse logique du langage.* Cf. *Ibid.*, 15 novembre 1934, pp. 135-136.

(3) *Théorie de la connaissance et physique moderne.* Cf. *Ibid.*, 15 décembre 1933, pp. 653-654.

(4) *Les énoncés scientifiques et la réalité du monde extérieur.* Cf. *Ibid.*, 15 juillet 1934, pp. 360-362.

La thèse de l'auteur dans **Logique, mathématiques et connaissance de la réalité,** est le caractère tautologique de la logique et des mathématiques: un raisonnement, une transformation d'équation n'apportent rien de nouveau; ils ne font que répéter sous une autre forme ce qu'on y a mis au préalable. Cela ne signifie nullement que logique et mathématiques soient inutiles, bien au contraire: la raison en est que l'esprit humain saisit rarement une question complexe sous de multiples aspects:

Nous sommes souvent obligés de poursuivre toute une cascade de transformations tautologiques : c'est pourquoi nous éprouvons une grande surprise lorsqu'en affirmant finalement quelque proposition, celle-ci nous semble différer du tout au tout des prémisses (p. 36).

Si la vérité ne peut être le résultat de déductions successives, elle ne peut être acquise que par des perceptions sensorielles, c'est-à-dire par un contrôle expérimental, et Hahn ne manque pas d'indiquer la parenté de sa conception avec le pragmatisme de J. Dewey et de W. James. Parenté cependant assez lointaine puisque H. Hahn s'est affranchi de l'amphibologie inhérente à leur doctrine. Ainsi que nous l'écrivions jadis (5),

William James essaya de créer une confusion sur le mot *expérience* (6); la science ne nie pas l'expérience interne et immédiate, mais elle la considère comme une particularité individuelle, qui doit recevoir l'estampille sociale, sous peine de rester une idiosyncrasie, incapable de conduire à quelque vérité; il n'est pas vrai que les pragmatistes aient déformé le concept de vérité, puisqu'ils ont méconnu son caractère collectif et qu'ils n'ont pu s'élever au-dessus d'un étroit utilitarisme.

C'est par l'estampille sociale, par l'adhésion des gens compétents, qu'on se protège contre les *fausses sciences,* comme la métapsychique, l'alchimie, l'astrologie ou la radiesthésie, qui sont, pour ainsi dire, des hallucinations intellectuelles

(5) *Ibid.,* 15 juin 1921, p. 689.
(6) La langue allemande avait déjà deux mots: Erfahrung, substantif qui correspond à l'adjectif expérimenté, et Experiment, recherche de laboratoire. L'Ecole de Vienne a, en outre, forgé le mot Erlebnis, dans le sens de tranche de vie, de perception reçue.

d'isolés ou de petits cénacles. Et pour prendre deux exemples dans la récente physique, deux théories parurent, de prime abord, paradoxales, et même saugrenues, mais elles s'élevèrent au rang de vérités après avoir été discutées et assimilées par l'ensemble des savants compétents; ce sont les *orbites privilégiées* de Niels Bohr (1913) et les *ondes matérielles* de Louis de Broglie (1923).

L'exposé vivant et suggestif de Hans Hahn doit être lu par tous ceux qui cherchent à savoir ce que « penser » veut dire; il inspire une juste méfiance à l'égard du « bon » sens ou sens « commun », résidu de vieilles habitudes de pensée, devenues commodes, et chères, par cela même.

§

Un récent article du *Mercure de France* (7) se rattache aux considérations développées par Hans Hahn, qui se reconnaissait « de nombreux adversaires, constituant une majorité considérable et retranchés dans des positions millénaires ». S'il est un point sur lequel je me trouve d'accord avec G. Guy, c'est sur la médiocrité de l'éducation française; je dirai même de tous les pays. Mais, s'il regrette « l'instruction à prépondérance scientifique », nous prétendons au contraire que la science, mieux l'esprit scientifique n'est convenablement enseigné par personne, qu'il est candidement ignoré de la plupart des représentants des classes dirigeantes (8).

Le mot *science* doit être pris dans son acception la plus large, en y comprenant la psychologie et la sociologie (9), c'est-à-dire l'étude « objective » (p. 11) de la réalité extérieure et de l'âme humaine. C'est par cette étude seule que l'on peut fixer les détails de cette *technique* spéciale qu'est la pédagogie.

Dans l'état actuel de la psychologie, on peut admettre que la culture purement intellectuelle doive être complétée par

(7) *Critique de l'éducation française*, par Georges Guy, 15 mai 1935, pp. 5-14.

(8) Ne faut-il pas de science pour déterminer « le juste équilibre » (p. 7) entre le corps, l'intelligence et la « sensibilité »?

(9) Quand Guy écrit (p. 8) : « Rien ne démontre que le fait réel, perçu par nos sens soit plus ou moins important que le fait imaginaire, conçu par l'esprit », il s'avère bon disciple de Jules Romains : « Une science qui se borne à constater platement ce qui existe ? ! Moi je ne respecte que la science créatrice, celle qui crée la vérité. » (*Donogoo*, I, 4.)

une culture technique et une culture esthétique. Et ce n'est certes pas nous qui nous opposerions aux « soins du corps, sports, athlétisme » (p. 13); tout au plus demanderions-nous qu'on ne dédaignât pas la gastronomie, la dactylographie, le jeu de dames et le bridge...

La culture intellectuelle doit être un entraînement à résoudre les problèmes qui se posent, mais, en France (comme ailleurs), on confond mémoire et intelligence, compréhension et compilation; ce n'est pas une raison pour faire de l'instruction publique une pépinière de « gentilshommes » ! Comme le dit Reichenbach, « nous ne sommes pas libres de choisir notre sort; il faut nous accommoder de ce qui est, si nous voulons vivre ».

Une grande partie des déboires actuels de l'humanité provient de ce qu'on n'est pas arrivé à reléguer les déficients de l'intelligence dans les besognes subalternes. D'autre part, on peut estimer à 50 p. cent la proportion des êtres humains qui périssent par ignorance (ou par légèreté), et à 40 p. cent le nombre de ceux dont la fin est imputable aux fausses manœuvres des gens qui les ont laissés mourir (10). *L'Union rationaliste* (11) a été fondée pour diffuser l'esprit scientifique, pour faire sentir (à ceux qui ne s'en doutent pas) la beauté de la science, pour montrer l'idéal vérifiable en train de naître sous nos yeux. Et, suivant les termes de Paul Langevin, « la valeur éducative de la science tient dans le savoir autant que dans l'effort pour l'atteindre; dans la perspective qu'elle donne sur la réalité; dans le contact intime avec les choses, comme dans la discipline qui permet de les connaître. Instrument de culture par excellence, la science doit nous conduire à ces humanités modernes, que nous n'avons pas encore réussi à stabiliser ».

MARCEL BOLL.

(10) Que deviendrait le «fait imaginaire» le jour où il n'y aurait plus de « gentilshommes » pour en clamer la suprématie?

(11) *Ibid.*, 15 juin 1930, pp. 436-439.

SCIENCES MÉDICALES

Auguste Lumière: *La Renaissance de la Médecine humorale;* Impr. Léon Sézanne, Lyon. — Dr Ch. Fiessinger : *L'Hygiène des gens pressés ;* A l'Etoile, 54, avenue Marceau, Paris. — Dr Cuguillère : *Précis de Phytothérapie;* Maloine, Paris. — Profr Charles Nicolle : *L'Expérimentation en médecine;* Félix Alcan. — Dr René Martial: *La Race française;* « Mercure de France ». — Dr Fernand Raoult: *Vie subie, vie voulue, vie rêvée;* Ed. Spes. — Esdin-Pacha: *Le Secret de l'éternelle jeunesse et de la longévité;* Ed. René Debresse, Paris. — Profr Pierre Mauriac: *Libres échanges;* B. Grasset. — Edgard-Emmanuel Bonnet: *Vie et Survie;* dépôt: Messageries Hachette, 111, rue Réaumur, Paris. — Edward G. Browne: *La Médecine arabe;* Libr. Orientaliste, Larose, 11, rue Victor-Cousin, Paris. — Dr F. Brunet: *Œuvres médicales d'Alexandre de Tralles;* Libr. Orientaliste Paul Geuthner.

Les travaux de M. Auguste Lumière sont innombrables. Ceux qu'il a consacrés aux humeurs, à leurs modifications, aux conséquences cliniques et thérapeutiques, sont ses plus importants. **La Renaissance de la Médecine humorale** les met au point après un historique particulièrement précieux. L'auteur dit que si, depuis les temps les plus reculés, jusqu'au milieu du siècle dernier, les médecins attribuaient généralement la cause de certaines maladies à la viciation des humeurs, les théories élaborées dans ce sens, durant cette longue période, n'étaient que des vues de l'esprit, sans aucun fondement solide. Il montre comment et pourquoi on les abandonna. On affirma que les perturbations des humeurs étaient la conséquence et non la cause des états pathologiques, ces humeurs dérivant des cellules, des tissus et de leur fonctionnement. On s'en tint aux modifications de ces cellules et de ces tissus et à celles des propriétés constatées jusque-là dans les liquides de l'organisme. Or, sous le nom de *floculation,* M. Auguste Lumière a étudié les précipitations qui se produisent par l'action, sur le plasma de certaines substances toxiques et des produits d'excrétion des microbes pathogènes. Il a montré les dérèglements que la production ou l'introduction brusque de particules solides dans la circulation produisent dans l'organisme. Il en a élucidé avec précision le mécanisme. Il a ainsi résolu quelques énigmes médicales et prouvé que « la Médecine humorale, sous une forme rationnelle rénovée, reprend ses droits ». Ils ont, bien entendu, leurs limites, la médecine solidiste, avec l'anatomie et l'histologie pathologiques, ne perdant aucun des siens, dans

tous les cas où la maladie est sous la dépendance d'altérations lésionnelles.

Le docteur Charles Fiessinger, dont la renommée est universelle et dont tant de livres ont été traduits en plusieurs langues, continue dans sa verte vieillesse à nous donner des ouvrages clairs, joliment écrits et précieux. Son **Hygiène des Gens pressés** est un modèle du genre. Souvent, les livres fournissant cette sorte de conseils sont écrits par des débutants ou des praticiens qui ont eu peu de clientèle et ne savent pas élaguer. Pour fournir, avec l'air et la clarté nécessaires au grand public, l'essentiel de ce qui doit lui rendre service, il faut avoir beaucoup vu et confronté les théories aux faits qui imposent le scepticisme pratique. Ce premier ouvrage d'une série traite de l'hygiène générale et de la préservation des maladies. Il y est parlé agréablement du sommeil, de la digestion, des émotions, des vins, des fruits, des légumes, du soleil, des parasites, etc... La signature est ici la meilleure garantie.

Le docteur Cuguillère ,qui a poursuivi parallèlement des études de médecine et de pharmacie, s'est particulièrement intéressé aux plantes. Le premier tome de son **Précis de Phytothérapie** est consacré aux poudres. Grâce au plan adopté et à une nouvelle et heureuse présentation, le médecin trouve dans ce livre les indications posologiques et thérapeutiques dont il a immédiatement besoin.

Sous le titre **L'Expérimentation en médecine**, le professeur Charles Nicolle, avec la collaboration des professeurs René Leriche, Robert Debré, Pasteur Vallery-Radot, publie la première série des leçons de sa troisième année d'enseignement au Collège de France. Les leçons professées, dit-il, avec raison, n'épuisent pas un sujet aussi vaste. Dix traitent assez complètement de l'*Expérimentation dans l'étude des maladies infectieuses:* les sept leçons de M. Ch. Nicolle (Expérimentation sur les animaux: deux leçons; sur l'homme, sujet qui n'avait guère été traité jusqu'à présent en public, une; l'expérimentation en action, c'est-à-dire la démonstration de quelques recherches originales de l'auteur dans leur cadre africain, deux; les associations microbiennes, considérées

comme une difficulté dans l'expérimentation, deux) les deux leçons de M. R. Debré (Etude expérimentale de la rougeole, de la scarlatine) et une de M. Pasteur-Vallery-Radot (Les travaux de Pasteur sur les générations spontanées, exposés au point de vue expérimental). Deux leçons, celles de M. R. Leriche, sont consacrées à l'*Epérimentation et Chirurgie*. Enfin une des leçons de M. P. Vallery-Radot traite de l'*Expérimentation dans l'étude de certaines intoxications,* les anaphylaxies médicamenteuses.

Cet enseignement rend remarquablement compte des conditions générales dans lesquelles le médecin expérimentateur poursuit ses recherches; il montre aussi ce que l'on peut attendre des méthodes expérimentales nouvelles pour le progrès de nos connaissances dans l'étude des maladies et pour leur traitement médical ou chirurgical.

M. le docteur René Martial, chargé du cours d'immigration à l'Institut d'Hygiène de la Faculté de Médecine de Paris, conférencier de l'Ecole d'Anthropologie, a écrit sur **La Race française** un important et bien réconfortant volume de 352 pages.

Il n'y a guère que deux races encore conservées à l'état de cette « pureté raciale », recherchée et prouvée par l'étude des groupements sanguins : les Peaux-Rouges et les Esquimaux.

Les lois de l'hérédité mendelienne ont aidé à préciser les lois qui persistent sous le nombre et la variété des métissages. La « biologie anthropologique » contemporaine a montré que, en dépit de tous les métissages, « on retrouve encore des individus à l'état pur dont la seule présence confirme la persistance de l'élément racial primitif ». Les *races* ont concouru à la formation des peuples actuels, et la résultante de leurs différents métissages a abouti à des entités *psychologiques* nettement différenciées, auxquelles on donne le nom d'*ethnies,* suivant le terme heureux créé par Félix Regnault.

J'ai souligné le qualificatif « psychologique », car les différences des peuples s'expriment beaucoup plus par la psychologie que par l'anatomie.

Dans un même peuple, dit le docteur René Martial, il peut y

avoir des anatomies très variées, parce que, précisément, elles proviennent du métissage des races, mais il n'y a qu'une seule psychologie. Quoi de plus opposé, par exemple, que la psychologie anglo-saxonne et la psychologie française, que la psychologie espagnole opposée, elle aussi, à la psychologie française, ou la psychologie arménienne opposée à la psychologie scandinave, ou que la psychologie juive opposée à la psychologie flamande!

C'est donc la psychologie qui domine le sujet.

M. René Martial étudie: le sol, les racines, la souche, la croissance, les greffons, l'histoire, la psychologie, la biologie.

Il n'est pas, par surcroît, fâché de souligner, en un style simple dépouillé des barbares technicités, que la race française pourrait émettre d'aussi valables prétentions à l'hégémonie spirituelle des peuples européens que la race allemande, et que « notre organisme est plus pur que le sien ».

Il faut, dit-il ,rendre à notre peuple la légitime fierté de son passé et de son présent, de son unité forgée par des épreuves séculaires pour lui rendre confiance en lui-même et l'affranchir de la tutelle anglo-saxonne autant que de l'hégémonie germanique.

M. le docteur Fernand Raoult est un émotif qui dit avoir connu les incertitudes, les hésitations, les erreurs, les défaillances et en avoir souffert. Méditant sur ce qu'il a appris et senti, ce médecin, riche d'une longue expérience, cherche à instruire le public intelligent sur la meilleure conduite à tenir dans la vie. Tel est le but de son livre: **Vie subie... Vie voulue... Vie rêvée.** Certes, personne n'ignore que l'hérédité est une réalité, que l'éducation marque aussi de façon indélébile chaque existence, mais aussi que celle-là peut être corrigée par celle-ci et que l'individu peut réagir contre des penchants dont il n'est pas lui-même responsable. Excellent ouvrage.

En une forme primesautière, M. Esdim-Pacha intitule ses bons conseils: **Le secret de l'éternelle jeunesse et de la longévité.**

Dans **Libres Echanges,** le professeur Pierre Mauriac, doyen de la Faculté de Médecine de Bordeaux, nous donne une gerbe d'essais qui passent avec la même aisance de la

Littérature à la Médecine et à la Philosophie. Voici la liste des chapitres: « Mal d'Amour », « Montesquieu girondin », « Quelques littérateurs parmi les savants (Montesquieu, Diderot, J.-J. Rousseau, Gœthe, E. Renan, P. Valéry, P. Claudel) », « l'Homéopathie ou la Médecine sensible au cœur », « Claude Bernard ou le Philosophe malgré lui », « De quelques manquements de la Médecine à sa mission traditionnelle », « Malaise et libération intellectuels ».

Les lecteurs du *Mercure de France* ont déjà lu dans notre revue l'important travail qui donna lieu à des controverses passionnées, sur l'Homéopathie. Pierre Mauriac est assez sévère pour les écrivains qui se piquèrent de science, mais il connaît aussi les savants, et je suppose que ce n'est pas sans malice qu'il rapporte, d'après Stendhal, l'anecdote suivante qui m'enchante:

Un jour, Montesquieu parlait science avec trois ou quatre de ses collègues dans la salle de l'Académie de Bordeaux. On se promenait, et à chaque tour on s'approchait de la fenêtre sur laquelle était un vase d'œillets. Le soleil y donnait en plein. Montesquieu, sans que les académiciens s'en aperçoivent, tourne vivement le vase et s'écrie: « Voici qui est bien singulier, Messieurs, les plus grandes découvertes tiennent souvent aux observations données par le hasard. Le côté du vase qui est à l'ombre est bouillant, et le côté exposé au soleil est froid. » Les savants bordelais prirent la chose au sérieux: on discuta; bien plus, on expliqua. Montesquieu, effrayé pour leur amour-propre, se hâta d'avouer la plaisanterie.

Sans cela des experts eussent établi des formules extrêmement précises pour expliquer le phénomène. Et il en fut toujours ainsi dans toutes les académies. Ah! monsieur le Doyen, vous trahissez d'un cœur léger vos graves collègues! Sévère aux littérateurs maquillés en savants, il s'incline sans réserve devant Gœthe:

Malgré son erreur [la malheureuse *Critique de Newton*] et son orgueil, Gœthe atteignit à des sommets que ni Montesquieu, ni Jean-Jacques, ni Diderot ne connurent jamais. Un seul génie peut lui être comparé : Léonard de Vinci, encore que l'intuition et l'imagination scientifiques du peintre aient été plus universelles.

Mon éminent confrère s'élève contre ceux qui ont voulu faire de Claude Bernard un philosophe et dit que si, dans l'at-

mosphère du laboratoire, la méthodologie qu'il a écrite garde toute sa valeur, « du haut d'une chaire doctrinale, elle étale sa pauvreté et ses contradictions ». Et il le prouve. Et, à ce propos, il décoche à M. Bergson, qui, « moins modeste que ne l'ont été la plupart des savants, estime qu'une science fondée sur l'expérience peut atteindre l'essence du réel », la flèche suivante (p. 73) :

Nous ne savons pas ce qui restera de l'œuvre de Bergson, mais elle disparaîtra dans la mesure où elle est liée à la science du XIXe siècle; ce ne sont pas les esprits animaux ou les tourbillons de Descartes qui nous intéressent, mais bien le *Discours de la Méthode.*

Le Doyen de Bordeaux, qui trouve que la science se suffit à elle-même, n'aime guère les philosophes qui se mêlent de médecine, et il se méfie encore davantage des médecins philosophes.

Aussi a-t-il soin de nous confier — et tous mes lecteurs sauront immédiatement de qui il parle:

Je connais un médecin, frère d'un romancier célèbre, qui doit souvent se défendre d'une collaboration imaginaire que maints lecteurs lui prêtent : l'artiste a vite fait de rejoindre et de dépasser le psychiatre et ses lourdes démonstrations.

Ce livre se déguste comme un « bordeaux » des meillleurs crus.

Dans **Vie et Survie,** M. Edgard-Emmanuel Bonnet traite de questions qui débordent ma rubrique. On y retrouve, faite avec beaucoup d'érudition et d'originalité, cette union de la science et de la philosophie contre laquelle s'élève le docteur Pierre Mauriac, mais qui paraît, par tant de côtés, bien légitime. M. Bonnet accepte pour son compte que toutes les cellules cérébrales sont identiques, ce qui demeure encore fort discutable, et croit que « le problème de la vie étant résolu, il suffira pour trouver la solution certaine du problème de la survie, de chasser ses idées préconçues et de suivre pas à pas le chemin tracé par la science expérimentale ». Diable!

L'Histoire de la Médecine arabe, du docteur Lucien Leclerc,

publiée en 1876, en deux volumes, était jusqu'ici le seul traité d'ensemble qu'on possédât en France sur cette branche si brillante de la civilisation musulmane. Mais, outre qu'il est devenu fort rare, cet ouvrage n'est nécessairement plus à jour, vu les importants travaux qui ont paru depuis, tant de la part de médecins que d'arabisants. C'est à l'un de ces derniers, le professeur E.-G. Browne, de Cambridge, orientaliste venu à la médecine, qu'on doit le meilleur précis qui ait été publié ces dernières années sur **La Médecine arabe.** Un médecin du Maroc, venu à l'orientalisme, le docteur H.-P.-J. Renaud, de l'Institut des Hautes Etudes marocaines de Rabat, nous en donne aujourd'hui une traduction française, mise au jour au moyen de notes, d'après les derniers travaux.

Le docteur F. Brunet, médecin général de la marine, dans ce tome 1er des **Œuvres médicales d'Alexandre de Tralles,** consacré au plus célèbre représentant de la médecine byzantine et à cette médecine, comble une lacune de notre littérature sur les Pères de la médecine. Il rend à la culture générale un auteur qui intéresse non seulement le Corps médical et pharmaceutique, mais encore tous les amis des lettres, des sciences, de l'histoire, de l'hellénisme et des études byzantines.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Paul-Ernest Picard et autres : *L'Economie dirigée,* Alcan. — *Correspondance de René de Kérallain,* tome II, Quimper, Bargain, 1, quai du Stair.

Le monde entier paraît pratiquement rallié au système de l'économie dirigée, a dit M. André Siegfried. Aussi la *Société des anciens élèves et élèves de l'Ecole libre des sciences politiques* a-t-elle mis ce sujet à l'ordre du jour de ses études. Et quatre conférences se sont succédé au cours de l'année 1933, dans lesquelles M. Emmanuel Monick a étudié les Etats-Unis (présidence André Siegfried) ; M. Max Hermant l'Allemagne (présidence de Marcilly) ; M. Gaston Roumilhac l'Italie (présidence Paul-Ernest Picard) ; M. Paul Devinat la Russie (présidence Louis Marlio) et enfin M. C.-J. Gignoux a dégagé les conclusions de l'enquête (présidence Paul Reynaud). L'en-

semble des conférences et des discours des présidents a paru sous le simple titre: **L'Economie dirigée.** Et il est à peine besoin de dire l'importance de ce volume clair, documenté, et judicieux.

Les quatre économies dirigées de ces quatre pays sont absolument différentes, voici un premier point à bien mettre en lumière.

Aux Etats-Unis, il s'agissait de porter remède à une situation aussi désastreuse que bizarre. La géante République crevait de prospérité. Elle était de beaucoup le pays le plus riche du monde, et par le jeu effréné du crédit, elle avait décuplé, et au delà, ses apparences de richesse, mais alors aux dangereux dépens de la réalité. Tous les Américains dépensaient le double ou le triple de ce qu'ils avaient parce qu'ils se prêtaient à outrance les uns aux autres. Les agriculteurs, à eux seuls, avaient emprunté 200 milliards de francs. Un moment vint où tous ces ballons gonflés pétèrent à la fois; ce fut un beau fracas! La République en fit autant, sans bruit, en dévaluant son dollar; il valait 5 francs or; il n'en vaut plus que 3. Economie dirigée, à mon avis, déplorable, mais les gens d'aujourd'hui n'ont plus le courage des gens d'autrefois. Les Etats-Unis n'avaient pas perdu une once de leur chair vraie, mais ils avaient perdu toute leur fausse graisse, ce qui fait que, par dessus le marché, ils perdirent leur cervelle. Leur économie dirigée qui aurait pu leur refaire une santé parfaite si elle avait été bien dirigée, c'est-à-dire si elle avait laissé faire, stabilisa leur maladie parce qu'elle avait été mal dirigée, et quand on dirige une économie, on la dirige presque toujours mal.

En Allemagne, autre chose. Le pays vaincu et condamné à une juste mais lourde charge de réparations, voulut, avant tout, ne pas payer; d'où l'organisation d'une apparence d'appauvrissement qui n'appauvrit personne, pas même les rentiers allemands parce que les capitalistes du dehors, ne pouvant pas croire que l'Allemagne ferait une banqueroute frauduleuse, avaient acheté des marks à outrance. L'Allemagne repartit donc d'un pas solide, et à l'économie dirigée de la faillite substitua l'économie dirigée de la conquête. Mais toutes les économies dirigées trouvent sur leur route une pierre

d'achoppement. Cette fois ce fut la carence des Soviets qui gela tous les crédits mondiaux, en Allemagne d'abord et par contre-coup partout. En ce moment l'Allemagne cesse d'être une machine de guerre industrielle pour devenir une machine de force agricole et c'est là le véritable sens de la victoire des nazis et de la défaite des usiniers et des banquiers plus ou moins juifs; les agrariens ont eu leur revanche!

En Italie, l'économie dirigée a eu pour but, avant tout, de reconstituer le pays et de le garantir contre le danger communiste. Par des routes différentes, l'Italie et l'Allemagne ont atteint le même but: la victoire des forces de conservation sur les forces de destruction. Mais Mussolini a eu recours à des moyens plus intelligents, moins brutaux, moins sanguinaires que ceux d'Hitler. Il a organisé son corporatisme d'une façon merveilleuse pour concilier les intérêts des classes ouvrières et les intérêts suprêmes du pays. En supprimant, en somme, le suffrage universel et la représentation élue, il a institué de suffisantes représentations professionnelles de tous les métiers, mais en n'acceptant pour représentants que des fascistes dévoués et vérifiés, et en leur donnant autorité sur tous les autres ouvriers même non fascistes. Et en agissant ainsi, il a réalisé un vrai tour de force d'une efficience parfaite. Mais ce n'est pas tant là de l'économie dirigée que de la politique dirigée.

En Russie, au contraire, ce sont les deux. Le régime soviétique est plus étroit et plus fermé que le régime fasciste, lequel reste ouvert à tout venant et semble maintenant comprendre tous les Italiens, sauf les antipatriotes, les antisociaux et quelques vieux libéraux impénitents (dont je serais si j'étais Italien) tandis que le gouvernement en Russie reste la chose d'une petite poignée de bandits, il est vrai disposant de mitrailleuses et de délateurs. Et ce régime de bourreaux est mis au service d'une véritable économie dirigée, de la plus dirigée des économies dirigées, caractérisée par la suppression de la propriété privée, complètement pour la terre, presque complètement pour le capital, la suppression de l'héritage, bien entendu, et l'assujettissement de la population totale à un système de travaux forcés qui jusqu'ici n'a produit que de la misère et du désespoir, en dépit de quelques rendements

d'usines géantes que les Soviets font sonner bien haut, et qui ne prouvent pas plus en faveur du régime que les rendements en sucre, rhum et coton ne prouvaient en faveur des plantations de nègres esclaves.

De cette promenade dans les pays d'économie dirigée, il faut donc conclure contre toutes les économies dirigées. Le mot de M. Monick à propos des Etats-Unis est exact. « C'est une entreprise dans laquelle si on se trompe au début, tout dégringole. » Et on se trompe presque forcément parce qu'on ne peut pas tout prévoir, et que les fautes d'autrui engendrent des fautes pour soi. Au fond toutes les catastrophes financières et économiques de ces dix dernières années viennent de la folie bolchevique; c'est elle qui directement a entraîné la réaction fasciste de l'Italie, la paralysie capitaliste de l'Allemagne, d'où est sortie (conjuguée avec le travaillisme) la déconfiture de l'Angleterre qui a entraîné à son tour le cyclone ahurissant de l'Amérique. Ce qui fait que la civilisation passe en ce moment par l'épreuve la plus terrible qu'elle ait subie depuis l'invasion des barbares. Il aurait fallu que les puissances civilisées eussent la décision, au lendemain de l'armistice, d'envoyer chacune quatre hommes et un caporal en Russie pour rétablir l'ordre (cela aurait suffi à ce moment), nous aurions fait ainsi l'économie de toutes les économies dirigées, et nous nous trouverions dans un état de prospérité sans égale; car même si le grand ballon de crédit américain avait éclaté, ce qui était fatal de par son gonflement outré et insensé, le dollar n'aurait pas bougé, puisque le sterling n'avait pas bougé auparavant, et comme, toujours dans l'hypothèse, nous n'aurions pas vu en France la catastrophique arrivée au pouvoir du Cartel en 1924 (laquelle est venue de l'offensive judéo-germanique contre notre franc qui allait se relever) nous nous trouverions tous, les civilisés de l'ancien et du nouveau monde, dans une situation très satisfaisante, et peut-être puisque nous sommes à onze ans de distance déjà de la catastrophe cartelliste, serions-nous, nous Français, sur le point de rétablir notre franc-or. Hélas, les dieux ne l'ont pas voulu!

Je m'excuse d'avoir résumé en quelques lignes tant d'événements si considérables que les quatre conférenciers dont

je disais les noms avaient dû eux-mêmes terriblement condenser. Le lecteur devra se reporter à leurs dires, en prenant seulement quelques précautions pour la conférence de Paul Devinat: cet ancien collaborateur d'Albert Thomas au Bureau International du Travail, est très intoxiqué d'esprit politicien marxiste, et ses jugements, bien qu'il les ait formulés avec prudence, ne doivent être acceptés que sous bénéfice d'inventaire.

Avant de terminer cette chronique, je tiens à signaler la publication du tome II de la **Correspondance de René de Kérallain.** Il y aura encore deux ou trois volumes et quand ils auront paru tous, je leur consacrerai une étude d'ensemble. Ce sera un monument épistolaire qui gardera de vieillir, comme disait Malherbe, le nom du savoureux sociologue que fut René de Kérallain et aussi celui de sa noble veuve qui s'est dévouée à la recherche et à la publication des lettres de son mari éparpillées un peu partout.

Mémento. — F. D. Roosevelt, président des Etats-Unis : *Sur la bonne voie N.R.A.* (*On our way*), traduction Dutray. Denoël et Steele. Les initiales désignent le *National Recovery Act* qui avec le A.A.A. (*Agricultural Adjustment Act*), constituent les deux grandes chartes de l'économie dirigée américaine, l'une portant abolition de la loi contre les trusts, l'autre décrétant la réduction des cultures aux Etats-Unis. Ce que je dis plus haut de la situation économique de l'Amérique montre l'importance d'un pareil ouvrage où s'exprime la pensée même du grand réorganisateur. — Georges Boris: *La Révolution Roosevelt*, Gallimard. L'auteur est très élogieux pour cette révolution et termine son livre en disant: « Un peuple renaît à la vie sans qu'il ait fallu le nourrir d'une mystique de violence. » Ceci fait son éloge en effet, mais s'il ne s'était pas nourri d'une mystique de confiance insensée, il n'aurait pas eu besoin de renaître, je ne dis pas à la vie, il n'est jamais mort, mais au simple bon sens, et il faudrait savoir d'ailleurs si la Révolution Roosevelt est conforme au bon sens. — Hyacinthe Dubreuil: *Les Codes de Roosevelt et les perspectives de la vie sociale*, Grasset. On sait la haute compétence en choses d'Amérique de M. Dubreuil, auteur de *Standards* et *Nouveaux standards;* son livre sera donc à lire avec soin; il l'a d'ailleurs écrit en vue des leçons qu'on peut tirer de l'expérience Roosevelt et des bonnes choses que nous pourrions prendre dans le N.R.A. en vue de la conciliation des conflits du travail. Dans un siècle, on comparera en effet le procédé Roose-

velt et le procédé Mussolini (je ne parle pas, bien entendu, du procédé Staline, qui recourt trop aisément à la mitraillade, ni même du procédé Hitler). Mais, il faut bien dire que le danger communiste, dans les Etats-Unis de 1933, et même de 1929, n'avait rien de comparable au danger communiste dans l'Italie de 1920. — Pierre Servan: *Crise*. Editions de la Revue mondiale. Voici maintenant des livres sur notre crise à nous. Mais il faudrait, d'abord, savoir si notre malaise, incontestable, est de nature de crise ou de nature de maladie. L'auteur semble mettre sa confiance dans des moyens (corporatisme, monopoles, banque d'Etat, etc.), qui semblent bien dangereux, et sa critique de l'économie orthodoxe, qu'il prétend vouloir créer un système monétaire rigide, est tout à fait injuste; toute monnaie, que ce soit en orthodoxie ou en hétérodoxie, est mouvante puisqu'elle est un rapport entre l'étalon et l'objet évalué. — Jacques Duboin: *Ce qu'on appelle la Crise* (études parues dans *l'Œuvre* 1933-1934). Editions nouvelles, rue de la Sorbonne, 16. L'auteur, lui aussi, s'en prend aux économistes orthodoxes (quand on voit un homme pratique, ancien banquier, parler ainsi, on ne s'étonne plus des insanités politiciennes; quel est l'économiste qui parle d'orthodoxie? il parle de science, ce qui n'est pas la même chose!) Donc l'éditeur de M. Duboin défie les économistes orthodoxes de lui apporter un livre réfutant celui de l'auteur, en ajoutant que la marche implacable des événements commandera la publication de la suite de ces études. Parfait. Mais qui donc prétendait que la crise avait atteint l'édition aussi? Si on publie de ces livres-là, c'est qu'elle est en pleine prospérité. — Raymond Patenôtre: *Voulons-nous sortir de la crise?* Plon. Même musique. Dès la première ligne, l'auteur affirme que l'or est devenu insuffisant pour les besoins considérables de l'humanité. Insuffisant point en quantité, sans doute, mais en nature, le papier monnaie le remplacera. Mais en vérité les sauvages sont beaucoup moins naïfs qui remplacent l'or par des coquillages, car les coquillages sont en quantité limitée, donc peuvent servir d'étalon, tandis que le papier en quantité illimitée ne peut pas. Mais je vais me faire brûler vif comme orthodoxe impénitent! — Alexandre Zévaès : *Le Socialisme en France depuis 1904*, Charpentier. Un résumé historique où l'on trouvera beaucoup de faits et même beaucoup d'appréciations, bonnes si on partage les idées de l'auteur, ce qui, hélas, n'est pas mon cas. Mais on ne discute pas avec les dévots, comme disait Taine. — Antonio Coen et Michel Dumesnil de Gramont: *La Franc-maçonnerie écossaise*, Figuière. Toujours de l'histoire. Les francs-maçons écossais liront ce petit livre avec dévotion et les autres avec intérêt. — C. M. Vicard: *Le mythe de la*

Démocratie (Le règne de la presse), Figuière. L'auteur trouve que la presse manque d'indépendance, de loyauté et de sincérité, et il a bien raison. Mais croit-il qu'elle acquerra ces qualités quand sera réalisée cette dictature du prolétariat qu'il appelle de tous ses vœux? — René Verrier: *Roberty, le positivisme russe et la fondation de la sociologie*, Alcan. Enfin, voici du sérieux. Eugène de Roberty (1843-1915) a beaucoup travaillé, beaucoup écrit et publié; il fut assassiné le 8 mai 1915, et probablement par ordre de révolutionnaires. Il était d'âme à la fois russe et française, sa famille était d'origine provençale; émigrée en Hollande au moment de la révocation de l'édit de Nantes, elle passa ensuite en Russie où le grand-père du sociologue épousa une espagnole et son père une tartare. Eugène de Roberty dut peut-être à tout ce sang mêlé son mérite remarquable que le livre en question met bien en lumière. — John Winkler : *Rockefeller*, Gallimard. Sur la famille des Rockefeller (peut-être française d'origine, elle se serait alors appelée Roquefeuille) cet auteur a écrit un livre très intéressant, fort bien traduit par Mme Maria Georges et auquel le décès récent du grand vieillard vient de donner un caractère d'actualité. Une pareille biographie vaut des douzaines de livres sur la crise; enfin on trouve un homme! Roosevelt junior et Rockefeller senior sont deux grandes figures américaines et humaines.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Détention préventive. — Liberté provisoire. — Commissions rogatoires. — Pourvoi en cassation. — Pouvoir judiciaire des préfets. — *L'Officiel* contre le dictionnaire. — Mémento.

Une loi du 25 mars, publiée par l'*Officiel* du 26, détruit la plupart des effets du texte en date du 21 février 1933, dit « sur les garanties de la liberté individuelle (1) ». Elle apporte à plusieurs articles du Code d'instruction criminelle des modifications différentes de celles que ce texte leur apportait; elle rétablit des articles abrogés par lui. Voici, en conséquence, comment se trouve établie la **détention préventive.**

Avec le texte de 1933, aucun inculpé, après son premier interrogatoire par le juge d'instruction, ne pouvait être mis ou maintenu en détention s'il avait un domicile certain et *si la peine encourue était inférieure à deux ans.* Cette règle ne s'appliquait cependant pas aux inculpés déjà condamnés

(1) V., sur ce texte, ses origines et la façon dont il a été traité dans nos chroniques des 15 mai 33 et 1er juin 34.

pour crime, ni à ceux condamnés à plus de trois mois, sans sursis, pour délit de droit commun.

Nous revenons maintenant à l'art. 113 du Code d'instruction criminelle : une détention de cinq jours, au plus, est possible pour tout inculpé.

Avec le texte de 1933, *en cas de peine encourue supérieure à deux ans*, la liberté provisoire était de droit au bout de cinq jours, sauf pour les inculpés sans domicile certain, déjà condamnés pour crime, ou à plus de trois mois, paraissant dangereux pour la sécurité publique ou dont le maintien en liberté était de nature à nuire à la manifestation de la vérité. Ceux-là, le juge d'instruction avait le droit de les détenir quinze jours encore; puis il pouvait obtenir de la Chambre du Conseil, après une procédure compliquée, et l'inculpé et son défenseur entendus, une prorogation d'un mois au plus. Cette prorogation était renouvelable plusieurs fois avec la même procédure, jusqu'à la clôture de l'information. Les décisions de la Chambre du Conseil étaient susceptibles de recours devant la Cour d'appel; et, là encore, obligation d'entendre l'inculpé et son défenseur.

Aujourd'hui, le char de l'information trouve dans ses roues des bâtons de moins gros calibre.

Le juge d'instruction dispose d'un laps d'un mois et demi, sans avoir à prendre conseil que de sa conscience. Puis il peut maintenir la détention pendant encore un mois; mais cette fois son ordonnance sera susceptible d'appel devant la Cour, qui statue sur pièces, c'est-à-dire sans entendre l'inculpé, — à moins que la comparution ne lui paraisse nécessaire. Si les nécessités de l'information exigent de plus longs délais, la Cour en décidera une fois pour toutes, mais alors l'inculpé comparaissant. Elle pourra impartir au juge un délai pour terminer l'information, et, le cas échéant, y procéder elle-même.

La loi de 1933 se voit aussi annulée en ce qui concerne les **commissions rogatoires.** Elle interdisait au juge de faire procéder à des actes d'instruction les officiers de police judiciaire. Cette faveur (?) lui est aujourd'hui reconcédée, — sauf cependant en ce qui concerne l'interrogatoire de l'inculpé.

L'article 421 du Code d'instruction criminelle est abrogé,

déclarait la loi de 1933. L'article 421 du Code d'instruction criminelle est rétabli, dit la loi de 1935. Il s'agit ici du **pourvoi en cassation.** L'article déclare déchu de son pourvoi le condamné à une peine emportant privation de la liberté pour une durée de plus de six mois, lequel n'est pas écroué au moment où son affaire est appelée devant la Cour — à moins qu'il ne s'agisse d'un condamné qui, après avoir été détenu préventivement, aurait bénéficié d'une mise en liberté provisoire.

Est rétabli aussi le fameux article 10 qui accorde aux préfets un **pouvoir de poursuite judiciaire.** Mais au lieu de s'appliquer à tous les crimes, délits et contraventions, ce pouvoir ne s'applique plus qu'aux crimes et délits contre la sûreté intérieure ou la sûreté extérieure de l'Etat.

§

Voici longtemps — je me souviens de l'avoir noté ici-même — que le législateur, parmi d'autres ignorances d'une gravité moins... légère, possède celle du sens des mots *alinéa* et *paragraphe;* longtemps qu'il montre ne pas savoir qu'alinéa s'entend d'un passage commençant par une ligne dont le premier mot est rentré, allant jusqu'à une autre ligne de même disposition; et que paragraphe s'applique à un passage qui, mis à la ligne, débute par le signe § et se trouve suivi d'un ou plusieurs passages établis de même.

La loi de 1933, qui ne contient aucun paragraphe, applique ce mot chaque fois — et c'est souvent — qu'elle fait allusion à un alinéa. Celle de 1935 ne pousse pas aussi loin la méconnaissance du vocabulaire; elle montre à plusieurs reprises que le terme d'alinéa ne lui est pas inconnu; cependant, son dernier article, lequel est en trois alinéas, fait ainsi débuter le second d'iceux: « Tout préfet qui aura fait usage des droits à lui conférés par le paragraphe précédent... »

Signalé à M. Lancelot du *Temps,* aux fins qu'il croira utiles.

MÉMENTO. — Jean Duhamel et J. Dill Smith : *Un crime passionnel devant la Justice anglaise* (Ed. « les Ecrivains Français », 5, quai Voltaire). Précieux document pour connaître de près le mécanisme de cette Thémis qui, tout en garantissant mieux que la nôtre la liberté individuelle, est aussi prohibitive du crime que la nôtre en est génératrice. Il s'agit du procès de Vacquier, un

Français qui, le 29 mars 1924, à Byfleet (Surey), empoisonna le mari de sa maîtresse. Condamné le 5 juillet au châtiment auquel outre-Manche aucun auteur d'homicide avec préméditation n'échappe, son crime fût-il aussi passionnel qu'on peut rêver, Vacquier fut pendu le 1er août. « Si ce livre, qui tombera peut-être sous les yeux de juristes ou de législateurs français, provoque certaines réformes, voire fragmentaires, dans l'administration de la Justice française, il aura atteint son but », écrivent ses ambitieux auteurs. — Pierre Bouchardon : *Un précurseur de Landru, l'Horloger Pel* (B. Arthaud, 23, Grande-Rue, Grenoble). En juillet 1884, Pel, bijoutier à Montreuil, empoisonnait Elisa Bœhmer, sa bonne, et calcinait son cadavre dans le fourneau de sa cuisine. L'information releva contre lui des présomptions graves d'avoir, en 1879, empoisonné une autre bonne et tenté d'en empoisonner une troisième, mais ces faits ne furent pas retenus. Il en fut autrement pour l'empoisonnement de sa femme, Marie Buffereau, après quelques semaines de mariage, en 1880. Ses dénégations obtinrent un demi-succès; acquitté quant à l'assassinat de sa femme par le jury de la Seine, Pel fut condamné à mort pour celui de sa bonne. Après cassation pour vice de procédure, le jury de Seine-et-Marne lui accorda les circonstances atténuantes. L'affaire fit grand tapage, et Pel trouva des gazetiers partisans de son innocence. M. Bouchardon expose l'affaire avec ses coutumières sûreté et clarté. Comme tous les volumes de la collection Arc-en-Ciel, qui donne aussi un intéressant compte rendu du *Procès Baudin* (1852-1868) par M. Alexandre Zévaès, celui-ci est abondamment et brillamment imagé.

MARCEL COULON.

GÉOGRAPHIE

Dr J. Richard : *Liste générale des stations des campagnes scientifiques du prince Albert de Monaco, avec notes et observations* (fascicule LXXXIX des *Résultats des campagnes scientifiques*), 1 vol. in-f° de 472 p., VIII planches phot., Imprimerie de Monaco, 1934. — Ed. Le Danois : *Les transgressions océaniques* (extrait de la *Revue des travaux de l'Office des pêches maritimes*), 1 vol. in-8°, Paris, Imprimerie nationale, 1934. — William Beebe : *Five hundred fathoms down* (Bulletin New York Zoological Society, vol. XXXVII, n° 6, nov.-déc. 1934).

Depuis de nombreuses années se poursuit à Monaco la publication des résultats obtenus par le prince Albert au cours de ses croisières, pour la connaissance scientifique du monde de la mer et surtout du monde vivant. Ce seront au moins cent magnifiques volumes in-folio où seront étudiées et analysées non point toutes les formes vivantes dans les eaux marines, — il y en a tant qui nous échappent encore

en profondeur et même en surface, — mais toutes celles que firent connaître au prince Albert et à ses collaborateurs trente années de campagnes et d'études assidues. Il va sans dire que ces volumes, comme ceux de toutes les collections analogues, ne sont accessibles qu'aux spécialistes des sciences naturelles. Cependant, il en est un qui vient de paraître et qui peut intéresser tout le public cultivé, car il présente comme un raccourci du travail accompli et des méthodes employées. C'est la **Liste générale des stations des campagnes scientifiques du prince Albert de Monaco,** dressée par le docteur J. Richard, qui fut le plus ancien et le plus fidèle des collaborateurs du prince et qui dirige actuellement le Musée océanographique.

De 1885 à 1915, le prince Albert employa successivement quatre yachts dans ses campagnes. J'ai visité le troisième, *Princesse-Alice II,* à son passage à Brest, en 1903. C'était une merveille d'installation scientifique et matérielle: laboratoire et palace flottant. Il paraît que le quatrième, *Hirondelle II,* était encore supérieur. Les croisières du prince Albert s'étendirent dans la Méditerranée et dans tout l'Atlantique nord, de Monaco à New-York, des îles du Cap-Vert au Spitzberg. Le principal centre, où l'on revenait toujours, — car cet emplacement de la fabuleuse Atlantide est curieux à plus d'un titre, — c'était l'archipel des Açores. On fit en tout 3.698 stations; pour chacune, le volume du docteur Richard indique la profondeur, la nature du fond, les pêches de surface et de profondeur et les procédés de capture employés; près de cent pages d'observations ajoutent toutes les particularités remarquées; cent quarante-quatre photographies parfaitement reproduites nous donnent tous les aspects de la vie du bord et du travail scientifique.

Les mémoires et les notes qui complètent le volume décrivent les instruments d'exploration, et donnent des détails sur des points particuliers, tous intéressants. En voici un exemple. Longtemps, on a cru que le volume des gaz dissous dans l'eau de mer était plus considérable dans les profondeurs qu'à la surface, en raison des énormes pressions qui pèsent sur les couches profondes. Le docteur Richard imagina un ingénieux appareil au moyen duquel il réussit à démontrer que la quantité des gaz dissous dans les profon-

deurs était indépendante de la pression. « Leur quantité, dit-il, est un peu plus grande en profondeur qu'en surface, en raison de leur solubilité plus grande à une basse température. »

On comprend que la vie d'étude et de croisière des yachts, menée à l'âge où l'homme est capable de donner tout son effort, ait laissé au docteur Richard d'inoubliables souvenirs.

J'ai passé bien des heures délicieuses, dit-il, à l'arrière du yacht *Princesse Alice*, confortablement installé malgré certains roulis, à examiner le plancton microscopique de la surface encore bien vivant, et à admirer avec les compagnons de voyage les mouvements rapides ou lents, les formes gracieuses ou bizarres, les couleurs les plus variées et les plus vives, ou la transparence incolore et cristalline de la foule d'êtres microscopiques, algues ou animaux, qui constituent le plancton. C'est un spectacle dont on ne se lasse pas.

§

M. Ed. Le Danois, directeur de l'Office des Pêches, fait une guerre acharnée au Gulf-Stream, entendu comme une diffusion d'eaux tièdes qui s'étale à la surface de l'Atlantique nord, et qui serait la principale cause du climat tempéré de l'Europe du nord-ouest. M. Le Danois ne nie pas ce qui n'est pas niable, c'est-à-dire l'existence du rapide courant qui sort du canal de Floride et s'élargit en éventail vers le nord-est. Mais, pour lui, les eaux de ce courant demeurent dans l'Atlantique tropical et subtropical. Elles ne dépasseraient pas, vers le nord, le banc de Terre-Neuve, et, vers l'est, le 40e degré de longitude ouest. Pourtant, la tiédeur relative des eaux de l'Atlantique nord, vers les côtes d'Europe, jusqu'à une latitude très élevée, n'est pas plus niable que l'existence du courant de Floride. D'où provient cette *anomalie thermique positive*, comme disent les météorologistes, c'est-à-dire cette tiédeur relative des eaux et du climat vers les latitudes boréales, la plus remarquable anomalie de ce genre qui existe sur la terre entière? Selon M. Le Danois, il faut en chercher la cause dans les **transgressions océaniques.** Il entend par là « un mouvement périodique d'amplitude variée des eaux atlantiques, d'origine tropicale, amenant un empiétement momentané de ces eaux sur les

eaux d'origine polaire et surtout sur les eaux continentales. Les eaux de la masse transgressive ont toujours une salinité supérieure à 35 % ». J'ai tenu à reproduire la définition, telle qu'il la donne.

On peut faire plusieurs objections à cette manière de voir.

D'abord, une objection de forme. Ce terme de *transgressions* n'est pas très heureusement choisi. Il est emprunté à la géologie, qui s'en sert pour les changements permanents ou durables du niveau marin. Dans le phénomène étudié, il n'est point question de changements de niveau.

Autres objections plus graves. M. Le Danois distingue les *transgressions* et les *courants*. Quelle différence y a-t-il entre les unes et les autres? Nous savons tous qu'en dehors des courants à peu près réguliers et rapides comme le courant de Floride, il y a à la surface des mers des *dérives* plus ou moins largement étalées, lentes et irrégulières. Les Anglais distinguent très bien les *streams* (courants) et les *drifts* (dérives). Mais des uns aux autres, il n'y a qu'une différence de degré, et point une différence de nature. M. Le Danois, lui, voit entre transgressions et courants une différence d'espèce. Aux périodicités des premières et à leurs oscillations, il donne des causes astronomiques, dont le nombre, du reste, est assez grand et la succession assez rapide pour justifier après coup toutes les variations constatées à la surface de la mer, surtout en admettant, comme il le fait, un *décalage possible*. Mais tout cela est trop hypothétique.

Autre chose. S'il y avait entre courants et transgressions une différence de nature, et si, notamment, le courant sorti du canal de Floride et les transgressions de l'Atlantique nord étaient deux phénomènes séparés, on constaterait quelque part, entre les deux, une zone de démarcation (*ligne de convergence*) révélée par des remous ou des courants giratoires à petit rayon. Nulle part, entre l'Amérique du Nord et l'Europe, on ne constate rien de pareil. Toujours la même tendance, faible sans doute et peu régulière, mais tout de même continue, des eaux de surface vers le nord-est, de Terre-Neuve à la Norvège. Selon Otto Petterson, cette dérive mène les eaux américaines jusqu'aux abords des côtes d'Europe en l'espace de vingt mois. Le courant de Floride et la dérive lente de l'Atlantique nord sont des phénomènes de

degré et d'intensité très différents, mais connexes et continus.

Cette dérive des eaux atlantiques explique-t-elle à elle seule la douceur du climat maritime européen jusqu'aux hautes latitudes? Non. Il y faut autre chose.

Il y faut le fait que les eaux froides, porteuses de glaces, qui descendent en surface de la mer Polaire, sont déviées sur la droite du sens de leur mouvement par la rotation de la terre, ce qui les colle, en quelque sorte, aux côtes du Groenland et de l'Amérique du Nord. Elles ne viennent point vers l'Europe.

Il y faut le fait que la mer planétaire s'étend, entre l'Amérique et l'Europe, jusqu'au cercle arctique et au delà. L'Océan accumule la chaleur solaire, et les nuages des dépressions, orientées en général vers le nord-est, empêchent le rayonnement et la déperdition nocturnes.

Il y faut, enfin, le fait qu'en profondeur, l'Atlantique nord est séparé de la mer Polaire par des seuils sous-marins, ce qui fait que jusqu'aux plus grands fonds, l'Atlantique nord conserve une température plus élevée que les autres océans.

Voilà l'ensemble harmonieux de phénomènes qu'il demeure légitime de désigner sous le nom de Gulf-Stream, de la Floride à la Norvège, bien que ce soit là un nom de convention.

§

J'ai déjà parlé aux lecteurs du *Mercure* (1er mars 1931) des brillantes et audacieuses explorations sous-marines de William Beebe aux Bermudes. Beebe, directeur du *Tropical Research* de la Société zoologique de New-York, a construit une sphère creuse d'acier avec deux fenêtres de quartz (*bathysphère*). Dans cette sphère, attachée à un câble d'acier solide, pourvue de lumière électrique et d'instruments, il s'enferme avec un autre observateur et se fait immerger; les plongées durent deux ou trois heures. Le 15 août 1934, il a réussi à atteindre ainsi une profondeur de 915 mètres; il raconte cette expédition, sous le titre **Five hundred fathoms down,** dans le Bulletin de la Société zoologique. Jusqu'alors il n'avait guère atteint que la moitié de cette profondeur. Aussi la nouvelle plongée nous apporte des faits nouveaux.

D'abord, abstraction faite de la phosphorescence des animaux marins, qui ne brillait pas toujours, et de la lampe électrique de la bathysphère que l'on pouvait masquer, la plongée s'est faite dans un noir absolu dont rien dans les nuits terrestres, dit Beebe, ne peut donner l'idée. Ensuite, Beebe a acquis la conviction que nos dragages ne peuvent nous révéler exactement l'abondance de la vie marine dans la zone où passent les filets et les nasses, car une quantité de créatures leur échappent; cela, nous nous en doutions déjà, mais il est bon de le savoir d'une manière précise. Beebe a observé de véritables explosions lumineuses de créatures vivantes. Ces explosions ont un but de défense. « Elles correspondent, dit-il, au nuage couleur sépia dont s'entourent les poulpes en surface, quand ils sont menacés. » Enfin, l'observateur a acquis la conviction qu'aux profondeurs moyennes, il y a des animaux marins plus grands que nous ne pensions: il a vu à 750 mètres un cétacé, ou un squale (il n'a pu l'identifier), monochrome, de six mètres de longueur.

CAMILLE VALLAUX.

LES REVUES

La Revue hebdomadaire: Victor Hugo, cîme française du grand XIXe siècle; Victor Hugo et « M. Louis Bonaparte ». — *Les Marges:* une lettre admirable de Louis Codet blessé à mort. — *Les Primaires:* quelques citations de romanciers dits « populaires ». — *Le Mois:* M. Paul Claudel et l'Académie française. — Mémento.

En ce mois de mai terne, où la neige a reparu, les revues commémorent à l'envi le cinquantenaire de la mort de Victor Hugo, sans conteste possible le plus grand poète de notre grand XIXe siècle; car Victor Hugo résume ses devanciers et prévoit les originalités de ses successeurs. On trouve en lui des échos de Ronsard et il contient en germe Verlaine, Rimbaud, le biblique et grec Claudel, la frénésie d'un Lautréamont, les savantes simplicités de M. Francis Jammes. *Le Satyre, la Fête chez Thérèse, Booz endormi, Oceano Nox, la Tristesse d'Olympio,* autant de sommets que pas un poème français ne dépasse! Pour la prose, le *William Shakespeare* constitue une cime; *Choses vues,* un modèle pour le journalisme littéraire; *Les Misérables,* une authentique épopée populaire. En tous les genres, il domine. Si son théâtre a vieilli et semble puéril en dépit de beautés verbales indiscutables,

c'est que, pour le géant, la scène fut un instrument de politique employé afin d'attirer les masses contemporaines au jeune romantisme.

L'homme fut excellemment « un composé instable ». A nul autre, on ne saurait appliquer avec plus de justesse l'expression heureuse de Littré, recueillie par Flaubert. Hugo accorda son adhésion à tous les régimes qui se succédèrent en France, de ses années de jeunesse à son éclatant crépuscule. La proscription qu'il prolongea en exil volontaire le grandit spirituellement et socialement. Qui sait? Le coup d'Etat qui le jeta dans la généreuse et vengeresse opposition, l'eût peut-être moins indigné, si le prince-président lui avait confié le portefeuille ministériel qu'il comptait obtenir de celui dont ses articles de *l'Evénement* soutenaient la candidature à la présidence de la République.

M. Pierre de Lacretelle a eu l'idée de revoir la collection de ce journal. Il en a réuni des extraits sous ce titre un peu excessif: « Victor Hugo fondateur du second empire ». **La Revue hebdomadaire** du 18 mai les publie.

Sous la plume de Victor Hugo, le neveu de Napoléon Ier est « M. Louis Bonaparte ». Le poète, ex-pair de France, actuellement député, écrit, fin octobre 1848:

Nous lui [à Louis-Napoléon] ouvrons un livre blanc où il est libre d'écrire de grandes choses.

Hugo avoue aimer « ce qui brille ». Il déclare:

Nous voyons passer dans la rue un homme qui s'appelle Napoléon et nous ne pouvons nous empêcher de le saluer au passage.

. . . .

Nous avons la confiance dans l'avenir de ce nom parce que nous avons de l'admiration pour son passé! L'esprit se refuse à admettre qu'après avoir magnifiquement ouvert le siècle il le termine ridiculement. Quoi! Cette grande voix qui a rempli l'Europe du bruit formidable des canons, l'histoire du bruit souverain des applaudissements, s'éteindrait dans la risée du monde! On verrait donc à la fois Napoléon grand et petit, ici dominant les gloires, là dominé par les médiocrités, ici maître éternel, debout sur sa colonne d'airain et parlant aux nuages et à la foudre, là favori d'un jour, et humble devant l'ignorance, et dédaigneux devant la pensée! Dans la première partie de ce siècle, Napoléon disait aux

soldats: « Je suis content de vous ! » Il faudra, dans la seconde, qu'il dise aux penseurs: « Vous serez contents de moi ! »

Le 27 novembre paraît le manifeste du prince à la France. L'élection présidentielle est fixée aux 10 et 11 décembre suivant. Le 9, Hugo écrit à *l'Evénement:* « Les paysans disent vrai, Napoléon n'est pas mort. » Sur quoi, il poursuit:

Quant aux conseils dont il aidera celui que la Providence et le peuple vont mettre à même de continuer son nom et sa tâche, nous pouvons affirmer que, plus d'une fois déjà, dans de graves et religieux entretiens, et dès le jour de l'exil et de la souffrance, le jeune proscrit a consulté et écouté le vieil Empereur et que cette grande figure est familière à son chevet. Ce que lui dit le conseiller sublime, on le devine sans peine.

Il lui dit: « Je n'ai eu le temps d'accomplir que la moitié de mon œuvre. L'autre attend l'ouvrier. Ce que j'ai commencé par la guerre, c'est à toi de l'achever par la paix. J'avais fondé l'Empire de la gloire, c'est à toi de fonder la République de la liberté. Pour prendre par la force les royaumes et les capitales, j'employais les armées héroïques que me livrait mon temps; c'est à toi d'employer les hommes supérieurs que te fournit le tien, à conquérir une seconde fois, et à jamais par l'idée, les intelligences et les âmes; je suis allé, avec le fer, labourer et ensemencer la vieille Europe: c'est à toi d'aller récolter la grande moisson des idées germées. » Voilà sans doute les discours que tient Napoléon Ier au citoyen Louis Bonaparte: les paysans n'ont pas tort de croire que les avis de ce guide surhumain ne manqueront jamais au futur président.

Louis-Napoléon, élu par six millions de suffrages, compose son premier ministère. Il offre au poète la légation de Naples, puis l'ambassade de Madrid, et obtient deux refus. Le 22 décembre, l'*Evénement* publie ces lignes:

Nous sortions des ténèbres de l'inconnu, et nous entrions dans la lumière de l'avenir. M. Louis Bonaparte pouvait faire cette magnifique antithèse que Dieu fait chaque matin: après la nuit, le jour...

La France relève d'une longue et douloureuse maladie. Cet enthousiasme, c'est l'appétit qui lui revient. Il faut le nourrir. Eh bien! l'aliment qu'il était nécessaire de lui apporter, c'était un grand gouvernement, un cabinet rayonnant, illustre et fort. Tous les hommes et toutes les idées. Il fallait faire dire à ces six mil-

lions d'hommes: « A la bonne heure! Voilà qui ne ressemble pas à ce que nous avions. » Il fallait qu'on fût étonné, ébloui, maîtrisé. Il fallait qu'on courût dans les rues avec des battements de mains et des chants de fêtes. Il fallait que ce ministère éclatant fît, à son aurore, illuminer Paris. Ah! Monsieur Louis Bonaparte! Dans cette majorité de six millions de voix, vous avez retrouvé la majorité du Premier Consul et de l'Empereur. C'est la même acclamation. Il fallait que ce fût la même conquête. Pour entretenir et charmer ces majorités souveraines, il faut des prodiges. Il fallait ressusciter Austerlitz!

Environ un an, Victor Hugo soutient l'Elysée à la Chambre. Le 20 octobre 1849, il a une entrevue orageuse avec le prince-président. C'est la dernière. Le député se rangera bientôt dans l'opposition républicaine.

Cela rappelé, revenons au poète: « un génie sans frontières », le définit Baudelaire.

§

Une plaque a été apposée, le 25 avril, sur la maison natale de Louis Codet, rue de la Cloche-d'Or, à Perpignan. La revue **Les Marges** (10 mai), toujours si fidèle à la mémoire du cher et parfait écrivain, publie dans son compte rendu de la cérémonie cette lettre que, le 24 novembre 1914 (il est mort le 27 du mois suivant) il adressait à M. Eugène Montfort qui l'a incorporée à son discours :

Mon cher Ami, puisque ma psychologie t'intéresse, il m'est facile de te renseigner. Tu me demandes si je croyais mourir quand j'étais blessé, dans le fossé, et que les hommes parlaient autour de moi?

Eh bien! Je ne croyais pas, j'avais un trou dans le cou, d'où le sang avait jailli comme une fontaine. J'attendais. Je pensais que je serais fixé dans une demi-heure... une heure, que le seul point était de savoir si une artère était atteinte. Je recueillais avec lucidité mes symptômes. Je sentais mon nez se pincer, la peau de mon visage se tendre, j'avais les mains absolument glacées. J'ai eu deux étouffements, quelques secondes d'angoisse. J'ai prié un soldat de me relever la tête, sous laquelle il a amoncelé de menus branchages. Je pouvais à peine me faire entendre. Dans le doute où j'étais, je songeais à la mort avec une grande tranquillité. Je me dédoublais, je revoyais ma vie passée, mes amis,

mon frère, ma femme, tout ce que j'avais aimé. Je songeais aussi que, peut-être, j'allais connaître l'envers des choses. J'éprouvais une curiosité philosophique.

M. Eugène Montfort a dit, après cette citation :

Un tel mot fait sentir la grandeur et la supériorité saisissante d'un Louis Codet. Il était charmant, il était d'une douceur et d'une grâce infinies et pourtant il portait dans l'âme quelque chose de fort et de sublime.

§

Sous ce titre alléchant: « Dents de vautour et mains de serpent », M. Régis Messac publie dans **Les Primaires** (février, mai et à suivre), d'incroyables échantillons de la littérature des romans dits « populaires ». Il classe dans la « Section IV », définie « Mystère et Poil de Jujube, Enigmes et Charades », ce dialogue effarant de feu Xavier de Montépin :

— Est-ce une fille, monsieur?

— Oui, mademoiselle.

— Une fille... une fille... un ange! Mais d'où vient-elle? Comment, n'ayant pas de mari, puis-je avoir un enfant?

— Ne pensez pas à cela, dit le docteur, il vous faut du calme.

Dans *Le voleur du diadème,* un hardi Jules Cauvin n'a pas craint d'écrire:

Sous les longs cils, la morte avait arrêté une rosée de pleurs. Remué par sa chevelure quand la pressa la bouche de la comtesse, le visage de la trépassée venait de répandre, de ses deux coupes d'azur, deux diamants d'outre-tombe.

M. Régis Messac a noté entre autres:

Tortures. Descente et montée.

Elle passa ses mains devant ses lèvres comme pour en éloigner cette coupe empoisonnée qu'il lui fallait boire... essuya ses yeux rougis, et descendit l'escalier du pas dont un crucifié devait monter au calvaire.

(Charles Mérouvel, *Chaste et flétrie,* I, XXVI.)

Usines à torture, style anglais.

La libre Angleterre a des raffineries de supplice qu'ignore le monde.

(Ponson du Terrail, *Rocambole. L'enfant perdu*, I, XXVII, éd. Fayard, p. 125.)

De Léon Gozlan, cette étourderie, dans *Le médecin du Pecq:*

Abel, je suis déjà à vos pieds; si vous vous mettez aux miens, que deviendrons-nous?

De Jules Méry, auteur de *Un crime inconnu:*

Il avait laissé son patrimoine dans tous les gouffres parisiens où l'on bisaute les cartes, les femmes et les vins.

....

Victor la suivit: il était radieux et triomphant, comme Samson avant la coupe des cheveux.

§

Nombreuses sont les revues qui firent état de l'échec de M. Paul Claudel, candidat à un fauteuil de l'Académie française, pour incriminer la Compagnie. M. Henry Bidou a écrit là-dessus, dans *la Revue de Paris*, avec sagesse, intelligence et humour. La condition actuelle de la littérature française et de son rayonnement imposait au corps électoral du palais Mazarin d'abandonner, pour une fois, ses petits tripotages de salon et de convenances individuelles, et de préférer à quiconque l'auteur de *Connaissance de l'Est*, de l'*Otage*, de *l'Arbre.*

Un anonyme écrit, dans **Le Mois** (1er avril au 1er mai) :

M. Paul Claudel peut remercier le Ciel. Les bons offices de son ange gardien viennent de lui éviter une disgrâce. Quelle idée avait-il eue de poser sa candidature à l'Académie française, lui qui est rien moins qu'un littérateur, au sens péjoratif du mot; et quel besoin se sentait-il d'entrer dans un cénacle, si respectable qu'il soit, lui qui n'a jamais connu que la solitude et dont la figure en est toute grandie? Aussi bien, ne sait-on pas précisément si c'est le poète ou l'ambassadeur qui sollicitait le suffrage des Immortels. La confusion qui semble bien avoir été le fait de la malice divine n'a pas permis en tout cas que l'un bénéficiât de la réputation de l'autre; et M. Paul Claudel tout entier vient d'être glorieusement renvoyé à sa thébaïde, afin d'y continuer, pour le profit de tous les hommes, moins quarante, le dialogue avec lui-

même, dont il a embelli une partie de la conscience de notre temps.

....

...Claudel a des dévots acharnés et des détracteurs violents. Signe que ses ouvrages comptent, qu'ils répondent à des interrogations diverses. Il est difficile cependant, sans parti pris, de ne pas admettre sa grandeur fondamentale, sa haute qualité spirituelle et littéraire. Depuis Hugo, nul assurément n'a possédé mieux que lui l'art d'exalter le verbe.

....

On comprend mal que M. Paul Claudel ait eu l'ambition de remiser un tel bagage sous la froide coupole de l'Institut. Réaction de fonctionnaire sans doute, qui, près de quitter l'uniforme d'ambassadeur, a voulu revêtir celui d'académicien. Aussi bien peut-on croire qu'il ne recommencera pas. Les félicitations qu'il a reçues de tous côtés, après cet échec, viennent de lui rappeler la vérité de la belle parole évangélique: *les derniers seront les premiers.* Il a pris place maintenant dans ce quarante et unième fauteuil qui est bien le plus glorieux de tous. Souhaitons qu'il s'en contente.

Mémento. — *Esprit* (1er mai): par divers: « Servitude et grandeur militaires 1935 ».

L'idée libre (mai): « Victor Hugo libre penseur », par M. J. B.

La Grande Revue (avril): suite de « Paysans par eux-mêmes », de M. Bourlier, présenté par M. E. Guillaumin. — « Victor Hugo, 50 ans après », par M. P. Mayeur.

Revue des Deux-Mondes (15 mai): « Victor Hugo et la vie future », par M. Paul Berret. — « Le néo-paganisme allemand », par M. A. Béguin.

La Revue de Paris (15 mai): « Situation de Victor Hugo », par M. Albert Thibaudet. — « Argentine 1935 », par M. J. Larivière.

Europe (15 mai): « L'ennemi », par M. A. Chamson. — « Chants d'aujourd'hui », par M. Luc Durtain. — « En face du juge », par M. Ervin Sinkô.

La Revue de France (15 mai): « L'armée rouge », renseignements du plus haut intérêt, par M. Percheron.

La Revue des Vivants (mai): Divers: « Pour une justice meilleure ». — M. René Dumesnil: « Les derniers romans de Maupassant ».

Les Cahiers d'art et d'amitié (avril) se représentent « Europe 1935 », par Johan Bojer, Lauro de Bosis, Ilya Ehrenbourg, André Gide, Jean Giono, Norah C. James, André Malraux, Thomas Mann

et Katherine Mansfield. Faute de place seulement, M. Mauriac ne figure pas dans ce bouquet.

La Revue Mondiale, numéro spécial: « Le pétrole en France ».

Le Crapouillot (mai): « Histoire de la IIIe République » jusqu'au Boulangisme, par MM. J. Galtier-Boissière, R. Lefebvre, M. Vaucaire, P. Noricy, avec des illustrations du choix le plus heureux.

Revue bleue (18 mai): « Lettres à une païenne », par Lafeadio Hearn. — « Poème » de M. Alfred Droin.

Revue des Poètes (15 mai): rien sur Victor Hugo qui, pourtant...

Cumul, revue née en mars et dont le second numéro a été publié en avril, « est ouverte à tous les collaborateurs éventuels de l'Enseignement Primaire public ». Elle raille joliment l'abus actuel des prix littéraires;

« Chaque année, sera distribué un Prix de cent mille (100.000) francs à l'Ecrivain ou au Critique ayant découvert et *lancé* un jeune de talent (écrivain, poète, artiste). Le jeune lui-même (moins de trente ans) ne touchera rien. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Mort de Paul Dukas. — Opéra: reprise de *Namouna*, ballet d'Edouard Lalo. — Opéra-Comique: première représentation de *La Pantoufle de Vair*, ballet de M. Marcel Delannoy. — Conservatoire: *Exercice des élèves*, représentation de *Joseph*, de Méhul. — Mme Lily Pons.

La mort de **Paul Dukas**, survenue le 18 mai, a douloureusement surpris. On trouvera dans le corps même de la revue une étude sur ce maître qui a si grandement honoré l'art français, et qui emporte les regrets profonds de tous ceux qui s'intéressent à la musique.

§

En 1881, Vaucorbeil étant directeur de l'Opéra, Lalo lui parla du *Roi d'Ys*. Vaucorbeil était de ces gens qui demandent toujours autre chose que ce qu'on leur offre. « Au lieu d'un opéra, donnez-moi donc un ballet », répondit-il à Lalo. « Mais je n'en ai point écrit! » — « Qu'à cela ne tienne, mettez-vous au travail et apportez-moi vite votre partition: vous passerez dès qu'elle sera prête. » Lalo se mit donc au travail, et si fort que, déprimé, une congestion faillit l'emporter. Le ballet fut prêt dans le délai convenu. Mais tandis que le compositeur

était malade, Ambroise Thomas, bon confrère, en profita pour faire substituer à **Namouna** une reprise de *Francesca da Rimini*. Lalo retrouva son énergie pour défendre son bien; mais il ne put venir à bout des sourdes intrigues. De la fosse de l'orchestre au plateau, ce ne fut que cabale. Musique injouable, indansable, musique folle, répétaient à l'envi danseuses et instrumentistes. Et le soir de la première, on vit les abonnés tourner résolument le dos à la scène, et on entendit des chœurs s'élever de la salle pour couvrir le son des instruments. Echec lamentable, vilain, échec prémédité et qui se produisit sous l'œil ironique du directeur et d'Ambroise Thomas. Le concert offrit à Lalo une belle et éclatante revanche: la suite tirée de *Namouna* est une des pages les plus délicieuses de la musique symphonique française. André Messager, lorsqu'il fut avec Broussan co-directeur de l'Opéra, reprit *Namouna* et donna enfin réparation à Lalo. Mais la guerre vint et *Namouna* ne reparut plus qu'au concert. Dans l'intervalle la mise en scène et la chorégraphie avaient vieilli. Avec un goût qui mérite tous les éloges, M. Jacques Rouché vient de rendre à *Namouna* une interprétation digne de ce chef-d'œuvre. Il a confié à M. Staats la chorégraphie et celui-ci nous a donné un ballet vraiment adorable. Le décor de Dignimont complète heureusement ce charmant spectacle, et jamais la troupe dansante de l'Opéra n'a semblé plus aérienne, plus légère. Quelle étonnante réunion d'étoiles que cette constellation où brillent Mlles Bos, Lorcia, Simoni, Didion, Hughetti, MM. Serge Peretti, Goubé... On a fait de *Namouna* un « ballet blanc » — comme *Gisèle*. Et c'est, en effet, une chose aussi poétique que le fameux ballet romantique sur lequel *Namouna* garde cette supériorité éclatante de nous offrir une musique admirable, alors que la partition d'Adam... Le seul reproche que j'adresserai à l'Opéra est d'avoir coupé quelques pages — et parmi les plus chatoyantes — de cette partition, pour réduire la chorégraphie à des proportions qui soient au goût du jour. Où est la « fête foraine » avec cet air de cornet à pistons si amusant? Les habitués des concerts attendent ce passage célèbre et s'étonnent de ne point le retrouver. Les évolutions des ballerines les consolent, il est vrai. Le succès a été vif: des rappels sans fin, à la chute du

rideau, ont montré que la véritable danse — et qui n'est point acrobatique — que le véritable ballet, garde toute sa séduction.

§

C'est aussi un délicieux ballet et c'est pareillement un très mérité succès que **La Pantoufle de Vair,** de M. Marcel Delannoy, à l'Opéra-Comique. Je ne vous conterai point *Peau d'Ane,* ni *Cendrillon:* vous n'y prendriez pas un plaisir extrême, et c'est, au surplus, Mlle Solange Schwartz qu'il faut voir et c'est la musique de M. Delannoy qu'il faut entendre. Nous en avions eu, au concert, un avant-goût — juste assez pour nous faire désirer de la mieux connaître. Elle est tout à fait appropriée au conte qu'elle illustre; et sa grâce naïve et bon-enfant supporte fort bien d'être relevée d'humour. Certaine « rumba » que dansent les négrillonnes à la cour du prince Charmant en est un exemple qu'on eût volontiers bissé, comme on eût bissé de même les pas de Mlle Solange Schwartz, autant pour le plaisir d'écouter deux fois la musique que de voir plus longtemps la danseuse.

Tout est d'ailleurs réussi dans ce spectacle, et l'entrain de la troupe est endiablé. Les deux sœurs de Cendrillon sont de manière bien piquante représentées par Mlles Juanina et Stephani, les négresses par Mlles Lartaud et Byzanti; M. Constantin Tcherkass, comme chorégraphe aussi bien que comme danseur, a droit aux plus vifs éloges. On a applaudi les décors ingénieux de M. Chastel, le palais du Prince Charmant, en papier à dentelles pareil à celui qui l'on voit dans les boîtes de dragées, les projections de la lanterne magique qui nous montrent le carrosse emportant Cendrillon. Et l'on a applaudi plus encore la délicieuse Solange Schwartz, tout à fait digne de séduire le Prince Charmant, en vérité.

§

Combien de théâtres réguliers, classés, pourraient donner une représentation aussi parfaite que celle de **Joseph,** par les élèves des classes de musique du Conservatoire? Officiellement, cela s'appelait « exercice ». Le mot est exact, mais trop modeste; il s'agit avant tout en effet de donner aux artistes de demain cette assurance qu'ils peuvent seulement acquérir en jouant devant le public (on n'apprend point à

nager sans se jeter à l'eau) — mais ces jeunes gens nous ont donné beaucoup plus et beaucoup mieux qu'un exercice. L'ouvrage était dirigé par M. Henri Rabaud en personne, avec une autorité persuasive. L'orchestre a mis en valeur les pages symphoniques de la partition comme l'auraient fait des instrumentistes rompus au métier. Les chœurs ont été admirables — quelle merveille qu'une réunion de voix jeunes, fraîches, justes et bien disciplinées! Ils font grandement honneur à M. Jules Mazellier. Quant aux jeunes artistes qui tenaient les rôles, ils se sont surpassés. M. Rouquetty, dans Joseph, a fait preuve de dons naturels exceptionnels et de qualités acquises remarquables. Voilà un ténor certainement promis à la plus brillante carrière, car il réunit tout ce qui peut assurer un succès mérité. MM. Ravoux et Couret ont tenu les rôles de Jacob et Siméon en perfection. M. Noguéra dans le personnage secondaire d'Utobal, s'est fait apprécier. Mlle Bardy fut un bien touchant Benjamin que le « trac » faillit paralyser mais qui sut maîtriser ses craintes et Mlles Perdrieux, Cambriels, Helbecque, en des emplois épisodiques, prouvèrent qu'elles possèdent de jolies voix et savent parfaitement les conduire. Je n'ai pu entendre Mlle Candès (qui tint le rôle de Benjamin à la seconde représentation) : on m'assure qu'elle y fut excellente, elle aussi. Il faut louer également les décors, réduits à l'essentiel, mais qui, précisément, étaient traités dans le plus heureux esprit de simplification.

Les occasions d'entendre l'opéra de Méhul sont rares. La dernière, je crois bien, remonte à une trentaine d'années. Raison de plus pour savoir gré au Directeur du Conservatoire d'avoir choisi cet ouvrage, certainement inconnu des trois quarts des auditeurs, oublié de la plupart des autres. Vaut-il mieux que le dédain qu'on lui montre? Certes, car il y a dans cette partition quelques très belles pages. Mais il y en a d'autres, hélas, qui semblent bien longues et bien plates. Pour juger équitablement, il faut se reporter à l'an de grâce 1807, et peut-être oublier aussi qu'en 1807, Mozart est mort depuis seize ans et que Beethoven a déjà écrit *Fidelio* et la *Cinquième Symphonie*... Malgré le chœur *Dieu d'Israël* (qui est je crois bien la plus belle page de *Joseph*), malgré la romance célèbre *A peine au sortir de l'enfance*, malgré l'air de Benja-

min: *Ah! lorsque la mort trop cruelle...*, malgré la naïveté souvent charmante de cette musique, la partition a vieilli, alors que des œuvres contemporaines ou plus anciennes gardent toute leur fraîcheur. La faute n'en est point seulement au livret d'Alexandre Duval. Et pourtant quel moyen eût paru meilleur pour la rajeunir que de lui donner cette interprétation juvénile, où l'inexpérience même de quelques-uns des artistes s'accordait si bien avec le caractère de leurs rôles?

En tout cas, l'effort accompli par le Conservatoire, — le Directeur donnant l'exemple — mérite les plus vifs éloges.

§

Le triomphe de Mme **Lily Pons** dans *Lucia di Lammermoor* a été éclatant. Il est, en tout cas, une preuve singulière des effets du snobisme sur les variations du goût. La voix de Mlle Lily Pons est admirable, cela ne fait point question. Mais d'être admirablement chantée, cette musique de *Lucia*, jugée naguère abominable par tous les snobs, en est-elle devenue meilleure au point de transporter d'aise ceux-là même qui vouaient à l'exécration les mânes de Donizetti? Tout cela est assez risible en somme et nous montre à quel point, pour la plupart des gens qui se croient cependant musiciens, l'interprète éclipse l'œuvre, ce qui est bien la négation de l'art.

RENÉ DUMESNIL.

MUSÉES ET COLLECTIONS

A la Bibliothèque Nationale: exposition Goya et exposition de la Société des peintres-graveurs français avec rétrospective Gabriel de Saint-Aubin. — Au Petit-Palais: exposition des peintres-graveurs indépendants et rétrospective Claude Lorrain. — Au Musée des Arts décoratifs : exposition de « deux siècles de gloire militaire française ». — Au Musée de l'Orangerie: exposition « à la gloire de la marine à voiles ». — A la Fédération française des artistes: souvenirs du Prince impérial. — A la Chambre des députés: l'œuvre décorative de Delacroix. — Au Musée des Gobelins: exposition de tapisseries et tissus arabes. — A la Maison de Victor Hugo et à la Bibliothèque Nationale: expositions commémoratives de Victor Hugo. — Exposition commémorative du centenaire de *La Nuit de Mai*. — Les expositions d'art italien au Petit-Palais, au Musée du Jeu de Paume et à l'Ecole des Beaux-Arts.

Nous voici de nouveau, comme chaque année à pareille époque, submergés par l'abondance des expositions artistiques surgies de tous côtés et auxquelles s'ajoute cette fois la grandiose manifestation d'art italien qui les domine toutes.

Force nous sera donc de ne consacrer à chacune que quelques brefs commentaires.

A la **Bibliothèque Nationale**, une exposition Goya a succédé le 12 avril, pour deux mois, à l'exposition des lettres de Napoléon à Marie-Louise. La majeure partie de l'œuvre gravé du maître espagnol, expression la plus parfaite de son âpre et vigoureux génie, en constituait la plus grande partie : collection complète, en épreuves de choix, des quelques planches qu'il grava d'après des tableaux de Velazquez, puis des célèbres *Caprices* où la passion satirique alterne avec les visions de rêve; la série des effrayants *Désastres de la guerre;* puis treize états rarissimes, accompagnés des cuivres eux-mêmes, des *Disparates,* pages amères et étranges, sœurs des *Caprices,* sur la folie humaine; enfin des eaux-fortes de la série de la *Tauromachie,* avec les quatre superbes lithographies des *Taureaux de Bordeaux* exécutées vers la fin de sa vie, en 1824. A cet ensemble merveilleux s'ajoutait un régal exceptionnel, constitué par cent soixante dessins au crayon rouge, à la sanguine, au crayon noir, ou à la plume (dont cent dix prêtés par le Musée de Madrid) pour les eaux-fortes des *Caprices,* des *Disparates* et de la série des *Prisonniers,* d'autres non gravés, et des carnets de voyage. Quatre des tapisseries tissées à la manufacture de Santa Barbara d'après les cartons de Goya, fraîches comme au premier jour, prêtées par l'ambassade d'Espagne et qu'on avait déjà admirées à l'exposition espagnole du Petit Palais en 1919, enfin une vingtaine de peintures, parmi lesquelles le *Portrait de Guillemardet,* celui de la *Marquise de las Mercedes* et la *Femme à l'éventail* du Louvre, la délicieuse *Jeune fille à la rose* et la *Marquise de las Mercedes* de la collection David Weill, et une nature morte, *Poissons,* évoquaient en outre, mais d'une façon trop restreinte qui fait souhaiter la réalisation d'une exposition consacrée à Goya peintre — la diversité du talent d'un des artistes les plus variés qui furent. Enfin, des portraits, des autographes et divers documents, puis, remplissant plusieurs vitrines, des témoignages de l'influence de Goya sur nos écrivains et nos artistes (Delacroix, Théophile Gautier, Victor Hugo, Louis Boulanger, Musset, E. de Beaumont,

Baudelaire, Daumier, Manet, etc.), complétaient cette instructive et remarquable exposition.

Pendant ce temps, au rez-de-chaussée de la Bibliothèque, dans la salle Mortreuil, la Société des peintres-graveurs français, pour sa 22e exposition, nous montrait avec un choix des plus récentes productions de ses membres, une importante réunion d'œuvres de l'exquis Gabriel de Saint-Aubin : dessins et aquarelles venus en majeure partie du Louvre, livrets d'expositions enrichis de croquis marginaux, eaux-fortes originales.

De son côté, le groupe des Peintres-graveurs indépendants (Jacques Beltrand, Dunoyer de Segonzac, Laboureur, Frelaut, Luc-Albert Moreau, Dufy, Hermine David, etc.), avait annexé à son exposition, qui eut lieu du 6 au 30 avril au Petit-Palais, un très bel ensemble de gravures et de dessins de Claude Lorrain, provenant de diverses collections.

§

Au **Musée des Arts décoratifs,** « deux siècles de gloire militaire » française, de 1610 à 1814, sont évoqués dans une magnifique exposition organisée par la Société « la Sabretache ». Il est impossible de rendre compte en détail de cet imposant ensemble de près de 1.450 pièces: sculptures, peintures, gravures, médailles, cartes, armes, autographes, souvenirs et documents de toute espèce, où revit, avec les images des souverains, des ministres et des grands hommes de guerre et les témoignages de leur activité glorieuse, toute l'histoire militaire de la France depuis l'avènement de Louis XIII jusqu'à la fin du Premier Empire. Bornons-nous à signaler les pièces les plus marquantes: bustes de Louis XIII et de Richelieu par Warin, qui accueillent le visiteur à l'entrée de l'exposition, portrait du maréchal de Créqui (1632) dessiné par Dumonstier, armures de Louis XIII et de Louis XIV, bustes de ce dernier et du grand Condé par Coysevox, portrait du Grand Dauphin par Largillière, nombreux tableaux de batailles et de sièges de villes, précieux par leur exacte documentation, dus à Van der Meulen, J.-B. Martin, Parrocel et autres, soldats croqués sur le vif par Watteau, original du traité de Westphalie, portraits de Vauban et du maréchal de

Villars par Hyacinthe Rigaud, du duc de Vendôme par Tournières, etc. — Pour le règne de Louis XV, voici les effigies de ce monarque par J.-B. Vanloo et par le sculpteur J.-B. Lemoyne; le portrait du dauphin Louis par J.-F. de Troy, les bustes du maréchal de Clermont-Tonnerre par Pajou, du maréchal de Saxe par J.-B. Lemoyne, des gouaches de Van Blarenberghe représentant des batailles, et, parmi les objets d'art, une pendule de marbre et bronze doré exécutée par ordre de Mme de Pompadour pour commémorer les victoires du roi. — Le règne suivant nous apporte notamment un admirable buste du bailli de Suffren par Houdon; l'époque de la Révolution et du Directoire, un *La Fayette* par le même artiste, des souvenirs de Kléber et son portrait dessiné par A. Dutertre pendant l'expédition d'Egypte, un dessin aquarellé de Géricault le représentant à Saint-Jean d'Acre, le poignard du fanatique qui l'assassina. Les victoires de Bonaparte pendant les campagnes d'Italie et d'Egypte nous acheminent vers l'éclatante épopée de l'Empire: en plusieurs salles dont le point central est une grande vitrine occupée tout entière par les reliques de l'Empereur, prêtées en majeure partie par S. A. I. le prince Napoléon (glaive de cérémonie porté le jour du couronnement comme roi d'Italie à Milan, petit chapeau, redingote grise, uniforme porté pendant la campagne de France, nécessaire de campagne, épée à poignée d'or ciselée par Biennais, etc.), se succèdent les portraits du maître, les représentations de cérémonies (un précieux album contient les croquis exécutés par David en vue de son tableau du *Sacre*), puis l'évocation de tous ceux qui collaborèrent à la prodigieuse épopée : Augereau, Murat (auquel toute une vitrine, rutilante d'uniformes chamarrés, est consacrée), Lannes, Ney (portrait par Gérard et buste par Houdon), Berthier, Drouot, Caulaincourt, Davout, Gourgaud, Macdonald, Victor, Sérurier, Soult, etc., représentés par des portraits et d'innombrables souvenirs, parmi lesquels de magnifiques armes d'honneur; enfin des mannequins revêtus des riches uniformes du Premier Empire.

En pendant à cette belle exposition, le **Musée de l'Orangerie** nous en offre une « à la gloire de la marine à voiles, du XVIe au XIXe siècle » qui complète les visions de la pre-

mière par l'évocation des hauts faits accomplis sur mer pendant la même période et de ceux, ministres, hommes d'Etat, et marins qui en furent les bons ouvriers ou les héros. Ici encore, c'est une abondance d'œuvres d'art, de documents et de reliques, dont beaucoup inconnues jusqu'ici du public, tirés non seulement du Musée de la Marine, mais encore des services historiques de la Marine ou prêtés par de nombreux musées de province, ceux d'Amsterdam, de Leyde, de Rotterdam et de Madrid et des collections privées, que M. André Girodie, succédant à l'historien Joannès Tramond, décédé au cours de la préparation de cette exposition, a présentés et commentés dans un savant et précieux catalogue.

Le document le plus ancien est un tableau anonyme (appartenant au Musée d'Epernay), représentant le siège infructueux de Rhodes par les Turcs en 1470; puis vient une série de gravures anglaises retraçant la destruction en 1588, par l'amiral britannique lord Howard, de l' « invincible Armada »; le siège de la Rochelle en 1628 d'après des dessins et des gravures de Jacques Callot; les exploits de Jean Bart (dont on expose, entre autres souvenirs, le portefeuille), notamment le combat du Texel en 1694, évoqué dans une toile d'Eugène Isabey. Puis viennent Abraham Du Quesne, Tourville (qui revit dans le buste de Houdon et le magnifique portrait en pied peint par Delacroix), Coëtlogon, Duguay-Trouin et autres, puis nos rivaux Tromp et Ruyter (on verra dans une vitrine le hanap d'or ciselé exécuté sur l'ordre des Etats de Hollande en commémoration de la bataille de la Tamise et le collier de l'ordre de Saint-Michel que lui décerna Louis XIV). — Au XVIIIe siècle, voici, évoqués de même par des portraits, des souvenirs et les représentations des actions auxquelles ils prirent part, le bailli de Suffren, Bougainville, le comte d'Estaing, Dumont d'Urville, Lapérouse, Du Petit-Thouars, qui mourut si héroïquement à la bataille d'Aboukir, Villaret-Joyeuse et la fin glorieuse du *Vengeur-du-Peuple*, le corsaire Surcouf et ses émules; — au XIXe siècle, l'amiral Villeneuve et son rival Nelson à la bataille de Trafalgar, des portraits et des souvenirs de l'amiral anglais, la victoire de Navarin, le bombardement et la prise d'Alger par l'amiral Duperré, le prince de Joinville faisant embarquer sur

la *Belle-Poule* le cercueil de Napoléon, tableau par Isabey, la prise de Sébastopol en 1858, notre flotte en Cochinchine, etc. A cette évocation des gloires navales, s'ajoutent des portulans anciens et des cartes, des recueils de dessins de navires, des livres de signaux dont l'un servit à Tourville, des volumes richement reliés aux armes de Richelieu et de Colbert, une nombreuse et intéressante collection d'astrolabes, boussoles, montres marines, cadrans, sabliers et autres instruments horaires, des armes de toute sorte et des sabres d'honneur, un coffre de boucanier, des porcelaines de Delft et de la Compagnie des Indes, des faïences populaires, de nombreux modèles de navires, d'une délicate exécution, enfin des cariatides sculptées d'arrières de vaisseaux, dont deux de l'atelier de Puget à l'entrée de la première salle, une grande figure de proue d'une belle envolée de la *Poursuivante*, et, dominant de sa masse resplendissante l'entrée de la deuxième salle, le monumental et somptueux décor doré du château arrière de la galère *La Réale* commandée par Louis XIV pour le duc de Vivonne, maître général des galères, merveille de richesse et d'élégance, dont Le Brun avait fourni les dessins et dont on admirera dans la dernière salle la réduction exécutée par Ph. Caffieri et Noël Briquet en vue d'une galère de luxe destinée à promener le roi sur le Grand Canal de Versailles.

A ces deux grandes expositions historiques, on peut joindre une autre exposition plus restreinte, consacrée uniquement aux souvenirs du Prince impérial, qui eut lieu du 6 avril au 22 mai, au siège de la **Fédération française des artistes.** Organisée avec infiniment de soin et de goût, elle réunissait plus de quatre cents pièces de toute espèce qui évoquaient depuis sa naissance jusqu'à sa mort tragique le « Petit prince » qu'avaient entouré tant d'amour et tant d'espoirs: berceau offert par la Ville de Paris, souvenirs du baptême à Notre-Dame, portraits peints ou sculptés, parmi lesquels, notamment, les bustes et statuettes de Carpeaux, uniformes, armes, dessins du prince, images populaires, etc. Une telle réunion, pendant de celle qui, il y a deux ans, fut consacrée à cet autre Napoléonide au destin mélancolique, le Roi de Rome, eût mérité d'être montrée, comme cette dernière, au Musée de

l'Orangerie où elle aurait suscité, elle aussi, le même pieux empressement.

§

Signalons également rétrospectivement l'exposition trop brève organisée par la Société des Amis de Delacroix pour faire connaître au grand public les décorations exécutées par le maître dans le Salon du Roi et au plafond de la Bibliothèque de la **Chambre des Députés** dont nous avons conté ici il y a quatre ans (1) l'intelligent nettoyage par le regretté René Piot. Après avoir admiré ces deux ensembles, on trouvait dans une salle attenant à la bibliothèque, une collection de quarante-sept esquisses peintes ou feuilles de dessins provenant du Louvre ou de collections particulières qui faisaient assister aux recherches de l'artiste pour ces peintures et permettaient de suivre la marche de sa pensée. On y avait joint une feuille d'études de Degas d'après un fragment de l'hémicycle de la Guerre.

§

Après l'exposition de tapisseries et étoffes de l'ancien Pérou dont nous avons parlé dans notre dernière chronique, M. François Carnot nous montre en ce moment au **Musée des Gobelins** une réunion de tissus de même genre de l'Egypte musulmane, du VIIe au XVIIe siècle, empruntés aux collections du roi Fouad et du Musée arabe du Caire. M. G. Wiet, directeur de ce musée, qui a organisé cette exposition, fait ressortir dans la préface du catalogue le caractère particulier et l'intérêt de ces documents, tapisseries de laine, de lin et de soie, tissus brodés, étoffes de coton imprimées ou peintes: « La plupart de ces pièces sont entrées au Musée arabe à la suite de fouilles récentes, avec une profusion tellement rapide qu'une grande moitié n'a encore pu être exposée: le public parisien en a ainsi la primeur. Ces fragments ont été trouvés sur l'emplacement d'un ancien cimetière situé à une lieue environ au sud du Caire. Le sable d'Egypte et la sécheresse du climat ont assuré la conservation de ces pièces qui n'ont même rien perdu de leur éclat. Ces morceaux, de

(1) Voir *Mercure de France*, 1er mars 1931, pp. 436-437.

petite dimension, ont été utilisés comme linceuls; les corps étaient enveloppés d'une série de ces fragments portant les noms de califes abbassides ou fatimides, ou plus souvent anépigraphes. » La décoration se distingue par la noblesse du style et la délicatesse des tons: on en a un exemple remarquable dans un voile splendide (n° 145) au nom du calife fatimide Hakim (996-1021), le plus beau spécimen connu des tissés égyptiens de la première moitié du XI[e] siècle, et jusqu'ici ignoré du public. Les inscriptions en caractères coufiques, qui décorent ces étoffes, après avoir été d'abord presque microscopiques, deviennent de plus en plus majestueuses, surtout à l'époque toulounide (868-965), et, suivant l'expression de M. François Carnot, « comme hérissées de lances et de cimeterres, évoquent les chevauchées ardentes qui ont fait trembler le Vieux Monde. Puis, dans la richesse et la puissance conquises, les anciens nomades prennent le goût du luxe, des raffinements d'élégance des peuples qu'ils ont domptés; avec l'apport des soies de l'Inde, l'Asie Mineure leur apprend à tisser d'or et d'argent les fines mousselines, les tapisseries délicates » comme l'exquis « voile de sainte Anne » de l'église d'Apt exposé ici il y a deux ans (2); l'art des tissus fatimides (969-1171) synthèse des influences les plus diverses, nous conquiert par son exubérante et charmante fantaisie. Mais les Croisades arrêtent cet essor et les pièces du XIII[e] et du XIV[e] siècle ne sont plus de la même veine.

§

Au moment où nous écrivons, on commémore par diverses cérémonies le cinquantième anniversaire de la mort de Victor Hugo (22 mai 1885). A cette occasion ont été inaugurées à la **Maison de Victor Hugo,** place des Vosges et à la **Bibliothèque Nationale** deux expositions qui intéresseront vivement les fervents du poète. La première (qui restera ouverte jusqu'au 14 juillet) est consacrée aux divers séjours du poète depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Plus de quatre cents pièces, photographies, peintures, dessins — dont les plus beaux sont ceux de Victor Hugo lui-même — documents et reliques rappellent sa maison natale, ses différentes demeures parisiennes,

(2) Voir *Mercure de France*, 15 juillet 1933, p. 463-464.

ses voyages, notamment celui aux bords du Rhin, son séjour en exil. On admirera surtout, outre les saisissantes visions du poète, une suite de petites toiles et aquarelles charmantes de Paul Huet et de délicates peintures de Georges Hugo prêtées par des collectionneurs et qui s'ajoutent aux documents appartenant au musée. Enfin on a reconstitué exactement, au second étage, la chambre où mourut Victor Hugo.

L'hommage de la Bibliothèque Nationale consista dans l'exposition — qui malheureusement n'a duré que du 20 au 30 mai — d'un choix des manuscrits qu'il lui légua, accompagnés des éditions originales de ses œuvres et de nombreux inédits parmi lesquels une préface pour les *Feuilles d'Automne* et quelques-unes des poésies qui prendront place dans les recueils *Tas de pierres* et *Océan*. On y avait joint des cahiers de collège et des poèmes de jeunesse, des carnets de voyage, dont celui du voyage à Waterloo en 1861, quelques-uns des puissants dessins où s'exprimaient ses visions de poète ou sa verve satirique, enfin des plus belles de ses effigies : peintures par Bastien-Lepage, Bonnat, les belles photographies de Nadar, dont celle qui le montre sur son lit de mort, son masque mortuaire par Dalou, son buste et ses portraits à l'eau-forte par Rodin, à quoi s'ajoutent les portraits par sa femme Adèle Hugo de leurs enfants François-Victor et Charles. Une vue de *Saint-Malo*, toile de Georges Hugo, et le tableau de Besnard, *La Première d'« Hernani »* complétaient cet intéressant ensemble.

Musset, de son côté, a été l'objet, pendant tout le mois de mai, d'un pieux hommage semblable; à l'occasion du **centième anniversaire de la « Nuit de Mai »,** la Société des Amis de Musset et le dessinateur André Marty avaient eu la jolie pensée d'organiser dans la maison même (59, rue de Grenelle) où le poème fut écrit une charmante exposition qui réunissait autour des livraisons de la *Revue des Deux Mondes* où parurent les *Nuits* et des éditions originales de toutes ses œuvres, les divers portraits du poète et quantité de souvenirs : son épée d'académicien, un gilet brodé, son carnet de poche, des dessins et caricatures de sa main, les derniers mots qu'il traça déjà moribond, son masque mortuaire, une émouvante lettre de sa mère, le portrait de celle-ci dessiné par lui, des souvenirs de George Sand, etc.

§

Il faudrait maintenant parler — et c'est sans doute ce que souhaiteraient nos lecteurs — de la merveilleuse exposition d'art italien qui fait courir tout Paris au **Petit Palais** et au **Jeu de Paume.** Mais elle est trop considérable et trop importante pour pouvoir être décrite en quelques lignes, et nous lui consacrerons toute notre prochaine chronique.

Aux enseignements fournis par ce splendide ensemble **l'Ecole des Beaux-Arts** a voulu contribuer en organisant elle-même une exposition (qui durera jusqu'au 16 juin) d'un choix des dessins italiens qu'elle possède. On y admire, entre autres, des feuilles d'études de Filippino Lippi, Pinturicchio, Raphaël, Sébastien del Piombo, Michel-Ange, le Corrège, Andrea del Sarto, Campagnola, Palma, Titien, Véronèse, le Primatice, auxquelles ont a joint de majestueux antiphonaires aux somptueuses enluminures et une très intéressante collection de livres xylographiques.

AUGUSTE MARGUILLIER.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Les plus anciens témoignages sur d'Assas. — Les dernières paroles attribuées au chevalier d'Assas intéressent toujours les amateurs de mots historiques (n°ˢ 873 et 875 du *Mercure*). Mais il me semble qu'on perd un peu de vue, parfois, les données fondamentales de ce petit problème. Me permettra-t-on de rappeler, dans l'ordre chronologique, les textes les plus anciens?

ARCHIVES DE LA GUERRE. — On lit dans le dossier du régiment d'Auvergne:

Le Sʳ Louis Chᵉʳ d'Assas

Né à Vignan en Sevennes le 26 aoust 1733 (1) a commencé ses services au Régt. Dauvergne en qualité de Lieutenant le 21 8bre 1746. A levé une compagnie par Commission du 1ᵉʳ 7bre 1755.

D'autre part, l'*Etat des officiers tués ou blessés à l'affaire de Cambrouck* (registre 3563) contient cette mention:

d'Assas, tué.

(1) Date erronée. Louis d'Assas est né le 20 juillet 1733, comme le prouve son acte de baptême. M. Teissier: *Inventaire sommaire des archives communales du Vigan*, p. 151.

Témoignage de Lorry. — En avril 1769, le *Mercure de France* (t. I, p. 170-171) publia la lettre suivante :

Lettre de M. le Chevalier de Lory, lieutenant-colonel du régiment d'Auvergne, écrite à M. de Voltaire, au sujet de M. le chevalier d'Assas, capitaine audit régiment, à Strasbourg, le 14 *octobre* 1768.

M., vous aimez les belles actions, et personne n'est plus capable que vous d'en faire éclater la renommée, et de les transmettre à la postérité avec toute la gloire et la réputation qui leur appartiennent: en voici une authentique et digne d'une grande célébrité, qui cependant est malheureusement tombée dans l'oubli.

Au combat de Clostercamp, M. d'Assas, capitaine dans le régiment d'Auvergne, s'étant avancé pendant la nuit pour reconnoître le terrein, fut saisi par des grenadiers ennemis embusqués pour surprendre notre armée; ces grenadiers l'entourent et le menacent de le poignarder sur le champ s'il fait le moindre cri qui puisse les faire découvrir. M. d'Assas sous la pointe de vingt bayonnettes se dévoue, crie d'une voix généreuse: *A moi, Auvergne, ce sont les ennemis*, et tombe à l'instant percé de cent coups. On sçait que le régiment d'Auvergne soutint le premier effort des ennemis, les repoussa, et qu'il s'ensuivit une victoire complette.

L'histoire de ces Romains qui étoient sûrs d'obtenir des statues couronnées, fournit-elle une action plus grande et plus glorieuse que celle-ci? L'Europe et la postérité l'ignoreront-elles? Non, Monsieur, vous la célébrerez, vous en illustrerez votre nation, et le brave corps, de l'esprit duquel elle est émanée: nous ne la surpasserons pas, mais nous nous piquerons de l'égaler et d'en fournir encore de semblables dans les fastes de l'histoire de France; heureux les siècles, heureuses les nations qui produisent en même tems des Agricola et des Tacite; des d'Assas et des Voltaire.

Tel est le plus ancien témoignage connu. Il suggère quelques remarques:

1° Saint-Priest se trompe quand il dit que Montbarey « se plut à publier quinze ans après » la belle action attribuée à d'Assas (*Mercure*, n° 873, p. 666). Notons que les *Mémoires* de Saint-Priest furent rédigés après 1815.

2° Lorry ne fait pas *parler* les grenadiers ennemis. Ceux-ci menacent le capitaine de leurs bayonnettes, geste suffisamment éloquent.

3° Pourquoi Lorry a-t-il attendu huit ans avant de raconter cette histoire? Consultons ses états de service. Ils

nous apprennent que cet officier, « pourvu d'une compagnie dans les Grenadiers de France, le 3 septembre 1759 », devint lieutenant-colonel du régiment d'Auvergne le 1er janvier 1768 (*Archives de la Guerre, dossier d'Auvergne*). Comme les grenadiers de France n'étaient pas à Clostercamp, en 1760, Lorry ne savait rien à cette époque; c'est à son arrivée au régiment d'Auvergne qu'il a appris le nom et la mort de d'Assas.

La réponse de Voltaire à la lettre ci-dessus porte la date du 26 octobre 1768 (*Œuvres*, éd. Moland, XIV, 148-149):

Monsieur, je vous aurais remercié sur-le-champ, si mon âge et mes maladies me l'avaient permis. Je suis bien affligé de n'avoir pas su plus tôt l'étonnante action qui doit immortaliser votre régiment et la mémoire de M. d'Assas. Je n'aurais pas manqué d'en parler dans le *Siècle de Louis XIV* et de *Louis XV*, que l'on vient d'imprimer; j'en suis si touché que je vais faire une addition qui sera envoyée à tous les libraires qui débitent ce livre. Je ne veux point mourir sans avoir rendu justice à un homme mort si généreusement pour la patrie. VOLTAIRE.

INTERVENTION DE VOLTAIRE. — L'édition dont parle Voltaire dans cette réponse est la suivante: *Siècle de Louis XIV. Nouvelle édition, revue et augmentée à laquelle on a ajouté un précis du siècle de Louis XV*. 1768. Il n'y mentionnait pas l'affaire de Clostercamp. Au tome IV, p. 173, on pouvait lire:

Ce fut ce même prince [de Broglie] qui gagna la bataille de Varbourg où furent blessés le marquis de Castre, le prince de Rohan-Rochefort... et une quantité prodigieuse d'officiers français. Leur malheur était une preuve de leur courage.

Ces succès divers du jeune prince héréditaire n'empêchèrent pas non plus que le prince de Condé, à peu près de son âge et rival de sa gloire, n'eût sur lui un avantage à six lieues de Francfort vers la Vétaravie...

C'est entre ces deux paragraphes qu'il va intercaler, suivant sa promesse, « l'étonnante action » signalée par Lorry. Mais — sans doute pour se faire la main — il commence par en adresser au duc de Choiseul une première rédaction, datée du 12 novembre 1768 (Moland, XIV, 163):

Quand l'édition est finie [celle de 1768], quelques officiers m'ap-

prennent des choses étonnantes, dignes de l'ancienne Rome.

Le prince héréditaire de Brunswick veut suspendre M. de Castries, qui en veut faire autant. On envoie à l'entrée de la nuit M. d'Assas, capitaine d'Auvergne, à la découverte; le régiment le suit en silence : il trouve, à vingt pas, des grenadiers ennemis couchés sur le ventre; ils se lèvent, ils l'entourent, lui mettent vingt baïonnettes sur la poitrine : *Si vous criez, vous êtes mort;* il retient son souffle un moment pour crier plus fort : *A moi, Auvergne, les voilà!* et il tombe percé de coups : Décius en a-t-il plus fait?

On me prend pour le greffier de la gloire; on me fournit de beaux traits, mais trop tard; c'est pour une belle édition in-4°...

L'édition in-4° ne tarda pas à paraître. Elle est intitulée: *Collection complette des Œuvres de M. de Voltaire,* Genève, 1769. Ouvrons le tome douzième aux pages 350-351:

...Leur malheur était une preuve de leur courage [1768].

Le comte de Montbarey, à la tête du régiment de la Couronne, soutint longtems l'effort des ennemis; il y fut blessé d'un coup de canon et de deux coups de fusil.

Les braves actions de tant d'officiers et de soldats sont innombrables dans toutes les guerres; mais il y en a eu de si singulières, de si uniques dans leur espèce, que ce serait manquer à la patrie que de les laisser dans l'oubli. En voici une, par exemple, qui mérite d'être à jamais conservée dans la mémoire des Français.

Le Prince héréditaire de *Brunswick* veut surprendre auprès de Vesel un corps d'armée commandé par le marquis de *Castre.* Ce Général Français, qui se doute du dessein du Prince, envoye à la découverte, pendant la nuit, Mr *d'Assas,* Capitaine au régiment d'Auvergne. A peine cet Officier a-t-il fait quelques pas, que des grenadiers ennemis en embuscade l'environnent et le saisissent à peu de distance de son régiment. Ils lui présentent la bayonnette et lui disent que s'il fait du bruit il est mort. Mr *d'Assas* se recueille un moment pour mieux renforcer sa voix, il crie, *A moi, Auvergne, voilà les ennemis*; il tombe aussi-tôt, percé de coups. Ce dévouement digne des anciens Romains aurait été immortalisé par eux. On dressait alors des statues à de pareils hommes; dans nos jours ils sont oubliés, et ce n'est que longtems après avoir écrit cette histoire que j'ai appris cette action si mémorable.

[1768] Ces succès divers du jeune Prince héréditaire...

Ceux qui tiennent à voir de près « comment on écrit l'histoire » relèveront sans peine les déformations que Voltaire a fait subir au récit de Lorry. Et peut-être se demanderont-ils si Lorry, *qui lui aussi répète,* répète plus fidèlement que Voltaire...

Schomberg contre Voltaire. — En tout cas, quelqu'un protesta: le comte de Schomberg. Hélas! sa lettre est perdue, et nous n'en connaissons l'existence que par la réponse, assez embarrassée, de Voltaire lui-même (31 octobre 1769) :

> Je n'ai fait que copier ce que le frère de M. d'Assas et le major du régiment m'ont mandé. Si j'avais été assez heureux, monsieur, pour recevoir vos instructions plus tôt, j'aurais corrigé l'édition in-4° qu'on vient d'achever. Il n'est plus temps, et je n'ai que des remords.

Brève réponse, gonflée de mystères. — Voltaire se retranche derrière le frère de d'Assas (2) et le major du régiment, et ne souffle mot de Lorry, informateur certain dont la lettre est publique. — Les excellents répondants qu'il invoque ne l'empêchent pas d'avoir des « remords » et de regretter qu'il soit trop tard pour « corriger » son récit. Mais ces remords et ces corrections rentrées ne l'empêchent pas de *maintenir intégralement ledit récit* dans toutes les éditions suivantes. En sorte que nous ne saurons jamais sur quels points portaient les observations de Schomberg.

Je suppose qu'elles ne portaient que sur des détails. Voltaire aurait-il passé outre, avec autant de désinvolture, à un démenti formel?

L'Édition de Kehl. — En 1777, Voltaire entreprit une révision générale de ses œuvres, en vue d'une édition qui ne parut qu'après sa mort (celle de Kehl). Dans le passage qui nous intéresse il développa longuement la phrase sur Vésel, ne toucha pas au paragraphe relatif à d'Assas, mais ajouta une conclusion nouvelle:

(2) François d'Assas, « né à Vignan en Sevennes, le 10 juin 1722, a commencé ses services au régiment d'Auvergne en qualité de lieutenant en second le 30 janvier 1740. Enseigne le 3 septembre 1742. Lieutenant le 27 may 1743. Capitaine le 15 septembre 1743. » (*Archives de la Guerre,* dossier d'Auvergne). Il avait deux fils, comme on le verra plus loin, et c'est certainement l'un de ces fils qui a attiré l'attention de M. Robert Laulan. (*Mercure,* n° 875, p. 441.)

...Ce n'est que longtemps après avoir écrit cette histoire que j'ai appris cette action si mémorable. *J'apprends qu'elle vient enfin d'être récompensée par une pension de mille livres accordée à perpétuité aux aînés de ce nom.*

La pension. — C'est le 8 octobre 1777 que Louis XVI venait de signer « enfin » les lettres patentes dont voici le texte :

Lettres qui, créant en faveur du baron d'Assas, ci-devant capitaine au régiment d'Auvergne, de ses fils et de leur postérité, une pension perpétuelle et héréditaire de 1.000 *livres, règlent l'ordre de la succession à cette pension.*

Louis, par la grâce de Dieu... De toutes les grandes actions que l'histoire a immortalisées, aucune n'est au-dessus de l'héroïsme avec lequel le sieur Louis, chevalier d'Assas, capitaine de chasseurs au régiment d'Auvergne, s'est dévoué à la mort. La nuit du 15 au 16 octobre 1760, le prince héréditaire de Brunswick voulut surprendre à Clostercamp, près de Vesel, un corps de l'armée françoise commandé par le marquis de Castries. Le chevalier d'Assas, en marchant à la découverte pendant l'obscurité, tomba dans une embuscade ennemie. Environné de baïonnettes prêtes à le percer, il peut acheter son silence, mais l'armée va périr si elle ignore le danger qui la menace. Il crie à haute voix : *A moi, Auvergne, voilà les ennemis !...* et dans l'instant il expire percé de coups. Si cette mort glorieuse l'a dérobé à notre reconnoissance, nous pouvons du moins en faire éprouver les effets à son frère, le sieur François, baron d'Assas, ancien capitaine dans le régiment d'Auvergne, ainsi qu'aux deux fils de celui-ci.

Signé: Louis.

Par le Roi, *Signé:* Prince de Montbarey (3).

Il est temps de conclure. Ce chapelet de citations montre comment se pose la question d'Assas, et où doit porter l'effort des chercheurs pour combler les lacunes de l'information :

1° Existe-t-il un témoignage antérieur à 1768 ?

2° Peut-on retrouver la lettre de Schomberg à Voltaire, écrite en 1769 ?

GEORGES BRUNET.

(3) *Cabinet historique*, 1862, t. VIII, 1re Partie, pp. 65-66.

LETTRES ANTIQUES

Longus : *Pastorales*, texte établi et traduit par Georges Dalmeyda, Collection des Uuniversités de France; E. Bergougnan, *Romans grecs*, les *Ethiopiques* ou *Théagène et Chariclée*, suivis de *Daphnis et Chloé*, traduction de Jacques Amyot, revue, corrigée, complétée par P.-L. Courier. — Mémento.

C'est au très regretté Georges Dalmeyda que l'Association Guillaume Budé confia le soin d'établir le texte et de traduire en français les **Pastorales** de Longus. Nul choix ne pouvait être meilleur. Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, Georges Dalmeyda fut un maître brillant, et la conscience avec laquelle il s'acquittait de ses fonctions ne l'empêcha pas de nous donner une œuvre scientifique qui lui assure la survie d'un honorable nom. Son premier livre fut une thèse sur *Gœthe et le drame antique*, où il sut montrer, pour la première fois, la variété de ses aptitudes et l'étendue de sa culture. En 1908, il publia, avec un commentaire critique et explicatif, précédé d'une remarquable introduction, le texte grec des *Bacchantes* d'Euripide. A la « Collection des Universités de France », Georges Dalmeyda a donné d'abord une excellente édition, avec texte grec et traduction des quatre discours qui nous restent du fameux *Andocide*. Le roman grec exerça ensuite la souple curiosité de son esprit. Il traduisit et édita d'abord, pour cette même collection, les *Ephésiaques* de Xénophon d'Ephèse, puis il s'attaqua à ce chef-d'œuvre du genre que sont les *Pastorales* de Longus, autrement dit les *Amours de Daphnis et Chloé*. La traduction d'Amyot et le complément qu'y ajouta P.-L. Courier ont rendu populaire ce remarquable roman. Tout en mettant à profit les traductions de ses deux devanciers, M. Georges Dalmeyda a réussi à faire œuvre originale et louable. Nous sommes avec lui bien plus près du ton et de la forme du grec original. Amyot, continué par Courier, avait doté les *Pastorales* d'une grâce nonchalante et fluide, d'un charme un peu désuet, d'une joliesse fleurie et d'une verve gaillarde qui accommodait cette fiction romanesque à la mesure du goût français, non toutefois sans en exagérer la naïveté un peu artificielle et la candeur hardie tout autant que voulue. Le style de Longus, en effet, n'est rien moins que naïf.

La diction de l'original, écrit avec raison Villemain, est d'une élégance curieuse, ingénieusement concise, habilement symétrique; rien n'est perdu pour l'art. Chaque épithète, chaque mot est placé dans une intention fine et délicate. Les termes sont employés dans les acceptions les plus justes et les plus expressives; le rapport des sons est adroitement ménagé: c'est un petit chef-d'œuvre de clarté, de propriété, de finesse et de coquetterie.

Si le sophiste se reconnaît en Longus, à l'élégance méticuleuse et travaillée de ses descriptions, à la façon recherchée dont il poursuit l'expression d'une naïveté qui gagnerait à être rendue avec plus de spontanéité, on sent aussi que l'auteur de *Daphnis et Chloé* est un poète aussi élégant que gracieux. L'artifice trop apparent de sa forme est admirablement corrigé par le choix même du sujet. Il y a, en effet, dans cet amour qui ne se connaît point, dans cette préparation à l'initiation amoureuse, dans cette première attirance du cœur et des sens, un charme infini dont la peinture souvent essayée plaira toujours à l'imagination. Par leur charme et leur musicalité, les *Pastorales* de Longus sont à la littérature grecque ce qu'est aux Lettres françaises le *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre.

Nous ne savons rien de Longus. Sa vie nous reste ignorée, son nom même a été contesté, et comme l'auteur ne se met point en peine de donner à ses descriptions le rigoureux caractère d'une vision directe et la précision de la couleur locale, il nous reste impossible de déterminer, bien que l'action se passe en l'île de Lesbos, le site exact des *Pastorales* et d'en tirer quelque indication visant à indiquer la patrie de Longus. Quoi qu'il en soit le roman qui nous est parvenu sous son nom est un chef-d'œuvre incontesté. L'amour de la campagne qui l'inspire, l'accord divin qui unit au concert de la Nature les émotions du cœur humain, la ferveur païenne qui sent partout, dans l'âme des hommes, des animaux et des choses, la présence adorée des forces vivantes que symbolisent les Dieux, le charme ingénieux et coquet de sa prose poétique, ce goût du précieux qui, en dépit de certains artifices de style, ne manque pas, avec ses rythmes et ses rimes, d'une certaine sincérité raffinée et d'une série notable de trouvailles heureuses et d'expressions pittoresques, en font un livre d'une at-

tachante lecture. C'est une *Bergerie* de fraîcheur et d'ivresse. Le grand Gœthe la relisait chaque année pour reprendre contact avec les forces vives du génie dionysiaque.

La collection des *Classiques Garnier* vient de publier une traduction nouvelle des **Ethiopiques ou Théagène et Chariclée**, d'Héliodore. Cette traduction est due à M. E. Bergougnan, agrégé de l'Université et professeur au Lycée de Bordeaux. Si l'on en excepte le roman de Longus, le roman d'Héliodore est, de beaucoup, le meilleur et le plus remarquable de tous ceux que l'antiquité grecque nous a transmis. La première édition du texte grec en fut publiée à Bâle, en 1534. Amyot l'introduisit en France par sa traduction. Depuis lors, les *Ethiopiques* n'ont point cessé de rayonner une influence constante. Les romanciers du XVIIe siècle, d'Urfé, Gomberville. Mlle de Scudéry s'en sont souvenus. Racine, sous les ombrages de Port-Royal, en faisait, comme chacun le sait, sa lecture favorite. Le génie d'Héliodore plaisait tant à l'âme sensible de ce poète tragique, qu'il se décida à en apprendre par cœur le texte grec, après avoir vu deux exemplaires arrachés de ses mains et brûlés par la sévérité rigide de ses maîtres. Malgré la faveur dont a joui son ouvrage, l'auteur est resté dans l'obscurité qui enveloppe la plupart des écrivains de son temps. Tout ce que nous savons de sa personne se réduit à ce qu'il nous en apprend lui-même, c'est-à-dire qu'il était d'Emèse en Syrie, de la race du Soleil et fils de Théodose. Quant à la date de la vie du compositeur de ce roman écrit par l'un de ces prêtres du Soleil qui formaient à Emèse une caste puissante, M. E. Bergougnan, faisant un juste état du caractère si nettement marqué des idées et des théories néo-pythagoriciennes dont ce roman est si profondément imprégné, incline à croire que son existence s'est écoulée « entre le siècle d'Apollonius de Tyane et celui de Plotin, peut-être sous le règne d'Aurélien, adorateur d'Hélios ». Malgré des digressions fastidieuses, d'interminables narrations, et un style artificiel par trop déclamatoire, ce roman se lit avec un fructueux intérêt. Le sentiment religieux en baigne toute l'action, et l'amour que se sont promis Théagène et Chariclée sait se conserver chaste et pur au milieu des multiples dangers qui les assaillent et les tentent. Leur fidélité est com-

parable à celle des héros que cuirasse et rend invulnérables, dans les romans de chevalerie, la foi qu'ils ont jurée à l'élue de leur choix.

La traduction de M. E. Bergougnan est d'une aisance fidèle et méritoire. Le lecteur saura gré à ce nouvel et docte traducteur de lui avoir rendu facile la compréhension de ce remarquable roman, qui, tout en étant d'une haute tenue morale et d'un chevaleresque héroïsme, contient aussi « les traces d'une des plus nobles tentatives faites par les philosophes des derniers siècles de l'Hellénisme pour tirer des systèmes antérieurs une règle de vie, voire même une religion, conformes aux aspirations de l'époque: tentatives qui devaient aboutir au mysticisme néo-platonicien de Plotin et de Porphyre. »

MÉMENTO. — Sous le titre: *Hymnes philosophiques,* vient de paraître, à l'Artisan du Livre, une traduction nouvelle avec avant-propos, prolégomènes et notes des hymnes d'Aristote, de Cléanthe et de Proclus. A titre de renseignement, voici la notice qui l'accompagne:

Le public lettré n'était pas sans connaître les *Hymnes homériques* et les *Hymnes orphiques.* Il lui était par contre difficile de se faire une opinion sur les *Hymnes philosophiques,* car les textes de ces magnifiques prières n'avaient jamais été ni rassemblés, ni commentés, ni aussi attentivement traduits qu'ils le sont aujourd'hui par M. Mario Meunier. L'ouvrage qui vient de paraître comble donc une lacune et constitue un recueil d'une rare nouveauté et d'un vif intérêt.

Un avant-propos général renseigne le lecteur sur ce qu'étaient les *Hymnes philosophiques.* Des prolégomènes précèdent la traduction des hymnes que nous laissèrent Aristote et Cléanthe. L'auteur s'étend davantage sur Proclus non seulement, écrit-il « parce que la vie et la doctrine de ce philosophe sont moins connues que celles de ses deux devanciers, mais surtout parce que les hymnes de ce sage nous paraissent s'élever sur les ailes de la piété, à la plus grande hauteur que l'âme païenne ait jamais su atteindre ». Des notes nombreuses et détaillées commentent enfin chaque hymne et en facilitent l'intelligence et la portée métaphysique.

Grâce à ce petit livre, le rideau se lève sur la continuité des traditions de pensée qui essayèrent de combler ce besoin de ferveur qui tourmente les hommes et sur le passage des données les plus hautes et des élans les plus purs des mystiques païens, dans la mystique chrétienne.

MARIO MEUNIER.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Camille Melloy : *L'Offrande filiale,* Durendal; *Le Chemin de la Croix,* Desclée De Brouwer. — Marcel Lobet : *Camille Melloy;* Desclée De Brouwer. — Auguste Vierset; *L'Espagne en autocar;* Ed. de Belgique. — Mathieu Corman: *Brûleurs d'idoles;* Tribord, Ostende. — Mémento.

La sincérité littéraire est certes une des qualités maî-

tresses de l'écrivain; mais il faut se garder de la surévaluer, et surtout de croire qu'elle remplace toutes les autres. Il y a des médiocres, des idiots même qui sont tout prêts à se traduire sans l'ombre d'artifice; pourtant nous trouvons à leurs épanchements loyaux un très mince intérêt, parce qu'ils n'avaient à nous révéler rien que de banal et de prévu. Inversement, des écrivains artificiels et sans grande sensibilité ont résisté aux siècles, — en tant que *minores*, cela est bien vrai, mais enfin, avoir été Voiture le précieux ou Guez de Balzac l'affecté, voilà qui n'est déjà pas si mal... J'irai plus loin : il est des poètes de l'amour humain dont la sincérité est très douteuse : nous les lisons encore parce qu'ils sont ingénieux et subtils : Pétrarque est sans doute du nombre, et peut-être le Shakespeare des « Sonnets ».

Mais il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de Dieu. Le sentiment religieux suppose une sincérité absolue. Un mystique dans les élans duquel il entrerait la plus infime parcelle de calcul, d'arrangement ou de réticence ne serait plus qu'un insupportable charlatan. Et, s'il est une littérature dont la sincérité fait tout le prix, c'est bien la littérature pieuse. Camille Melloy, prêtre et poète, est incontestablement un sincère. C'est pourquoi je tiens ses petits livres, proses et vers, mais poèmes toujours, pour des œuvres très hautes et très pures.

Le Soleil sur le Village, Le Beau Réveil ne sont pas consacrés nommément au développement de thèmes religieux. Le sentiment du divin les pénètre sans cesse. L'auteur ne conçoit le monde et les passions humaines qu'en fonction du Surnaturel. Les sentiments communs à tous les hommes, l'amitié, le goût ou la crainte de la solitude, l'angoisse, la nostalgie, les regrets, tout se transpose chez lui sur un registre supérieur, se décante, et revêt une sérénité qui pourrait paraître un peu insipide, si précisément elle n'était sauvée par cette sincérité absolue dont je parlais tantôt. **L'offrande filiale,** ce n'est que le journal d'un enfant qui aime tendrement sa mère, participe ardemment à ses joies et à ses peines, entre au séminaire, devient soldat, fait la guerre et dit sa première messe. Très peu de choses en somme: presque pas de détails biographiques précis, point de portraits physiques,

si peu d'événements que pas, nul orage, aucune crise, sinon la dernière, la perte de l'aimée, que rachète l'immense certitude du ciel. Et, cependant sur ce canevas tout uni, Melloy a tramé des esquisses d'un charme pénétrant, à cause de la pudeur et de la discrétion même de leur dessin:

Qu'on songe à l'excès de joie sous lequel doit ployer une mère quand elle assiste à la première messe de son fils! C'est une chape d'or trop précieuse et trop lourde à d'humbles épaules de femme...

Ce bonheur accabla ma mère trois fois.

Dans sa robe de soie noire, elle occupait un prie-Dieu au chœur à côté de mon père.

Le bourg entier était représenté, curieux et sympathique. La paroisse est toujours fière d'avoir engendré un prêtre: elle en augure mieux pour son salut.

Tous les prêtres de la famille, — une dizaine — étaient à l'autel en dalmatique ou en chape...

Après la cérémonie, on voyait dans les rues pavoisées un contentement paisible, dominical. Ma mère marchait à côté de son prêtre, heureuse avec simplicité. Aussi bien que sa souffrance, elle abritait sa joie dans son cœur secret, telle ces plantes délicates qui craignent l'air cru et ne se nourrissent de soleil qu'à travers les vitres chaudes de la chambre.

Le dernier recueil de Melloy, **Le Chemin de la Croix,** une série de très courts poèmes illustrant les stations du Calvaire, rentrent cette fois, comme on le pense, dans la poésie intégralement mystique. Si l'on veut, ce sont des méditations condensées.

Et précisément, parce que le texte même de ce que l'on peut méditer à propos d'un pareil sujet a été délimité par l'Eglise et remâché des millions de fois, non seulement par les fidèles, ce qui n'est rien, mais par d'affreux fabricants de littérature sulpicienne, c'est presque une gageure que de travailler sur ce thème. Je ne sais si je m'abuse. Mais j'ai l'impression que Melloy a été impresionné par l'écueil d'une banalité si redoutable. Il a voulu faire neuf à tout prix: il a abandonné la simplicité cristalline qui fait tout son mérite.

J'avoue que j'ai trouvé un peu trop ingénieuses ces rimes destinées à nous faire connaître la psychologie de Ponce-Pilate:

Dossier sans intérêt. Finissons-en.
L'aiguière d'or verse une eau parfumée
Sur la main fine où luisent les camées.
Le geste est noble et le rite apaisant.
....
L'esprit bercé des musiques de Gide,
Que nous importe un ciel qu'on nous dit vide.
Ah! L'art suprême de tuer l'ennui,
En tuant Dieu sans crime, aux frais d'autrui...

M. Marcel Lobet a consacré à **Camille Melloy** un petit volume qui comprend une étude critique très consciencieuse, très amicale et pleine de tact. Il a fort bien mis en lumière l'équilibre parfait de cette âme dont la sensibilité n'est jamais défaillante, mais reste toujours contrôlée et sait écarter, même dans la peinture des paysages ensoleillés, l'appel insidieux de l'Orgie. Sous la « simplesse » apparente de la forme et de la matière poétique, il a su dégager la complexité de cette figure d'écrivain et montrer dans Camille Melloy un poète « totalitaire ».

Le hasard vient de faire paraître simultanément deux livres belges sur l'Espagne. Auguste Vierset nous donne une **Espagne en autocar.** Mathieu Corman, avec **Brûleurs d'Idoles,** un reportage singulièrement réaliste sur la révolte dans les Asturies. Et voilà ainsi, juxtaposées fortuitement, deux Espagnes qui sont toutes deux réelles, et qui semblent n'avoir aucun point de contact: la somptueuse, la plastique Espagne de Séville, de Grenade, de Tolède et de l'Escurial. Les azulejos et les patios pleins d'ombre fraîche, les églises aux ornements barbares et somptueux, les Zurbarans tourmentés et les Gréco sinistres, le sadisme de Goya et la solidité nerveuse de Velasquez, les rondeurs sapides de Murillo, l'âcre bitume de Ribeira... Puis, sous la plume de M. Corman, l'Espagne pauvre, qui s'industrialise peu et mal, et semble faire, depuis bientôt un siècle et demi, une sorte de maladie de croissance ou plutôt de modernisation dont on ne sait comment elle sortira. Nul contact, assurément, n'est-ce pas, entre ces deux Espagnes; et cependant à lire de près ces deux volumes tous deux fort bien faits par des écrivains qui savent voir et décrire, on a l'impression très nette qu'il existe au contraire une étroite corrélation entre l'Espagne des anarchistes, et

celle des décorateurs opulents, des peintres sombres ou sensuels. Dans l'émeute comme devant la toile, l'Espagnol est le plus individualiste de tous les Latins, ces individualistes entre tous les Européens. Rien d'étonnant désormais que les périodes de l'histoire où la personnalité humaine rencontra le plus de champ libre aient été les périodes d'apogée de l'Espagne. Telle fut la Renaissance, et le génie ibérique s'y épanouit au point de s'y épuiser. Mais le monde moderne sacrifie chaque jour un peu plus l'individu, et les lois qu'il édicte, sous prétexte de faire le bonheur des hommes, ont pour premier effet de l'uniformiser. Voilà ce que l'Espagne ne peut ni comprendre ni adopter. Les excellentes descriptions de M. Vierset voyageant en touriste, qui n'a cherché en Espagne que les paysages, les monuments et les œuvres d'art, nous montrent une fois de plus le caractère excessif, tout en saillies et parfois incohérent, de l'âme et de la terre d'Espagne. Mais à suivre M. Corman dans Oviedo en ruines, à l'entendre interviewer ces Asturiens bolchevistes qui au fond n'avaient aucun programme politique applicable et qui se sont emballés sur des rêves, là retrouver ce mélange de chevaleresque et de sauvage qui est l'essence de tout Espagnol, hidalgo ou manant, on en vient à se demander si ce peuple, dont le principal palais est en forme de gril à rôtir les suppliciés, est un peuple capable, — nous ne dirons pas de travailler selon nos rythmes, car cela apparaît comme tout à fait impossible, — mais seulement d'apprécier les avantages de la vie nordique qu'on veut lui imposer et, par conséquent, de devenir un peuple consommateur, à civilisation mécanique.

L'Espagne en auto de M. Vierset et *Brûleurs d'Idoles* de M. Corman constituent à la fois des documents solides et des ouvrages d'une très agréable lecture. Il faut les lire, et reprendre ensuite, pour faire le point, ces deux volumes inégalement anciens, mais tous deux signés d'auteurs belges: les *Lettres d'Espagne*, de la comtesse de Robersart, qui écrivait en 1860, et *l'Espagne en auto* d'Eugène Demolder, qui parcourut ce pays en 1910.

MÉMENTO. — Louis Wennekers : *Clairières* (Editions du Thyrse). Un joli recueil de clairs poèmes, d'une aisance et d'une fluidité remarquables, et dont les rythmes sont extrêmement musicaux.

— A.-C. Aygueponse : *Prometteurs de beaux jours* (Labor). Des poèmes sociaux et anticapitalistes que gâtent leur violence hyperbolique et continue. Mais avec des éclairs, çà et là.

ED. EWBANK.

LETTRES JAPONAISES

La Société des Relations Culturelles; son programme; l'adhésion des pouvoirs publics. — Mourasaki Shihibou : *Genji Monogatari;* traduction anglaise du docteur K. Suematsu; San Kaku Sha, Tokio. — *Le Roman de Genji;* traduit par Kikou Yamata; Plon, Paris. — Kikou Yamata : *Vies de Geishas;* Gallimard, Paris. — Mémento.

Il a été constitué, en 1934, à Tokio, une **société des relations culturelles** destinée à répandre dans le monde étranger la connaissance du trésor intellectuel et moral de la civilisation nipponne. L'idée de cette propagande ne date pas d'hier. Des associations diverses s'étaient appliquées, au cours des années précédentes, au rôle de truchement vis-à-vis de l'Occident. Je rappellerai les services rendus par la Société Meiji, consacrée à l'étude du Shintô, du Bouddhisme, du Bushidô, sources de la spiritualité japonaise, de l'histoire, des arts de l'Empire. Il n'était pas de meilleur guide pour pénétrer l'âme du pays.

Le rapprochement favorise la compréhension. C'est ainsi que d'heureux résultats furent obtenus par les sociétés réunissant dans un esprit amical Japonais avec nationaux français ou britanniques, ou russes, ou italiens...

Les universités furent des lieux d'initiation pour les Européens qui y enseignèrent. Maintes personnalités étrangères, instruites au sein de cet entourage savant, se firent ensuite les interprètes, auprès de leurs compatriotes, de la culture autochtone. Je ne citerai que le professeur Basil Hall Chamberlain, mort récemment. Maître de philologie à l'Université impériale de Tokio, il fut le premier traducteur du Kojiki, Histoire du Japon écrite au huitième siècle de notre ère.

Cependant, le Japon ne livrait un peu de son être intime qu'après de patientes interrogations. L'aubain, avide de comprendre, devait lui-même frayer son chemin.

Pour la première fois, une organisation fera œuvre d'enseignement suivant un plan méthodique. La Société des Relations Culturelles bénéficie de l'appui des pouvoirs publics. Et cela encore est nouveau. Car jusqu'ici l'Etat, voulant être

traité d'égal avec les puissances occidentales, laissait volontiers dans l'ombre tout ce qui différencie et particularise la civilisation nippone des civilisations étrangères. Aujourd'hui, les dirigeants encouragent l'effort d'initiation à la culture originale du Japon. L'estampille officielle est donnée à cette propagande. Le prince Konoe, président de la Chambre des Pairs, se trouve à la tête de la Société des Relations Culturelles, pourvue d'une fondation d'un million de yen, dont 200.000 yen du ministère des Affaires Etrangères.

Ce ministère est, semble-t-il bien, à l'origine du revirement que nous venons de constater.

L'étranger ne s'est pas expliqué l'intervention japonaise en Chine et en Mandchourie. Les raisons données — démographiques, économiques, — pour la justifier sont restées incomprises.

Le Japon se montra surpris de l'éloignement du monde. Ses représentants à l'étranger eurent la tâche de modifier des dispositions aussi défavorables. Ils s'y efforcèrent sans grands résultats. Et comment surtout faire entendre que le mobile de l'expansion de la nation japonaise résidait dans la conscience de sa valeur propre? Cette valeur était ignorée. Tout un enseignement à entreprendre! Ce fut dit à Tokio. Et le ministère des Affaires Etrangères donna l'exemple en organisant dans le cadre de son administration un bureau des affaires culturelles. Il annonça qu'il ferait tout en son pouvoir pour favoriser la connaissance du Japon. Un programme fut tracé : création de chaires d'histoire japonaise dans les universités étrangères; prises de vues filmées concernant la vie, l'éducation, les coutumes du peuple nippon; établissement d'un centre de direction pour le développement des relations entre les amateurs de sports japonais et ceux des autres pays.

Les fonds que le ministère des Affaires Etrangères fit inscrire au budget doivent être répartis entre les diverses associations orientées vers l'action extérieure. La plus favorisée fut la Société des Relations Culturelles. Sa séance inaugurale réunit près de trois cents personnalités — hommes politiques, diplomates, économistes, universitaires, parmi lesquels le vicomte Saito, premier ministre, M. Hirota, ministre des Affaires Etrangères, le général Araki, ancien ministre de la

Guerre, le comte Ishii, ancien ambassadeur à Paris, le Dr Sakurai, président de l'Académie impériale. Ces présences marquèrent l'adhésion du gouvernement à une politique culturelle. Jamais l'on n'avait vu des dirigeants de l'Etat coude à coude, dans une même réunion, avec des hommes de lettres. Jamais ceux-ci n'avaient été tenus par ceux-là comme les artisans du prestige national.

Des échanges de vues qui eurent lieu, citons ceci :

Le Japon s'est appliqué à connaître la culture et l'histoire des grandes puissances. Mais, à l'exception des travaux de quelques japonologues, rien de sérieux n'a été tenté pour entrer en contact avec notre civilisation, avec notre tempérament national, pour comprendre nos intérêts, nos besoins. Les étrangers voient le Japon à travers leurs propres yeux. Ils en déforment l'image. Il ne peut en être autrement, à cause de l'obstacle de la langue. Aussi importe-t-il de multiplier les traductions. Mais on ne saurait laisser aux étrangers une tâche qui incombe aux Japonais ayant une connaissance suffisante de l'anglais.

Le programme abordé en 1935 peut être ainsi résumé : traduction d'une histoire de la musique japonaise; d'une encyclopédie nippone; visites de musées; démonstration de l'art des marionnettes; échanges d'étudiants; invitation d'écrivains et d'artistes étrangers, et parmi ceux-ci on cite les noms de l'Américaine Miss Zona Gall et du Français Maurice Ravel.

La Société des Relations Culturelles a fait filmer une danse de Kikugoro, le sixième du nom, célèbre acteur du théâtre populaire ou Kabuki, et elle présentera 200 peintures des écoles traditionnelle et moderne.

Enfin, sur l'initiative de la même Société, des auteurs dramatiques, des critiques, poètes et nouvellistes se sont réunis pour examiner les méthodes d'enseignement de la littérature japonaise à l'étranger. Ces écrivains firent un choix des œuvres représentatives depuis le début de l'ère Meiji (1868); ils considérèrent les procédés de traduction; la marche à suivre pour introduire en Europe et en Amérique, dans les meilleures conditions de succès, les œuvres traduites. On constata que de nombreux ouvrages importants étaient inconnus du public étranger.

Parmi les traductions en anglais, il a été signalé comme irréprochables trois chapitres du **Genji Monogatari**, célèbre ouvrage classique, composé au xe siècle de notre ère par Murasaki Shikibu, dame d'honneur de l'impératrice. Le traducteur, M. Kencho Suematsu, est connu pour son livre *Le Grand Gengis Khan identifié avec Minamoto Yoshitsune*, jeune héros des luttes de clans du xiie siècle.

Mme Kikou Yamata a donné dans notre langue neuf chapitres sur les cinquante-quatre dont se compose Gengi Monogatari, et si elle a su rendre les beautés, tout en nuances, de l'original, — « conte d'âmes si vivantes qu'on les dirait vêtues des grâces et des brocards des siècles de Louis XIV et de Louis XV », — c'est par la vertu de la fine sensibilité héritée de ses ascendants français. Car pour bien traduire, il ne suffit pas de posséder la langue originale, il faut encore connaître et discerner toutes les ressources de l'autre.

Que la Société des Relations Culturelles permette au signataire de ces pages de signaler la valeur révélatrice de l'œuvre littéraire, déjà considérable, de Kikou Yamata. Son dernier livre, **Vies de Geishas**, est particulièrement instructif, la geisha étant le témoin intelligent de l'intimité masculine, mieux encore, la conseillère avisée de l'homme qui entreprend, réalise, crée — la « petite alliée ».

Si des compatriotes s'indignent que je livre au public français les secrets de la vie japonaise, dit l'auteur, qu'ils me pardonnent. A se connaître, on se comprend enfin.

A lire ces vies romancées et vraies de Shizuka Gozen, la danseuse de Kyoto du xiie siècle, maîtresse vigilante du beau chevalier Minamoto Yoshitsune, de O Koi et de Tsumakuchi, geishas modernes entourées du halo poétique de l'ancien temps, on entrera dans le Japon le plus secret, coloré et tendre, et héroïque à force de volonté.

Je rappellerai ici la contribution précieuse de MM. Kuni Matsuo et Steinilber-Oberlin à la connaissance de la vie morale nippone. Leur collaboration me paraît réaliser la formule de la meilleure traduction.

Mémento. — Des représentants des pays du Pacifique viennent nombreux étudier l'Etat qui de nouveau a su imposer son autorité

sur les rivages voisins. Les Iles Philippines ont envoyé M. Farolan, directeur du journal *The Philippines Herald.* Ses articles ont été réunis en brochure sous le titre *Japan at a Glance.* C'est mieux qu'un coup d'œil, que de simples impressions. Il est rare qu'un journaliste de passage juge avec autant de sagacité la culture, le patriotisme, la vie sociale d'un peuple, malgré tout isolé, au sens étymologique du mot.

ALBERT MAYBON.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Général G. Rouquerol : *Le 3e Corps d'armée de Charleroi à la Marne*, Berger-Levrault. — Général J. Rouquerol : *Le chemin des Dames, 1917*, Payot. — Lt-colonel Pugens : *Deux corps de cavalerie à la Bataille de la Marne (6-9 sept. 1914)*, Berger-Levrault.

Le général G. Rouquerol, mort il y a peu de temps, a laissé un essai de psychologie militaire, **Le 3e Corps d'Armée de Charleroi à la Marne,** dont la sincérité du témoignage sera aussi utile aux historiens qu'instructive pour les professionnels, par ses réflexions sur les réactions du commandement et des exécutants en présence des réalités du combat. Le général G. Rouquerol, qui commandait l'artillerie du 3e Corps à Charleroi, était un technicien remarquable. Dans une étude, parue en juillet 1914 (1), sur *La méconnaissance du rôle et de la puissance de l'artillerie dans l'organisation de l'arme et dans l'armée,* il avait montré des vues prophétiques, qu'il eut l'occasion de mettre à l'épreuve à la bataille de Guise (2). Le général Estienne, alors colonel, qui commandait un régiment d'artillerie sous ses ordres à Charleroi, nous dit, dans une émouvante préface, le rôle du général Gab. Rouquerol, reprenant en mains le 3e corps, abandonné par ses chefs :

> Nombreux sommes-nous encore, qui avons vu le général, rayonnant d'énergie, planter sur la route son fanion de Commandant de l'artillerie, appeler à lui les colonels et leur dire : « En l'absence des divisionnaires du Corps d'armée, je prends le commandement. Voici mes ordres. » Subjugués, nous obéîmes tous sans discuter.

Nous ne connaîtrions pas cette courageuse initiative, qui exposait son auteur au Conseil de guerre, sans le témoignage

(1) *Revue militaire générale.*
(2) « Jamais je n'ai mieux compris la bataille de Guise. » (C. R. dans le *Mercure* du 15 avril 1931.)

du général Estienne. Le général Rouquerol s'abstient, de son côté, de tout commentaire sur ce qui s'est passé à Charleroi au 3e corps, estimant sans doute que ces événements étaient encore trop près de nous pour être jugés sans passion. Son récit de la retraite commence au lendemain de la bataille de Guise et expose en détail la participation du 3e corps à la bataille de la Marne. Ses observations, prises sur le vif, avec une sincérité entière, vaudraient qu'on s'y arrêtât. Cela nous entraînerait trop loin. Notons, simplement, que, pour la première fois, nous est révélé un fait important (p. 90) : la présence de la 53e division de réserve à Amifontaine (à 30 km. de Laon) dans la journée du 13 septembre 1914. Cette division, placée à gauche du 3e corps, avait pu s'avancer, jusqu'à ce village, sans ordres, et sans voir un ennemi, en profitant de la brèche ouverte entre les 1re et 2e armées allemandes.

Les commentaires de l'auteur sur la peur, le bourrage de crânes, les exécutants, les états-majors dirigeants, viennent compléter les réflexions d'Ardant du Picq sur le combat, avec un caractère moderne. La psychologie de Joffre généralissime et le plan XVII sont d'une exacte et saine critique, mais je me sépare de l'auteur lorsqu'il écrit :

Il existe là un cas psychologique troublant, très complexe, fort délicat à résoudre, et resté obscur par certains de ses côtés.

Le général Rouquerol donne cependant lui-même la clef de l'énigme en écrivant (p. 145) que Joffre « était fort peu préparé aux fonctions éventuelles de généralissime ». Son choix avait eu lieu en effet, uniquement pour des raisons politiques. Le jugement sur les méthodes de guerre de Foch nous paraît définitif (p. 161). Par contre, le général G. Rouquerol se montre peu tendre pour « les officiers les plus jeunes parmi les états-majors dirigeants, au début de la guerre, qui, la paix venue, se sont trouvés nantis d'emplois de premier plan ». Nous renvoyons le lecteur au texte de l'auteur (p. 163) dont les vues prophétiques devraient nous rendre plus sages.

Poursuivant ses études sur les événements de la guerre, dont deux surtout, *Charleroi* et *La Main de Massiges* sont remarquables par la qualité de l'information et la liberté du jugement, le général J. Rouquerol, frère du précédent, aborde

la question brûlante de l'attaque du 16 avril 1917, **Le Chemin des Dames.** Il s'agit, non d'une étude détaillée sur la fameuse bataille, qui se prolongea, avec des intermittences, du 17 avril au 10 mai, mais d'un exposé méthodique, d'une parfaite clarté, d'abord du plan des opérations, y compris la coopération anglaise, puis de l'ingérence des hommes politiques, qui s'abattirent comme des mouches sur le Commandement, attirés par les nombreux amis qu'ils comptaient parmi ses représentants. On assiste à une véritable décomposition des caractères, sous la poussée des ambitions, des jalousies, qui cherchent leur appui dans le monde politique, où presque tous ont leur patron. Seul, Mangin, dédaigneux des calomnies qui lui arrivent par derrière, reste de granit, et chose naturelle suivant les lois de ce monde, il sera le premier démonté de son commandement, bien que son armée ait conquis le plus de terrain, avec des pertes moins élevées qu'aux armées voisines. Le général J. Rouquerol s'efforce d'être impartial, au milieu de ces compétitions, bien qu'à mon avis, il se montre trop sévère pour le général Nivelle, au moins dans la première partie de son exposé. Aucun commandement effectif n'était possible dans les conditions qui lui ont été imposées. Il a offert sa démission; le gouvernement tout entier l'a refusée, en protestant de sa confiance. Mais, alors, ce même gouvernement aurait dû imposer leur démission aux chefs du G.A.R., de la IVe et de la Ve armée, qui déclaraient ou laissaient entendre qu'ils désapprouvaient le plan du commandant en chef. Le terrain était indiscutablement mal choisi; mais, en principe, il n'y a pas de plan qui vaille à la guerre, si les exécutants y font une opposition sourde ou avouée. Ces derniers doivent alors se démettre de leurs fonctions, plutôt que d'y participer à contre-cœur. Il serait facile de citer nombre d'officiers généraux qui ont préféré perdre leur commandement plutôt que de s'associer à des opérations qu'ils jugeaient d'avance aussi stériles que sanglantes. Ceux-là ne consultaient que leur conscience, sans se soucier de l'appui d'hommes politiques. Le général J. Rouquerol fait une remarque très juste: jusqu'à l'échelon du régiment, dit-il, la confiance était entière. Le général Nivelle avait su au moins galvaniser ses troupes; on le vit bien à la façon magnifique dont elles se battirent. Cette affaire du 16 avril 1917 est un cas de psychologie militaire

qui pourrait fournir la matière de plusieurs volumes. Soyons reconnaissants au général J. Rouquerol d'avoir fourni un des meilleurs guides pour l'historien futur, décidé à vider l'abcès.

§

Des études aussi détaillées que celle du lieut.-col. Pugens: **Deux corps de cavalerie à la bataille de la Marne (6-9 sept.)** répondent mieux, aujourd'hui, à notre besoin de connaître l'enchaînement des événements, en dehors des versions officielles qui laissent l'esprit insatisfait. Pendant ces trois journées cruciales pour les 1re et 2e armées allemandes, séparées par une brèche qui atteint 50 km., les divisions de cavalerie Marwitz et Richtofen reçurent mission de la masquer et d'abuser l'adversaire en lui faisant croire à un grand déploiement de forces. Malgré de nombreuses erreurs, elles y réussirent en partie. L'auteur, pour suivre avec plus d'exactitude les évolutions de ces deux corps de cavalerie, n'a utilisé que des documents allemands. Notre G.Q.G. ignora l'existence de la brèche, qui pouvait permettre une fructueuse exploitation du désarroi des 1re et 2e armées allemandes, jusque dans l'après-midi du 7 et encore ignorait-on à ce moment que les deux corps de von Klück, aventurés au sud de la Marne venaient de la repasser précipitamment. Ce n'est qu'à 15 h. 30, le 8, — il a fallu le temps de la réflexion, — que l'armée anglaise fut invitée à déboucher au nord de la Marne, et ce n'est qu'à 19 h. 30, le même jour, que la Ve armée reçut l'ordre d'appuyer l'armée anglaise. Il faut rendre justice au général Franchet d'Esperey. Il se rendit compte immédiatement de la situation et à 21 h., il lançait un ordre de poursuite énergique. Le 2e corps de cavalerie (Conneau), insuffisamment orienté, ne témoigna d'aucun mordant; sur ses trois divisions, l'une était au repos, les deux autres ne poursuivirent que mollement. L'auteur est particulièrement sévère pour cette cavalerie (p. 255). Ainsi, c'était bien, comme l'a écrit un Allemand, la guerre des occasions perdues qui s'annonçait, montrant que, malgré les moyens de transmission rapides, télégraphe, téléphone, T. S. F., que le commandement avait à sa disposition, celui-ci restait impuissant à ordonner en temps voulu les mesures capables de for-

cer la décision. Le trop grand éloignement des Q. G. du champ de bataille est la principale cause de cette carence.

JEAN NOREL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Marquis d'Albon: *Les peintures du Château de Saint-Marcel-de-Félines en Forez.* Dessins de Claudius Varaguat; Imp. Louis Jean, Gap (Hautes-Alpes). 40 »

Jean-Marie Carré: *Promenades dans trois continents;* Edit. du Courrier politique, littéraire et social, 28, rue du Four, Paris. 18 »

Edmond Demaitre: *L'Enfer du Pacifique.* Chez les cannibales et les chercheurs d'or de la Nouvelle-Guinée. Avec des illustrations; Grasset. » »

René Vanlande: *Comptoirs en Chine;* Peyronnet. 12 »

Anni Winterberg: *Un été sans nuits.* Avec des illust.; Rieder. 12 »

Géographie

Léon Bertrand: *Les grandes régions géologiques du sol français,* avec 8 planches et 25 figures; Flammarion. 15 »

Histoire

Comte Carton de Wiart: *Marguerite d'Autriche, une princesse belge de la Renaissance.* Avec des illust.; Grasset. 25 »

Raymond Recouly: *George V et son peuple, vingt-cinq ans de règne 1910-1935;* Edit. de France. 15 »

Littérature

Charles Barzel: *Coups de soleil. Artistes et écrivains d'aujourd'hui.* Portrait par Jean-Gabriel Domergue. Lettre-préface à M. Gabriel Hanotaux; Messein. 15 »

Henry Bordeaux: *De Versailles à Saint-Lazare ;* Flammarion. 12 »

Lucie Delarue-Mardrus: *Eve Lavallière;* Albin-Michel. 10 »

M. Desbordes-Valmore : *Poésies choisies,* avec introduction et notes par Maurice Allem; Garnier. 9 »

Ernest Hœpffner: *Les Lais de Marie de France;* Boivin. 15 »

Victor Hugo: *La légende des siècles,* étude et analyse par Paul Berret; Mellottée. » »

Henrik Ibsen: *Œuvres complètes,* traduites par P. G. La Chesnais; Tome VII: *Œuvres d'Italie, premier séjour* 1864-1869. *Brand;* Plon. 48 »

Théodore Joran: *Les féministes avant le féminisme,* 2e série; Beauchesne. » »

Emile-François Julia: *Les Mille et une Nuits de l'Enchanteur Mardrus.* (Coll. *Les Grands événements littéraires*); Malfère. 15 »

Thomas Mann: *Les histoires de Jacob,* traduit de l'allemand par L. Vic.; Nouv. Revue franç. 18 »

Michel-Ange: *Poésies,* traduites intégralement et pour la première fois par Marie Dormoy; Edit. Spirale. Dépôt: Maison du Livre français, rue Félibien, Paris. Tirage: 39 ex. Montval. 60 »
960 ex. Vidalon. 30 »

Henri Peyre: *Shelley et la France. Lyrisme anglais et lyrisme français au XIXe siècle;* Imp. Paul Barbey, Le Caire. » »
Alia Rachmanowa: *Aube de vie, aube de mort,* journal d'une étudiante russe pendant la révolution. Traduction de Tony Lesnée; Plon. 15 »
Léon Renaux: *Objections comiques;* Figuière. 6 »
Jean Rostand: *La vie des libellules.* (Coll. *Les livres de nature*); Stock. 12 »
Miloch Savkovitch: *Bibliographie des réalistes français dans la littérature serbo-croate;* Jouve. » »
Tribouillois et Rousset: *Le Pour et le Contre, ou ce que dirent, de tout, les penseurs de tous les temps.* Plus de 2.000 pensées, maximes, avis, opinions classés par mots types; Publications Papyrus, 82-84, rue Richelieu, Paris. 12 »
Pierre Villey: *Montaigne devant la postérité;* Boivin. 24 »

Mœurs

Michel Georges-Michel: *Autres Montparnos.* Avec des illust.; Albin Michel. 15 »

Poésie

Clodion Bauquier: *Bou Guerra et autres poèmes sur les parfums violents et les violences du temps.* Avec des dessins à la plume par l'auteur; Revue moderne des Arts et de la Vie. 15 »
René Delcassan: *Fables pour illustrer les temps actuels;* Edit. Jean Crès. 12 »
François Drujon: *Mythistoria.* Bois gravé de Max Humbert. Préface de Louis de Gonzague Frick; Edit. René Debresse. 10 »
Jane Guy: *Les enfants et les animaux.* Préface de Léon Frapié. Illust. de Jacques Nam; Lemerre. 20 »
René Lacote: *Frontière;* Edit. Sagesse, « Aux Quatre-Chemins », 99, boulevard Raspail, Paris. » »
Raoul Lecomte : *Les Darvenne,* pièce en un acte en prose suivie de nombreux poèmes; Jouve. 12 »
Wilfrid Lucas: *Les cavaliers de Dieu;* Grasset. 15 »

Politique

Max Beer: *L'Allemagne devant le monde,* traduit de l'allemand par André Pierre. Préface de Wladimir d'Ormesson; Grasset. 15 »
Gustave Hervé: *C'est Pétain qu'il nous faut;* Edit. de La Victoire. 2 »
Robert Ketels: *Le culte de la race blanche,* critérium et directive pour notre temps; Le Racisme paneuropéen, Bruxelles. 15 »
Le Livre blanc austro-allemand sur les assassinats des 30 juin et 25 juillet 1934, traduit de l'allemand par Georges Lefort. Préface de M. Georg Branting; Nouv. Revue critique. » »
Firmin Roz: *Les grands problèmes de la politique des Etats-Unis;* Colin. 10 50

Questions militaires et maritimes

Général Weygand: *Turenne soldat chrétien.* Avec 15 h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 95

Roman

Marcel Arland: *La Vigie ;* Nouv. Revue franç. 12 »
Henri Bosco: *Le Trestoulas;* Nouv. Revue franç. 15 »
Maurice Bué: *Vieux chéri;* Nouv. Revue franç. 15 »
Bruno Cicognani: *Villa Béatrice,* traduit et adapté de l'italien par la baronne d'Orchamps ; Albin Michel. 15 »

Ch. de L'Andelyn: *La prodigieuse découverte de Georges Lefranc;* Figuière. 15 »

André Malraux: *Le temps du mépris;* Nouv. Revue franç. 10 »

Edith Thomar: *Sept-Sorts;* Nouv. Revue franç. 15 »

Sciences

Paul Dubreil: *Quelques propriétés des variétés algébriques se rattachant aux théories de l'algèbre moderne;* Hermann. 10 »

Léon Joly: *Radiotellurie et radiesthésie devant la science.* Préface du Dr Foveau de Courmelles et de M. Armand Viré; Lang, Blanchon et Cie, 30, rue du Poteau, Paris. 15 »

J. von Neumann: *Charaktèresierung des Spektrums ainch integraloperators;* Hermann. 7 »

J. Pelseneer: *Esquisse du progrès de la pensée mathématique. Des primitifs au IXe Congrès international des mathématiciens;* Hermann. 15 »

André Weil: *Arithmétique et géométrie sur les variétés algébriques;* Hermann. 6 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le prix Jean Moréas 1935 et un prix Léon Dierx. — Les Amis de Verlaine. — Prix littéraires. — Léon Cladel et la Belgique. — Succession en déshérence. — A propos des « Sonnets du Docteur ». — A propos du minutier central des notaires. — Enigmes généalogiques. — Un vers de Banville à retrouver. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Le Prix Jean Moréas 1935 et un Prix Léon Dierx. — Le prix Jean Moréas (5.000 francs) sera décerné dans les dernières semaines de l'année, comme d'habitude, à l'auteur d'un recueil de vers lyriques ou d'une pièce de théâtre en vers, parus entre le 1er janvier 1934 et le 15 octobre 1935. Les ouvrages doivent être adressés en un seul exemplaire à chacun des membres du jury, ainsi composé:

MM. Henri de Régnier, président, 24, rue Boissière (16e);
Marcel Coulon, secrétaire, 2, place de la Calade, Nîmes;
Abel Bonnard, 78, avenue Mozart (16e);
André Dumas, 43, avenue de Saint-Mandé (12e);
André Fontainas, 21, avenue Mozart (16e);
Paul Fort, 34, rue Gay-Lussac (5e);
Fernand Gregh, 20, rue de Boulainvilliers (16e);
Alfred Poizat, 10, square Delambre (14e);
Ernest Raynaud, 14, villa Collet (14e);
Paul Valéry, 40, rue de Villejust (16e).

Un exemplaire doit être également adressé à M. Jean Faye, 2, rue Guynemer (6e).

M. Marcel Coulon, secrétaire, répond à toute demande de renseignements.

Un Prix Léon Dierx sera décerné en même temps que le Prix Jean Moréas. Il est de 4.000 francs, somme constituée par le reliquat de la souscription au monument érigé dans le square des Batignolles, et sera attribué à l'auteur d'un recueil de poésies publié dans la période comprise entre le 13 décembre 1930, date de l'inauguration du Buste, et le 15 octobre 1935. Le jury sera

composé des membres du Comité d'exécution du monument Léon Dierx et de ceux du jury du Prix Jean Moréas. Les auteurs qui ont envoyé ou enverront leurs œuvres au jury du Prix Moréas n'auront donc pas, sauf pour les ouvrages parus du 13 décembre 1930 au 1er janvier 1934, à faire deux envois; mais ils devront adresser leurs livres en un seul exemplaire à chacun des membres du comité d'exécution Léon Dierx, ainsi composé:

MM. Edmond Haraucourt, 5, quai aux Fleurs (4e);
Guy Lavaud, 17, boulevard Victor-Hugo, 7, villa Thérèse, Poissy (Seine-et-Oise);
Jacques Madeleine, 72, rue d'Alésia (14e);
Saint-Georges de Bouhélier, 32, rue Leconte de Lisle (16e);
Alfred Vallette, 26, rue de Condé (6e).

M. Fernand Gregh fait à la fois partie du Comité Dierx et du jury Moréas, — son adresse a été donnée plus haut. Les envois destinés à M. Alfred Vallette devront porter la mention « Prix Léon Dierx », pour prévenir toute confusion avec les services de presse déposés au *Mercure de France* en vue de comptes rendus.

§

Les Amis de Verlaine se réuniront le dimanche 30 juin, à 10 heures et demie, au Luxembourg, devant le monument de Verlaine, pour leur fête annuelle de poésie et de commémoration.

§

Prix littéraires. — Le prix du roman populiste (5.000 fr.) a été attribué à M. Henri Troyat pour son livre *Faux jour*, par 7 voix contre 5 à M. Jules Reboul (*La Vie de Jacques Baudet*) et 2 à M. Henri Strentz (*L'Homme aux Mirages*), — le prix des Belles Perdrix (5.000 fr.) à Mme Jeanne Bemer-Sauvan, auteur de *Mon âme en sabots* et de *La Mystique de la ferme*, — le prix Claire Virenque (3.000 fr.) à Mme Danemarie pour son roman *Frère Jacqueline*, — le prix du Roman d'aventures (10.000 fr.) à M. Pierre-André Fernic pour *La Bête aux sept manteaux*.

§

Léon Cladel et la Belgique. — A la suite de l'article de M. Gaston Picard, qui a paru sous ce titre dans le *Mercure de France* du 1er avril, notre collaborateur a reçu de M. Gustave Vanwelkenhuyzen, l'auteur de *J.-K. Huysmans et la Belgique*, une lettre où M. Gustave Vanwelkenhuyzen dit notamment:

Le mot illisible, dans la lettre de Lemonnier du 24 juin 1884, ne serait-il pas *l'Hystérique*, titre de son roman qui paraît chez Charpentier en 1885? Puis-je vous signaler aussi que le titre exact de l'unique roman de Giraud est: LE *Scribe* et que l'œuvre de Lemonnier, dont il est question au même endroit, s'intitule: UN *Mâle*? Ce sont là évidemment remarques insignifiantes, qui vous prouvent combien votre étude m'a paru parfaite.

§

Succession en déshérence. — On lisait dans l'*Officiel* du 19 mai dernier, p. 5.377, à la rubrique « Successions en déshérence » :

Par jugement en date du 23 mars 1935, le tribunal de première instance de la Seine a, sur la requête de l'administration des domaines, ordonné les publications et affiches prescrites par l'article 770 du code civil préalablement à l'envoi en possession des successions de Randon de Saint-Amand (Gabriel), célibataire, décédé en son domicile, à Paris, 8, rue Camille-Tahan, dans la nuit du 6 au 7 novembre 1933.

Gabriel Randon de Saint-Amand, en littérature Jehan Rictus. Ainsi, à défaut d'héritiers naturels, l'Etat va recueillir ce qu'a laissé le poète et toucher les droits sur les *Soliloques du Pauvre*. — L. DX.

§

A propos des « Sonnets du Docteur ».

Mon cher Directeur,

Toute cette amusante affaire du *Homard à la Coppée* me paraît devoir être reprise *da capo*. Ce sonnet figure à la page 39 de l'édition originale des *Sonnets du Docteur*, publiée à Paris « chez la plupart des libraires », en 1884, par le docteur Camuset lui-même. Il ne saurait donc plus être question d'« attribuer », comme le voudrait mon vieil ami Gustave Babin, ledit *Homard* à M. Philibert, ou à tout autre. Ou alors, Camuset lui-même serait un plagiaire? Cela n'est pas vraisemblable. Je tiens, de tradition familiale sûre, que Camuset récitait volontiers « son » sonnet à ses amis. Comment admettre le moindre doute sur sa véritable paternité?...

Au surplus, la confusion est ailleurs, et l'autorité de Jules Lemaître a été invoquée à faux dès le commencement de ce menu débat. Comme l'a dit déjà Léon Deffoux, le « *Sonnet-Coppée* » cité dans les *Contemporains* (1re série, page 110) n'est pas du tout « *le Homard à la Coppée* », mais un autre sonnet dont le dernier vers est celui-ci :

Un employé portant un O sur sa casquette.

Cette pièce ne figure pas dans les *Sonnets du Docteur*, et peut être en effet de M. Alexandre Philibert. *Le Homard à la Coppée* n'est pas en cause, et reste donc incontestablement à Camuset. Tout le monde est d'accord?... N'empêche que voilà maintenant l'erreur accréditée, du jour où elle a été mise sur le papier; et qu'on n'a pas fini, de longtemps, comme tant d'autres, de la voir courir!

Votre bien amicalement dévoué. ÉMILE HENRIOT.

§

A propos du minutier central des notaires. — On sait que la loi du 14 mars 1928 autorise les notaires à déposer la portion de leurs archives comportant plus de cent vingt-cinq années de date, aux Archives nationales pour les notaires de Paris, et aux Archives départementales pour les notaires des départements.

Lors de l'inauguration du *Minutier central de Paris*, au printemps de 1932, dans les anciennes écuries de l'hôtel de Rohan, annexé au palais Soubise, M. Courteault, directeur des Archives nationales a, dans un discours fortement documenté, fait l'historique de cette question qui a longtemps passionné les travailleurs.

Nous ne croyons pas que ceux-ci aient cité, parmi les précurseurs qui contribuèrent, par la plume ou par l'exemple, à l'utile réalisation des dépôts d'archives et des minutiers notariaux, deux hommes qu'on ne s'attendait guère à trouver en cette affaire: le cardinal de Berny et Paris-Duverney.

Voici ce que le second écrivait au premier, alors ambassadeur à Venise.

A Plaisance, le 14 octobre 1753.

Cette même Ecole Militaire, Monsieur, dont vous me demandez des nouvelles par votre lettre du 8 du mois dernier, est la cause que je ne vous ai pas écrit depuis quelque temps.

Nous sommes enfin établis dans le château de Vincennes, depuis le 1er de ce mois, et on y a actuellement 21 élèves. Il y en aurait 40 si les preuves de noblesse ne languissaient pas; mais il n'est pas toujours aisé pour les familles, surtout pour les branches cadettes, de rassembler leurs titres...

L'abbé de Bernis répondit de Venise, le 10 novembre suivant:

Vous ne devez pas être étonné que vos élèves aient de la peine à rassembler leurs titres... L'ignorance, la misère et quelques fois un sot orgueil, ont occasionné, dans les familles nobles, une si grande négligence, et un abandon si extraordinaire de leurs titres, que je suis toujours étonné comment on peut faire des preuves... Comment est-il possible qu'on n'ait pas pourvu encore à la sûreté des actes? Le paysan du village en est le notaire : ses archives sont un vieux coffre où les rats viennent manger ses habits et ses papiers. Mais ces notes, passant de génération en génération dans des familles étrangères, et souvent dans des provinces éloignées, comment déterrer, après un siècle, un acte sans lequel souvent une famille perd tout son lustre, et par conséquent son existence?

Dans sa réponse, datée du 5 décembre 1753, à cette lettre, Paris-Duverney exposait ses vues originales et concrètes, comme à l'habitude, sur cette question:

...Vos réflexions sur le peu de sûreté des actes sont très justes : tout le monde en convient, et ceux même qui y sont le plus intéressés n'y remédient point.

Il y a en Flandre, en Artois, et dans quelques provinces du royaume,

des dépôts publics : les notaires n'y sont point garde-notes; tous leurs actes passent dans ces dépôts, et on en délivre des expéditions à ceux qui en ont besoin.

Ces établissements rectifiés, et peut-être mieux disposés qu'ils ne le sont, par rapport à l'ordre qui s'y observe, deviendraient un jour des trésors publics.

Mais on n'y pensera pas, et si un ministre avait assez de courage pour entreprendre une réformation aussi essentielle, par combien de considérations ne serait-il pas arrêté pour la ville de Paris seule, où les charges de notaires sont devenues un objet de cupidité, à mesure qu'elles ont perdu le premier caractère qui leur était propre.

Je voudrais au moins que la noblesse qui est assez heureuse pour bien prouver aujourd'hui pût mettre ses titres ,recouvrés à grands frais, à l'abri du temps, qui absorbe tout quand on n'y oppose aucunes précautions.

Mon objet a toujours été de faire de l'Ecole militaire un fonds d'archives pour la noblesse. Je ne vivrai pas assez pour cela, et quand je vivrais assez, peut-être serais-je faiblement secondé dans des vues aussi utiles.

Paris-Duverney vécut encore dix-huit ans après cette date puisqu'il ne mourut que le 17 juillet 1770, à l'âge de 86 ans. Et ce sont les dossiers constitués par d'Hozier à l'Ecole militaire, qui forment un des fonds importants du Cabinet des Titres de la Bibliothèque nationale. Certains contiennent des pièces remontant au milieu du XVI[e] siècle, produites pour prouver les quatre générations de noblesse exigées des élèves. — ROBERT LAULAN.

Enigmes généalogiques. — Sous le titre: *Un cas typique d'inceste double*, M. van Gennep commente, dans le *Mercure* du 15 mai 1935, une énigme dont il existe de nombreuses répliques. Constans (*La légende d'Œdipe*, Paris, 1881) en a recueilli quelques-unes. Il s'agit, dans presque tous les cas, d'inceste involontaire. Une mère épouse son fils; la fille, née de cette union, épouse ensuite son père: elle est donc à la fois fille, sœur et femme de son mari. Dans un conte italien, c'est le père qui épouse sa fille; le fils, né de cette union, épouse ensuite sa mère: il est donc à la fois fils, frère et mari de sa femme. On a bien le droit de graver sur la tombe de semblables époux une petite devinette. Voici celle que l'on donne le plus communément:

Ci-gît la fille, ci-gît le père,
Ci-gît la sœur, ci-gît le frère,
Ci-gît la femme et le mari,
Et si n'y a que deux corps ici.

Dans l'exemple apporté par M. van Gennep, le quatrain se clôt de même sur les mots: « Et tout ne fut que femme et hom. » Mais les vers qui précèdent sont manifestement altérés.

M. Aubry a discuté, dans les *Récréations mathématiques* de Roux Ball, une épitaphe un peu différente.

Ci-gît le fils avec la mère,
Ci-gît la fille avec le père,
Ci-gît la sœur avec le frère,
Ci-gît la femme et le mari,
Et ne sont que trois corps ici.

L'auteur s'applique à établir que la chose est impossible. Sans inceste, à n'en pas douter. — J. LARGUIER DES BANCELS.

§

Un vers de Banville à retrouver. — Il devrait se lire, dans le *Gringoire* de Banville, après le cinquième vers de la deuxième strophe de la « Ballade des pauvres gens »; mais, depuis la première édition (Michel Lévy, 1866), jusqu'à la toute dernière (Les Classiques pour tous, Hatier, 1932), il manque dans le texte comme il est omis à la représentation.

La première et la troisième strophe sont bien complètes de leurs vers féminins. Rappelons la première:

Rois qui serez jugés à votre tour,
Songez à ceux qui n'ont ni sou ni maille;
Ayez pitié du peuple tout amour
Bon pour fouiller le sol, bon pour la taille
Et la charrue, et bon pour la bataille.
Les malheureux sont damnés, — c'est ainsi!
Et leur fardeau n'est jamais adouci.
Les moins meurtris n'ont pas le nécessaire.
Le froid, la pluie et le soleil aussi,
Aux pauvres gens tout est peine et misère.

Par contre, la seconde, amputée d'une rime en *aille*, se présente ainsi:

Le pauvre hère, en son triste séjour,
Est tout pareil à ses bêtes qu'on fouaille.
Vendange-t-il, a-t-il chauffé le four
Pour un festin ou pour une épousaille,
Le seigneur vient, toujours plus endurci.
Sur son vassal, d'épouvante saisi,
Il met sa main, comme un aigle sa serre,
Et lui prend tout, en disant: « Me voici! »
Aux pauvres gens tout est peine et misère.

La remarque avait été faite, voilà bien des années, par Henry Céard (*Le Siècle*, 27 mai 1890). Nous la reprenons ici parce que nous venons de constater, dans une édition « commentée et annotée à l'usage des classes », la même omission, — sans note et sans commentaire. — L. DX.

§

Le Sottisier universel.

La côte sud de Saint-Domingue, de la Pointe-à-Pitre au cap Tiburon, dépendait de la compagnie des Indes. — HENRI MARTIN: *Histoire de France*, tome XV, 4e édition, p. 213, note 1.

Naples fait penser au charme enivrant du présent, à la vie, au *cave*

diem. — ALEXANDRE HERZEN: *Pages choisies*, éd. du « Mercure de France ». p. 282.

En attendant le centenaire Victor Hugo, qui demeure en carafe, faute d'imagination chez ses dévots, Musset fait encore recette avec sa *Nuit de mai.* — *Je suis partout*, 11 mai.

Car de deux choses l'une: ou Maillard est fou et il faut prendre contre lui les mesures nécessaires, ou il ment effrontément et il faut l'arrêter pour faux témoignage, ou enfin il dit vrai et tout doit être mis en œuvre pour que l'enquête aboutisse avant que le dénonciateur disparaisse brutalement. — *Aux Ecoutes*, 11 mai.

Voici la chambre où le 22 mai 1885 expira le grand poète, place des Vosges. [Légende d'une illustration.] — *Toute l'Edition*, 18 mai.

Gustave-Arthur Dassonville: *Spasmes.* On les trouve aux Champs-Elysées, chez Simon de Colines. [Titre d'un recueil de poèmes.]

En 1889, au lendemain de l'inauguration du Trocadéro, deux grands concerts furent donnés pour faire connaître la musique russe en France. — *Le Ménestrel*, « Rimsky-Korsakov d'après un livre récent », 3 mai.

Devant lui, M. von Papen écoutait attentivement, la tête appuyée sur la main. M. von Papen, lui, applaudissait ostensiblement. — *L'Intransigeant*, 23 mai.

Or, Chantilly a donné, une certaine année récente, un revenu brut — c'est-à-dire tous frais amortis, c'est-à-dire tout bénéfice — de 500.000 francs. — *L'Œuvre*, 20 mai.

Une messe a été dite hier en l'église protestante de la rue d'Aguesseau en l'honneur du jubilé des souverains anglais. — *Le Jour*, 13 mai.

Chartres, 21 mai... — Après le « Mystère de la Chambre jaune », des *Aventures d'Arsène Lupin*, voici celui de « La Chambre 13 ». — *L'Intransigeant*, 23 mai.

UN JEUNE PATRIOTE BLESSÉ. — *Lyon*, 19 *mai.* — Vers midi 15, un membre des Jeunesses Patriotes, M. Berlioz, âgé d'une cinquantaine d'années, qui regagnait seul son domicile après le défilé de la fête de Jeanne-d'Arc, se trouvait rue Cuvier, porteur de plusieurs drapeaux de sa société, lorsqu'il fut attaqué par un groupe d'une dizaine de jeunes gens armés de matraques. Il fut grièvement blessé à la tête. Relevé inanimé par des passants, M. Berlioz a été transporté à son domicile. Son état n'inspire pas d'inquiétude. — *Ouest-Journal*, 20 mai.

LA GRANDIOSE CANONISATION DE DEUX MARINS ANGLAIS. — *Rome*, 19 *mai.* — La canonisation des deux martyrs anglais, les bienheureux Fisher et More, a donné lieu ce matin à la plus imposante cérémonie qui puisse être célébrée à Saint-Pierre de Rome, et où les fastes et les rites séculaires de l'Eglise catholique universelle se déploient dans toute leur majestueuse ampleur. — *Ouest-Journal*, 20 mai.

§

Publications du « Mercure de France »:

LA POÉSIE FRANÇAISE CONTEMPORAINE, 1885-1935, *avec une Bibliographie des Poètes, une Bibliographie des Ouvrages généraux, une Table analytique des Matières et un Index des Noms cités*, par Henry Dérieux. Vol. in-16 double-couronne, 15 francs.

HISTOIRE DU MARIAGE (*Etudes de Sociologie sexuelle, III, l'Acquisition d'une Femme ou d'un Mari*), par Edward Westermarck, professeur de sociologie à l'Université de Londres, traduit de l'anglais par A. van Gennep. Vol. in-8 carré, 24 francs.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCLX

—

CCLX N° 886. — 15 MAI

EORGES GUY........ *Critique de l'Éducation française.....* 5
NDRÉ FONTAINAS..... *La Vivante Visite de l'Art italien à Paris.* 15
NNE HARDOÜIN...... *Poèmes.........................* 28
AUL LÉAUTAUD...... *La Mort de Coppée. Journal littéraire. 1908. Fragment....................* 32
ERNAND FLEURET.... *Le Secrétaire et Dame Coupable, ou les Dernières Aventures du Baron d'Ormesan.........................* 50
. V. STOCK......... *Le Memorandum d'un Éditeur. Georges Clemenceau anecdotique............* 77
NDRÉ DINAR........ *L'Inquiétude de Huysmans...........* 88
LBERT ERLANDE..... *Faby de blanc vêtue*, roman (fin)....... 95

REVUE DE LA QUINZAINE. — EMILE MAGNE : Littérature, 125 | ANDRÉ ONTAINAS : Les Poèmes, 133 | JOHN CHARPENTIER : Les Romans, 137 | PIERRE ÈVRE : Théâtre, 142 | MARCEL BOLL : Le Mouvement scientifique, 146 | ENRI MAZEL : Science sociale, 149 | A. VAN GENNEP : Folklore, 155 | HARLES MERKI : Voyages, 159 | CHARLES-HENRY HIRSCH : Les Revues, 163 RENÉ DUMESNIL : Musique, 170 | EDWARD LATHAM : Notes et Documents téraires. *Le français dans les œuvres de Shakespeare,* 175 | JEAN-ÉDOUARD PENLÉ : Lettres allemandes, 179 | PAUL GUITON : Lettres italiennes, 187 | MILE LALOY : Bibliographie politique, 192 | MAURICE VALLIS : Variétés. *ante et le Fascisme,* 197 | FLAK : Controverses. *La D. C. A. Essai de point al,* 202 | MERCVRE : Publications récentes, 208; Echos, 210.

CLX N° 887. — 1er JUIN

RANCIS AMBRIÈRE........ *Hugophobes et Hugolâtres. Notes pour servir à l'Histoire d'un Cinquantenaire................* 225
ENRI VALENTINO......... *Souvenirs de la Prospérité américaine........................* 246
RISTAN LAMOUREUX...... *La Création nocturne,* poèmes.... 268
ENÉ DOLLOT........... *Stendhal et la Scala............* 271
DEBROU.............. *Le Maréchal Pilsudski...........* 288
WESLEY BIRD........ *La Genèse de quelques Strophes de « La Bouteille à la Mer », dans un Document oublié d'Alfred de Vigny........................* 297
CQUES-E. MARCUSE..... *Vous connaissez ça...,* nouvelle.... 306

REVUE DE LA QUINZAINE. — Gabriel Brunet : Littérature, 345 | André Fontainas : Les Poèmes, 353 | John Charpentier : Les Romans, 358 | Pierre Lièvre : Théâtre, 364 | P. Masson-Oursel : Philosophie, 368 | Georges Bohn : Le Mouvement scientifique, 371 | Charles Merki : Voyages, 374 | Charles-Henry Hirsch : Les Revues, 377 | René Dumesnil : Musique, 382 | Gustave Kahn : Art, 387 | Jean Alazard : Histoire de l'art, 396 | Dr G. Contenau : Archéologie, 402 | Gaston Esnault : Linguistique, 409 | Vanderpyl : Notes et Documents artistiques. *Où en est la peinture en 1935 ?* 414 | Jean Baudoux : Lettres néerlandaises, 420 | Démétrius Astériotis : Lettres néo-grecques, 426 | Emile Laloy : Bibliographie politique, 433 | Mercure : Publications récentes, 436; Échos, 439.

CCLX — N° 888. — 15 JUIN

Bernard Barbery	*L'Évêque et le Conventionnel des « Misérables ». Mgr Miollis et Sergent-Marceau*	449
René Dumesnil	*Paul Dukas*	474
Guy-Charles Cros	*Trois Poèmes*	485
Edouard Krakowski	*Mickiewicz et la Société française de 1830. La Souveraineté d'un Génie*	487
Marie-Thérèse Doré	*Bourgeons*	500
Jean Vinchon et Bernard Champigneulle	*Hitler et le Wagnérisme*	508
Louis Mandin	*Shakespeare et les Moutons savants*	521
Roland de Marès	*Jap, le Monstre de la Lande,* nouvelle	546

REVUE DE LA QUINZAINE. — Émile Magne : Littérature, 575 | André Fontainas : Les Poèmes, 581 | John Charpentier : Les Romans, 585 | Pierre Lièvre : Théâtre, 592 | Marcel Boll : Le Mouvement scientifique, 596 | Docteur Paul Voivenel : Sciences médicales, 600 | Henri Mazel : Science sociale, 606 | Marcel Coulon : Questions juridiques, 612 | Camille Vallaux : Géographie, 615 | Charles-Henry Hirsch : Les Revues, 620 | René Dumesnil : Musique, 627 | Auguste Marguillier : Musées et Collections, 631 | Georges Brunet : Notes et Documents d'histoire. *Les plus anciens témoignages sur d'Assas,* 640 | Mario Meunier : Lettres antiques, 646 | Ed. Ewbank : Chronique de Belgique, 649 | Albert Maybon : Lettres japonaises, 654 | Jean Norel : Ouvrages sur la Guerre de 1914, 658 | Mercvre : Publications récentes, 662; Échos, 664; Table des Sommaires du Tome CCLX, 671.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris — 1935

ULLETIN FINANCIER

faits ont dominé la Bourse durant la seconde quinzaine de mai : l'agitation r la spéculation internationale autour du franc et l'arrêt de la Cour Suprême s-Unis, déclarant illégales les clauses du National Recovery Act.

ue fut connue l'issue de nos élections municipales, des articles tendancieux dans la presse anglo-saxonne. Le succès des communistes y fut présenté le prélude à une dévaluation du franc. Nos rentes fléchirent brutalement, à de ventes à découvert ayant pour but de permettre des achats à terme de dollars, c'est-à-dire des ventes à crédit de francs. Fidèle à son rôle de r de la monnaie, la Banque de France s'appliqua à raréfier les francs en rele- plusieurs augmentations successives son taux d'escompte de 2 % à 6 %, d'avances sur lingots et sur titres, ainsi que ses pensions. Cette raréfaction taux, qu'accentuèrent les migrations d'or et la hausse du loyer de l'argent, our effet une interdiction de toute spéculation. Les valeurs à revenu variable t; et, tandis que les rachats de vendeurs raffermissaient nos fonds publics, rs à revenu fixe montraient de la lourdeur. La chute du ministère Flandin as suivie d'un recul général, parce que les liquidations de positions avaient nombreuses. D'autre part, la Chambre s'étant prononcée contre une déva- lu franc, il ne semblait pas nécessaire de chercher des valeurs-refuges.

-York, l'arrêt de la Cour Suprême sur la N. R. A. a été considéré comme la nation de la politique inflationniste du président Roosevelt. Une baisse sen- toutes les matières premières se produisit et la cote de Wall Street vacilla. al retournement des tendances du marché américain ne pouvait manquer cer les bourses européennes. A Londres, à Liverpool comme au Havre, les échirent. Et, naturellement, les valeurs à change enregistrèrent des moins- malgré la tension de la livre, du belga, du florin, etc.

quinzaine à l'autre, les variations ont été beaucoup plus modestes qu'on t tenté de le croire. Ainsi, le 3 % perpétuel, qui était compensé à 77,10 en on du 15 mai, a été reporté à 79,50 durant la séance de liquidation du 31. est passé de 1.205 à 1.200 dans le même temps. Le Métro a progressé de 1.270 et la Parisienne Electrique de 410 à 460. Lens a été compensé à 370 fin tre 346 quinze jours avant. Péchiney s'est porté de 1.040 à 1.140 et Saint- de 1.560 à 1.600. Le Rio a progressé de 1.240 à 1.350 et la Royal Dutch de 1.790. Tous ces gains de valeur françaises et étrangères à revenu variable tent point une « fuite devant le franc ». Beaucoup se trouvent justifiés, soit déclarations qu'ont faites aux dernières assemblées les conseils d'administra- t par les perspectives d'avenir des entreprises.

ainsi amené à constater qu'après avoir subi passagèrement le contre-coup des ents d'or, la Bourse n'a pas été le théâtre d'excentricités spéculatives. L'agi- éée dans le pays par la question des pleins pouvoirs s'est produite en dehors hé financier.

s'étonner de son calme ? Non, car nous ne sommes plus en 1926. La livre lar sont des monnaies errantes, inconvertibles en or, dont le sort dépend de ations particulières. Une stabilisation de la livre aura pour conséquence la ion de ce qu'on appelle improprement la prime de l'or. Par ailleurs, les possi- 'augmentation des dividendes distribués par les sociétés françaises sont trop pour qu'on puisse pousser leurs actions et leurs parts à des cours hors de on avec un loyer d'argent normal.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr.75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* personnels *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes-rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1935.